

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XI. No 25  
Montreal, 18 Novembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



BEAUTÉ ESPAGNOLE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 NOVEMBRE 1899

## DEVINETTE



—Oui, je cherche mon compagnon. Il est facile à reconnaître avec ses lunettes. Ne l'avez-vous pas vu ?

## L'Aiguille Empoisonnée

Après la MAISON DES QUATRE AS, qui obtient un si légitime succès, nos lecteurs vont lire le récit d'un drame émouvant, mystérieux, complètement différent de tout ce que la féconde imagination des romanciers a jusqu'ici produit. L'AIGUILLE EMPOISONNÉE est un de ces romans dont la trame est si attachante, qu'après avoir lu les deux ou trois premiers chapitres, on voudrait se rendre toute d'une haleine jusqu'au bout.

Nous en commencerons la publication dans le numéro du 3 décembre.

## CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Un de mes correspondants — commis dans une maison de commerce anglaise — me fait part des petites discussions qu'il a à soutenir pour l'honneur de sa langue maternelle. On lui soutient que le français n'est pas une langue claire et il me demande de lui prêter la main.

Ma foi ! que les étrangers contestent la clarté de la langue française en la comparant à la leur, rien de plus naturel,

On voit plus clair avec ses yeux, même quand ils sont mauvais, qu'avec ceux des autres.

Mais la question qui s'impose toujours est celle-ci : De quoi s'agit-il ? De la langue littéraire, de la langue scientifique, de la langue des affaires ?

Je suppose fort plausiblement que c'est de cette dernière que veut me parler mon correspondant.

Ecrivant à ce sujet, M. Paul Argelès — un linguiste avantageusement connu — disait qu'en affaires l'essentiel est d'aller vite. Chacun prend position et on s'entend à demi-mot.

Les longues phrases, écrivait-il encore, perdent du temps ; on fait des verbes actifs avec des verbes neutres. On ne s'acquitte pas d'une dette, on l'acquitte ; un créancier reconnaît que le débiteur s'est acquitté ; il met sur la facture pour acquit ; cela devient acquitter une facture ; c'est une modification du sens primitif. On fait une opération d'escompte dans un sens ou dans l'autre, cela s'appelle escompter ; où est la nécessité d'avoir deux mots ? il est facile de savoir dans quel sens on opère. Endosser signifie "se mettre sur le dos" soit une chose matérielle, soit une chose morale.

On met une mention au dos d'un billet ; le langage commercial prend le verbe endosser dans un sens autre que son sens naturel : faut-il en rendre responsable la langue qui n'en peut mais ? Louer est pris dans les deux sens, mais dans aucun bail il n'est employé. Ainsi, on dit donner à loyer, prendre à loyer. Et puis, si c'est le propriétaire ou le locataire qui loue, on sait bien dans quel sens il le fait. On ne peut cependant vouloir

trouver dans un mot une valeur absolue en dehors des termes qui l'accompagnent.

Au surplus, plus une langue avance dans son évolution plus elle perd dans la valeur propre de ses mots, ceux-ci prenant leur vraie signification dans leurs rapports avec les autres mots.

Quoiqu'il en soit, on ne prouve pas plus contre la clarté d'une langue, en relevant contre elle quelques mots pouvant être pris en double sens, que contre la beauté d'une femme en relevant contre elle quelque irrégularité de traits ou quelque tache de rousseur.

Ce qui fait la clarté de la langue française, c'est qu'elle se prête mieux qu'aucune autre, quand elle est bien employée, à la netteté et à la précision de l'expression de la pensée, ne laissant peut-être pas assez de sous-entendus et aboutissant presque continuellement à des conclusions formelles. Pour cette raison, elle est moins essentiellement poétique que d'autres, mais elle est plus claire.

\* \* \*

Un autre me demande si le mot *éditorial* est admis dans la langue française.

Plusieurs confrères parisiens l'emploient depuis quelques années, en le considérant comme l'analogie du premier article de rédaction.

Voici, d'ailleurs, une note intéressante publiée il y a quelque temps par M. de Ricaudy dans l'*Intermédiaire*, de Paris :

Un "éditorial" est un article court et bien senti sur la situation politique du jour. On ne l'a appliqué, jusqu'à présent, qu'aux entrefilets d'une trentaine de lignes, paraissant, avec ce caractère, dans les grands journaux quotidiens. Mais il se généralisera, car il désigne une certaine forme et un certain esprit, pour lesquels il n'existe aucun autre qualificatif.

Le mot a été "inventé" par M. le commandant Blanc qui, pendant longtemps, a rédigé ces articles au journal *Le Matin*. Il est resté, d'abord à l'usage exclusif des rédacteurs de ce journal. On y parlait couramment de l'"éditorial", mais, jusqu'en 1896, ce néologisme n'avait jamais été imprimé. Les articles qu'il désignait ayant d'ailleurs pour caractère de paraître sans titre ni signature, le besoin ne s'en faisait pas sentir.

Mais lorsque M. Dautheuse remplaça M. Gung'l au secrétariat de la rédaction du *Matin*, il trouva commode d'employer ce mot, dans sa revue de la presse, pour signaler, parmi les grands confrères politiques, les articles du même genre.

Grâce à cela, le mot est connu et utilisé aujourd'hui dans toute la presse.

MISTIGRIS.

## LE PRIX L'ÉTAIT

Entendu à l'épicerie :

—Comment ! 30 cents le beurre ?

—Monsieur m'a demandé du beurre salé !

## LOGIQUE

Lu dans un feuilleton :

"A force de pratiquer l'ivrognerie, ses yeux étaient devenus caves..."

## RUPTURE

—Désormais, madame tout est fini entre nous ! Vous me rendrez mes lettres et mes cheveux.

## CAS DÉSESPÉRÉ



Mme Gatien.—Il faut faire venir un médecin pour maman...

Gatien.—A quoi bon ? Nous en avons eu trois et elle vit encore...

## NOËL! — NUMÉRO DU "SAMEDI"

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits... N'étant pas de ceux qu'un succès contente, les éditeurs-propriétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

### Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines ; la matière à lire sera très abondante et de circonstance ; bref, toujours au prix ordinaire de...

### 5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI-NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

## FIN DE LUNE DE MIEL



M. LeCuduc.—Je veux être incinéré après ma mort, ma chérie.  
 Mme LeCuduc.—Excellente idée, d'autant plus que l'or que tu as dans les dents  
 suffira à payer les frais de la crémation.

## MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Tous les peuples ont leur bizarreries médicales. La *Revue Algérienne* nous apprend, par exemple, que les Arabes n'ont qu'une seule et même médecine. Elle n'est nullement compliquée et c'est bien elle que l'on peut appeler populaire. En effet, ce ne sont pas les nouveaux produits qui encombrant les officines arabes, ni les récentes méthodes qui inquiètent les médecins indigènes. A côté de remèdes simples, les indigènes se servent de talismans qui ont, à leurs yeux, plus de vertu que tous les médicaments réunis et même que toutes les opérations qui ont rendu si célèbres nos excellents chirurgiens. Un petit bout de papier, sur lequel sont tracés, avec une encre composée de safran et d'eau, de petits carrés renfermant des caractères arabes, constitue le talisman. Ce papier, soigneusement plié et cousu dans un petit sachet de cuir, sera placé à la tête ou sur la partie malade du patient. Il n'y a aucune règle pour l'emploi du talisman et quelquefois, selon l'inspiration du médecin, le malade devra l'avaler pour être guéri de la maladie dont il est affecté.

Indépendamment des amulettes, les indigènes ont une foi profonde en la science de leurs médecins ; ils acceptent tout ce que ces ignorants leur déclarent et leur prescrivent, et souvent, les pratiques les plus cocasses, les traitements les plus baroques, pour lesquels sont employés des insectes, des reptiles, des animaux, doivent être suivis par eux. Aussi les médecins indigènes ne sont-ils jamais embarrassés et ne connaissent nullement la consultation ; jamais un thebib arabe n'hésite à diagnostiquer, jamais il ne fait appeler un confrère, sa science lui suffit. Si le malade ne guérit pas, ce qui, on le pense bien, arrive presque toujours, il ne s'effraye pas et se borne à déclarer que : " Dieu n'a pas voulu accorder la guérison."

Lorsqu'un indigène a été mordu par un chien hydrophobe, les membres de sa famille s'efforcent de tuer le chien afin d'avoir le foie de l'animal qui doit constituer le remède contre la rage. Le foie est cuit et le malade doit le manger. Les membres de la famille Laraimia ont une réputation bien établie de guérisseurs de la rage. La médication employée par eux n'est pas très compliquée, elle consiste à faire manger au malade des pains confectionnés avec de la farine dans laquelle un Laramia quelconque a craché sept ou huit fois. En outre, une prière est écrite sur un papier et remise au malade qui doit la porter dans un petit sachet de cuir.

Pour l'hydrophobie, voici en quoi consiste le traitement qu'il emploie : il écrit une prière sur un papier, puis il trempe ce papier dans un vase rempli d'eau et lave les caractères qu'il vient de tracer. Ensuite, il invite le malade à boire ce liquide. Les indigènes ont grande foi en ces divers traitements, ils affirment, avec un grand sérieux, que ces pratiques sont infailibles et ils les préfèrent de beaucoup au traitement rationnel de Pasteur !

La nechra (sacrifice) est une pratique des plus répandues chez tous les indigènes du nord de l'Afrique pour combattre l'épilepsie et autres maladies nerveuses. Voici la façon dont procèdent les indigènes : si la personne malade est un homme, on égorge une poule, si c'est une femme, c'est un coq qu'il faut tuer. Au moment de l'égorgeage, le sang de la volaille est soigneusement recueilli et mis de côté avec les plumes. Puis cette volaille est cuite comme pour un repas ordinaire. Après la cuisson, elle est placée sur un plat dans un endroit élevé de l'habitation, sur un meuble quelconque ; les lumières sont alors éteintes et, pendant une heure, personne ne touche au met, afin de permettre au Djenoun (génies) de consommer un peu de la nourriture se trouvant dans le plat. Ensuite la famille du malade mange la volaille, en ayant bien soin de ne pas toucher à la tête, ni de broyer les os des pattes

et des ailes du volatile. Ces os et la tête sont précieusement conservés et placés dans une marmite en terre dans laquelle se trouvent déjà les plumes et le sang de la volaille, ainsi qu'une petite quantité d'orge. Un membre de la famille doit alors prendre cette marmite et la placer, le matin de bonne heure, sur un chemin. Lorsqu'il transporte la marmite il ne doit ni retourner la tête, ni répondre à un appel qui lui serait adressé. Il dépose dévotement le récipient sur le chemin en proférant le traditionnel " Bism Allah " (au nom de Dieu). Dès que cette marmite sera cassée par un individu quelconque, homme, femme ou enfant, la maladie quittera immédiatement le malade et ce sera celui qui aura brisé la marmite qui en sera affecté.

\* \* \*

Un savant a calculé que dans l'espace de douze mois l'homme prononce 11,800,000 paroles et donne en moyenne 1,200 poignées de mains, représentant une force suffisante pour soulever une locomotive de 80 tonnes. Il lève les paupières 94,600,000 fois aux dépens d'une énergie musculaire capable de soulever un poids de 50 livres. En un an, il accomplit à pied le chemin de Londres à Constantinople.

Un autre statisticien calcule qu'une vie de soixante-dix ans s'écoule ainsi :

Sommeil, 24 ans 9½ mois ; travail, 11 ans 8 mois ; alimentation, 5 ans 10 mois ; toilette, 2 ans 11 mois ; paresse, 1 an 5½ mois ; divers, 1 an 5½ mois ; bavardage, 1 an 5½ mois ; réflexion, 1 an 5½ mois ; temps perdu, 1 an 5 mois.

Le curieux statisticien n'oublie-t-il pas quelque chose ?

OMNIBUS.

## MARSEILLAIS DU CANADA

—Moi, l'autre jour, je tombe la figure sur une pierre. Je me casse douze dents !

—Moi, je suis plus solide. Je suis aussi tombé ainsi, mais j'ai cassé la pierre en douze morceaux.

## AU SALON DE PEINTURES

*Bobette*.—Je suppose qu'il est bien long le chemin qui conduit au succès ?

*L'artiste*.—Je vous avouerai qu'on peut venir au monde " un génie " mais jamais un vieux-maître.

## INCOMPATIBILITÉ

*L'avocat*.—Vous voulez le divorce pour raison d'incompatibilité. Comment se manifeste-t-elle ?

*Elle*.—Je veux divorcer et, lui, il ne veut pas.

## UN NUMÉRO MAMMOTH

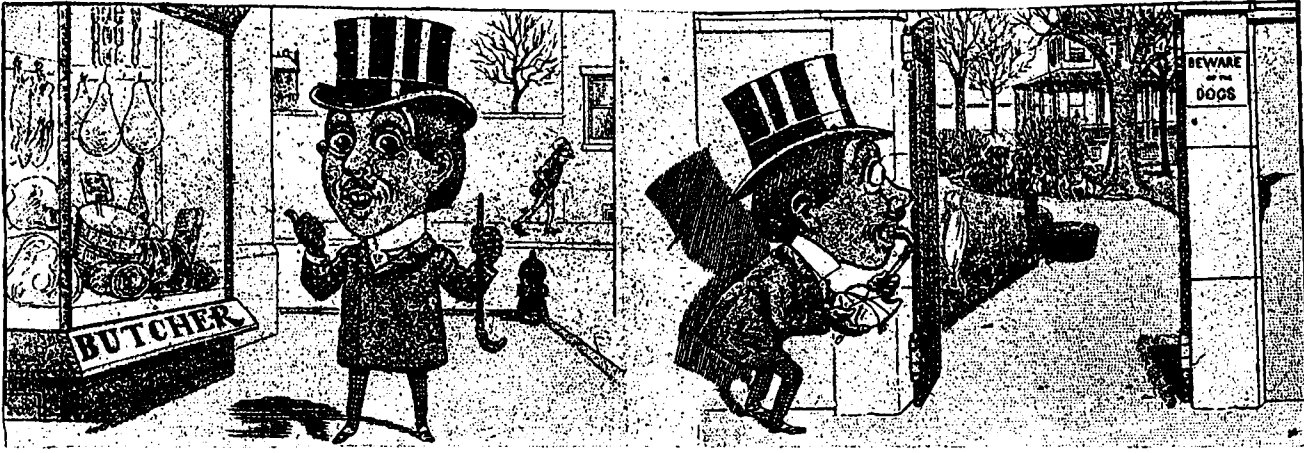
Le SAMEDI-NOËL méritera cette épithète que les Américains donnent à tout ce qui surpasse le reste en grandeur et en importance.

## IL ÉTAIT DANS LE TON



*L'artiste*.—Vous avez là une expression qui fait l'air — permettez-moi le mot — trop mercantile. Faites-vous la physionomie d'un homme qui va se marier.  
*Goldstein*.—Mais ! c'est justement ça que je vais faire...

## DIPLOMATIE MANQUÉE



I

Communiqué. — Par Dieu ! Je vais gagner ses faveurs, même s'il faut user de stratégie. C'est : "Qui m'aime, aime mes chiens", avec elle. Je vais me mettre en bonnes relations avec les précieux toutous...

II

... Ah ! ils sont tous là ; il y en a de toutes sortes et de toutes tailles. Quand un homme a autant de ressources dans l'esprit que j'en ai, il est facile pour lui de faire son chemin en ce monde. Avant seulement qu'elle m'aperçoive sur la route, ses chiens seront mes amis pour la vie...

## NOCTURNE

L'un silence profond dans la campagne morne  
Règne, et semble agrandir l'obscurité sans borne  
Le ciel est bas, les champs sont déserts. Il est nuit.  
Triste est la solitude, un souille erre sans bruit,  
Vague et mystérieux, comme une âme qui passe  
De je ne sais quel mort oublié dans l'espace.  
Seul, dans la vaste plaine et sous les cieux obscurs,  
On entrevoit debout sur ses antiques murs,  
Un pauvre vieux clocher d'une église inconnue,  
Dont le fantôme noir se dresse vers la nue.  
La cloche en est absente, ou ne rend aucun son :  
Pas le moindre murmure ou le moindre frisson  
Du vent discret qui flotte et circule autour d'elle.

Tout se tait. Et toujours, comme un humble fidèle,  
Vers l'invisible, objet du culte des humains,  
Lève ses bras, joignant en pointe ses deux mains,  
L'église vers son Dieu du fond de sa poussière,  
Tient sa flèche élevée en constante prière.  
Si l'abandon s'est fait du temple déserté,  
Paix aux morts dont jadis l'âme l'a visité !  
Peut-être est-ce leur âme éparse dans cette ombre  
Qui rôde, vent léger sous le nuage sombre...

La nuit, la solitude. On ne voit sous les cieux,  
Que le désert immense, obscur, silencieux.  
J.-E. ALAUX.

## LE GRAND FERRÉ

Du campanile de Sainte-Corneille, par la désolation des campagnes, s'éperdit le carillon des matines. Dom Ambroise, abbé du monastère, dans l'éveil brusque, frissonna comme au tintement lugubre d'un glas. Chaque aube apportait la menace de voir le jour s'éteindre sur l'inductible massacre. L'envahisseur, victorieux, s'étendait, inondait le pays, rué au butin et au carnage.

Quel secours espérer !... A Poitiers, la noblesse n'avait pas su sauvegarder la France. Plus de roi, plus d'armée !... Les survivants du désastre, loin de réparer leur défaite, désertaient la cause vaincue, honnissaient, trahissaient le royaume. D'aucuns usaient même de l'anarchie de temps pour accroître le mal public par leurs brigandages. Partout sévissaient vols, sacs et tueries.

Devant les moines, assemblés dans le chœur, l'abbé se signa. En désespérance de toute aide humaine, il convia ses frères au repentir et à la prière.

Des heurts ébranlèrent les vantaux du porche.

Effrayant, dans la chapelle, pesa le silence.

Des voix clamèrent du dehors :

— Ouvrez aux vassaux de l'abbaye, aux gens de Longueil !

Dom Ambroise s'avança sur le seuil :

— Que voulez-vous ?

Le droit de combattre.

L'abbé contempla la foule. Une fierté grandissait les rustres.

De ces humes les ahanniers, dédaignés naguère, se levaient une force et une foi. La France serait sauvée par son peuple.

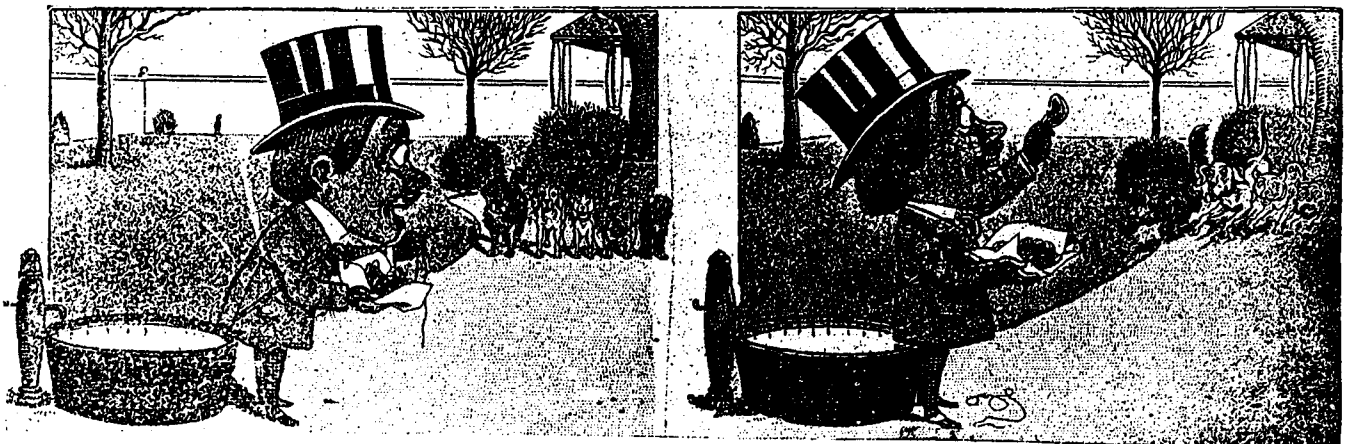
Le moine demanda :

— Qui vous commandera, braves gens ?

— Un de nous.

— Et lequel ?

— Guillaume l'Aloué ! clama la voix de la foule.



III

... Maintenant, attendez jusqu'à ce que j'aie défilé ce paquet de cotelettes. C'est une vraie trouvaille diplomatique de ma part. Quand j'aurai amadoué les chiens, je m'en irai directement à la maison et je ferai ma déclaration...

IV

... Ici, mes petits amis, ici, ici, petits chiens de mon cœur. Voyez ce que j'ai apporté pour vous...

Prévenu, l'Aloué convoqua ses hommes.

Ils arrivèrent, munis d'épieux, de faux démanchées, de masses et de fourches. Le grand Ferré avait aiguisé de frais la lourde hache qui déjà avait bûcheronné les seigneurs aux heures récentes des révoltes, des revanches. Il marchait, puissant et fort, parmi ceux de Rivecourt, et sur leur troupe planait sa face ardente.

Guillaume ordonna les prières. Un moine de l'abbaye reçut les confessions ; sur les fronts ses mains planèrent, puis s'élevèrent au ciel, appelant les bénédictions du Seigneur des armées sur les humbles soldats nés à la cause de la Justice et de la Patrie.

Le chef embusqua ses hommes à l'orée d'un ravin aux flancs boisés.

— A mon signal seul, bataille, ordonna-t-il.

Insoucieux, l'Anglais ne voulait croire qu'un ramas de manants mal équipés, ignorants des combats, osât l'attendre et encore moins lui tenir tête : en désordre, il s'enfonça dans la gorge.

Un cri strida :

— Hardi ! les gars ! sus à l'Anglais !

Des gaulis, les jacques surgirent, dévalèrent, torrentueux, les pentes. Devant eux bondissait Guillaume, et les échos roulaient des clameurs multipliées. La trombe s'écrasa sur les gens d'armes, creva leurs rangs, s'enfonça dans leurs épaisseurs. Emporté par son élan, l'Aloué bientôt fut seul, environné, pressé, assailli. Superbe, méprisant les cris de haine et de mort, il frappait, et chaque coup épaississait devant lui un rempart de cadavres.

Un blessé darda sa pique. Guillaume chancela, les entrailles trouées.

Il se raidit pour crier encore :

— Grand Ferré, venge-moi !

La hache haute, ruisselante de sang, Ferré se rua ; dans son sillon passaient les jacques, fauchant l'obstacle.

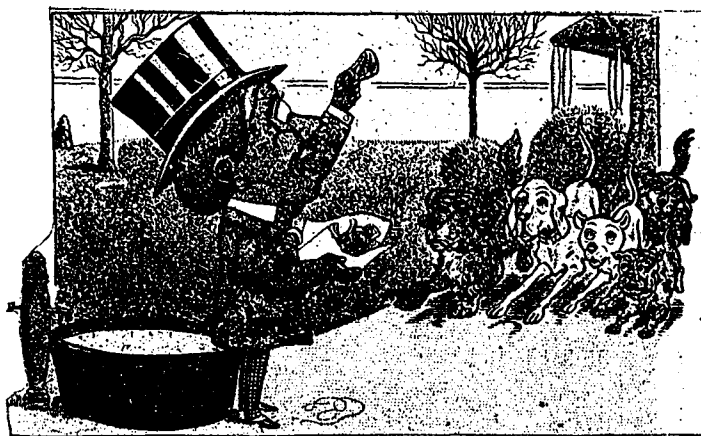
Campé devant son chef expirant, le grand Ferré maniait la terrible hache. A chaque approche sautait un membre, s'ouvrait un crâne. Quarante-cinq fois la cognée se haussa, luisit, s'abattit ; quarante-cinq corps culbutèrent.

Le paysan s'arrêta, n'ayant plus rien à combattre.

L'ennemi était en fuite, et les jacques amenaient les captifs devant leur nouveau chef.

## DIPLOMATIE MANQUÉE — (Suite)

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL



V

... Allons, avancez, avancez ! Les premiers arrivés seront les premiers servis ! ...



VI

... Ah ! vous sautez pour en avoir ! A bas... à bas les pattes, sales bêtes ! ...

— Nous offrons rançon, dirent les nobles Anglais.

Le grand Ferré haussa les épaules.

— Nous savons trop ce qu'il coûte aux vassaux de suer la rançon d'un seigneur. Les paysans de France ont compassion de leurs frères d'Angleterre. A votre tour, gentilhommes, vous serez pendus par les manants.

Sur l'heure, ils furent branchés.

\* \* \*

Ferré regagna sa demeure, satisfait du travail. La soif l'ardait. Il but une pinte d'eau fraîche, s'essuya le front, accola sa femme d'un franc baiser. Puis il voulut se remettre au labeur journalier. Un frisson l'abattit, le coucha sur son lit, terrassé par la fièvre.

A l'annonce de son mal, les vaincus se réjouirent.

Douze d'entre eux se hâtèrent vers son gîte pour l'assassiner.

La femme du héros aperçut les gens d'armes.

— Ferré, mon homme, voici les Anglais !

Le rude lutteur raffermi ses membres de la volonté toute-puissante que rayonnait en lui son âme patriote. Il empoigna sa pesante cognée.

— Qu'ils viennent, dit-il, Dieu m'aide !

Ils arrivaient.

— Mes maîtres, cria-t-il, on ne prend pas le grand Ferré dans son lit.

Mais, frissonnant de fièvre, il dut s'adosser au mur. Les estafiers, à la vue de sa faiblesse, lancèrent un hurra de triomphe et le chargèrent.

La haine de l'ennemi raidit les muscles du grand Ferré, l'âme de la patrie réchauffa son cœur : sa force, ressuscitée, s'abattit sur les agresseurs, dans la ruée de leur rencontre.

Le choc éclata comme un martèlement d'enclume. Bientôt, sept des ennemis fuyaient ; le paysan restait debout sur cinq cadavres entaillés par la terrible hache.

Il avait chaud, le grand Ferré : il but encore, et cette fois, se coucha pour mourir.

Mais Jacques Bonhomme était désormais soldat de France, glorieux ancêtre des héros, levé au souffle de la Patrie en péril, qui barrèrent la route à l'Europe conjurée, sauvèrent de l'invasion le sol sacré et triomphèrent pour que l'humanité ne perdît pas ces Français, instruments de la volonté céleste, ces soldats dignes de la devise : *Gesta Dei per Francos*.

GEORGES DE LYS.

EXPLICATION LOUCHE

Madame, qui a une nouvelle cuisinière depuis une semaine, va faire une tournée d'inspection dans le domaine de cette dernière et trouve un policeman enfermé dans une armoire.

— Comment se fait-il que cet homme soit là ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas ; il a dû y être oublié par votre ancienne cuisinière.

NOUVELLE ASTRONOMIE

— Que faites-vous ?

— J'étudie les étoiles.

— Vous êtes astronome ?

— Non, critique dramatique.

On ne fait rien de grand lorsqu'on vise uniquement l'escarcelle d'autrui.

GASTON DESCHAMPS.



VII

... \*\*\*\*\* ! ! ! ! !



VIII

Communisme (se mettant sur ses pieds). — La prochaine fois que j'essaierai de soigner des chiens, il faudra qu'ils soient enclainés. Pas de " Qui m'aime, aime mes chiens " avec moi, après ceci.

COMPRENEZ, MAINTENANT

La jeune fille qui ne pouvait, le matin, descendre jusqu'à la cuisine dansera, le soir, dix-huit valse, ce qui représente une course de quatorze milles.

SON ECOLE

La voisine. — Où votre perroquet a-t-il appris à jurer comme cela ?

Mme Grognon. — Il est souvent dans la chambre de toilette quand mon mari se fait la barbe.

UN MEMENTO

— Penses-tu longtemps à moi après mon départ ?

— Oh ! oui, ça prend une semaine avant que l'odeur du tabac disparaisse de la maison.

ENTRE JUNIORS YANKEES

Bob. — Où as-tu attrapé ce black-eye ?

Tom. — Oh ! ce n'est rien. Je viens de civiliser le garçon du voisin.

ISSU DE REPORTER

Frem. — Qu'est-ce qu'il fait ton père ?

Colts. — Il fait des accidents pour les gazettes.

MURDER WILL OUT

— A qui les faux cheveux que je viens de trouver ?

Et toutes les dames de la compagnie portent la main à leur tête.

CRI DU CŒUR

Lui. — Est-ce la première fois que vous êtes en amour ?

Elle. — Oui, et c'est si charmant que j'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

DÉLÉGATION DE POUVOIRS

Le visiteur. — Veux-tu me donner un baiser, Toto ?

Toto (gêné et se réfugiant sous le bras de sa mère). — Donne-le pour moi, maman.

NOTRE SAMEDI-NOËL

Vieux et jeunes, riches et pauvres, gens sérieux et personnes rieuses, pessimistes et optimistes, tous s'accorderont à trouver charmant notre numéro de Noël.

Qui n'aime pas la vie, n'est pas digne de vivre. — CASANOVA.

## ATAVISME



*Cheminot.*—Mon grand-père était un avocat.  
*Trampinel.*—Je m'en suis bien douté tantôt quand je t'ai vu enlever à net tout le linge qu'il y avait sur la corde.

## CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Une vieille publication française, que nous avons sous les yeux, constate que les deux mois les plus tristes de l'année, novembre et décembre, sont cependant les mieux partagés de tous au point de vue des fêtes populaires : novembre a la Toussaint, le jour des Morts, la Saint-Cécile, qui est la fête des musiciens, et la Sainte-Catherine, qui est la fête des vieilles demoiselles ; décembre a la Saint-Eloi, fête des forgerons et des orfèvres, la Sainte-Barbe, fête des artilleurs et des mineurs, la Sainte-Nicolas, fête des petits garçons, et enfin Noël, qui est la plus populaire de la série. On sait qu'autrefois chaque corps de métier avait son patron spécial dont on célébrait la fête à certains jours de l'année. Le choix de ces saints patrons n'avait pas été laissé au hasard. S'il est vrai que quelques corps de métiers, afin de mieux honorer leur fondateur ou leur chef, se mirent sous le patronage du bienheureux dont il portait le nom, il est plus juste de dire que la vie même des bienheureux dont on avait fait choix avait servi dans la plupart des cas à les désigner aux fidèles. C'est ce qui explique que saint Hubert, lequel était un grand veneur soit devenu le patron des chasseurs, et saint Yves, qui fut avocat et ne vola jamais ses clients, comme l'affirme le dicton populaire, soit devenu celui des gens de justice. Sainte Cécile même, dont on va célébrer la fête, avait des titres réels pour devenir la patronne vénérée des musiciens. Les Actes de cette bienheureuse, qui mourut vierge et martyre, nous disent qu'elle unissait souvent le son des instruments à sa voix pour chanter les louanges de Dieu.

Sa fête est célébrée chaque année dans bien des églises. C'est que sainte Cécile est restée avec saint Hubert, saint Crépin, sainte Barbe, saint Eloi, saint Yves et saint Fiacre, la plus populaire des patronnes de corporations. Encore pour saint Fiacre est-il assez malaisé d'expliquer que les bonnetiers et les jardiniers lui aient voué un culte si fervent. On dit bien que Fiacre était fils d'un roi d'Ecosse et que c'est d'Ecosse que sont venus les premiers ouvrages de bonneterie fait au tricot.

Sait-on, d'ailleurs, pourquoi saint Arnould est le patron des brasseurs, saint Odon le patron des fripiers, saint Roch le patron des plafonneurs, saint Maurice le patron des teinturiers, saint Paul le patron des cordiers, saint Antoine le patron des vanniers, saint Sylvestre le patron des sauniers, et saint Jean le patron des compositeurs typographes ? Il ne faut voir là, sans doute, que la marque de la dévotion particulière des premiers fondateurs de la corporation à l'un ou l'autre de ces saints patrons. On ne s'expliquerait pas autrement que saint Médard, par exemple, qui possédait le don de guérir, d'un simple attouchement, toutes celles de ses ouailles qui souffraient de névralgies, ait été choisi comme patron par les marchands de parapluies et non par les dentistes.

On s'explique mieux en revanche pourquoi sainte Catherine est devenue la patronne des vieilles filles. Il paraît qu'autrefois, dans quelques provinces, quand une jeune fille se mariait, l'usage était de confier à une de ses amies le soin d'arranger la coiffure nuptiale. Ce service devait lui porter bonheur et elle ne pouvait manquer de se marier à son tour dans le courant de l'année. L'expression *coiffer sainte Catherine* serait donc une ironie. Cette sainte étant morte vierge et martyre et n'ayant jamais eu besoin qu'on lui rendit le service en question, *coiffer sainte Catherine* équivalait, pour une fille mûre, à un brevet de célibat. Il est vrai d'ajouter qu'à côté de sainte Catherine les demoiselles désireuses de se marier trouvent dans sainte Agnès une patronne plus miséricordieuse.

Si la légende est vraie, les jeunes filles qui ont pour la sainte un culte fervent voient en rêve, la nuit précédant sa fête l'époux que ciel leur destine.

\* \* \*

Autrefois, en France, la plupart des solennités des patrons de corps de métiers donnaient lieu à de grandioses cérémonies. De nos jours, les choses se passent plus simplement. C'est ainsi que pour "la Saint-Joseph" tous les membres de la corporation des charpentiers, assistent, le matin, à une messe chantée et s'assemblent ensuite dans un grand banquet, que terminent des chansons et des rondes. D'autres corporations accrochent à la devanture de leurs boutiques un rameau de sapin fleuri d'églantines et de roses ; quelques-unes enfin se livrent à des manifestations publiques et parcourent la ville, précédées de tambours et de fifres et conduite par quelque compagnon de haute stature qui brandit une canne enrubannée. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que l'intérêt et l'éclat de ces fêtes ont singulièrement décliné depuis la Révolution. A l'époque où les corps de métiers étaient constitués en jurandes et en maîtrises, la solidarité était bien plus grande entre les maîtres, les compagnons et les apprentis. La piété était aussi plus vive. Chaque corporation formait une confrérie qui avait son autel et quelquefois son église à elle, qu'elle mettait son honneur à décorer luxueusement.

Le journal en question nous donne sur ces fêtes les détails les plus circonstanciés. Ainsi, les tailleurs de Morlaix faisaient chanter une grand-messe, à l'offertoire, le père abbé de la confrérie présentait un mouton blanc qui était ensuite conduit à l'hospice par tous les membres de la confrérie et donné en présent aux malades. Les bouchers célébraient leur fête les premiers jours de l'Avent. Après la cérémonie religieuse, on promenait dans les principales rues un bœuf qu'escortaient tous les membres de la corporation, bras nus et la hache sur l'épaule. Le cortège s'arrêtait aux carrefours et sur les places pour y faire le simulacre d'abattre l'animal ; pendant ce temps deux ou trois confrères faisaient la quête dont le produit était employé dans un festin.

Dans quelques villes de la Bretagne, la plupart de ces fêtes se sont perpétuées jusqu'à nos jours et les corps de métiers continuent à célébrer religieusement l'anniversaire de leurs saints patrons. Le matin de cet anniversaire un service funèbre est dit pour les ouvriers morts pendant l'année ; à l'offertoire, des commissaires présentent le pain pour le faire bénir, ensuite les ouvriers s'approchent de l'autel, baisent la patène et prennent un morceau de pain consacré : ces agapes fraternelles sont pour eux le symbole de la fraternité qui doit unir la grande famille ouvrière. Une fois la fête religieuse terminée, les commissaires, portant une corbeille de fleurs, se présentent chez tous les chefs d'ateliers et leur offrent un bouquet avec leurs vœux pour la prospérité de la maison. Puis, accom-

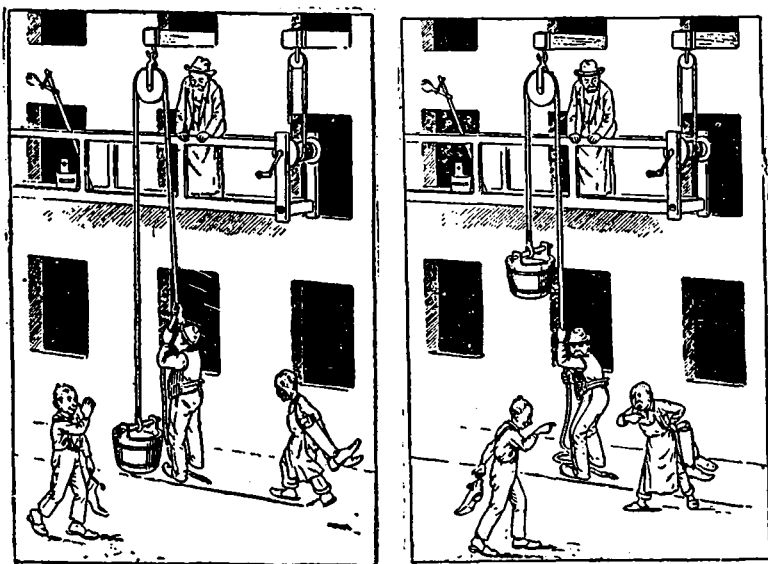
## LA VÉRITÉ



*Elle.*—Il me semblait que vous m'aviez dit que vous étiez riche avant notre mariage ?

*Lui.*—Oui, en effet, je l'étais alors.

TROP DE CURIOSITÉ NUIT



I — Ça va monter sans que j'en reçoive une goutte...

II ... Tiens ! les v'la encore pris...

pagnés d'un hautbois et d'un tambour, ils vont donner une aubade à leurs principaux clients et suspendre à leur porte une couronne de fleurs.

Le touchant archaïsme de ces manifestations, malheureusement de plus en plus rares aujourd'hui, est, dit un chroniqueur des *Veillées des Chaumières*, bien fait pour nous inspirer des regrets. Elles eurent leur âge d'or sous la féodalité. C'était le temps où la France semblait toute fleurie d'une robe blanche de miracles. La multiplicité des saints intercesseurs qui imploraient pour elle auprès de Dieu ferait aujourd'hui sourire nos esprits forts. Mais, à ces époques de foi ardente, nul ne s'étonnait que les bienheureux du ciel descendissent à se faire les protecteurs des affligés et des pauvres et à les secourir dans leurs petites misères de tous les jours. Saint Eloi était couramment invoqué pour les chevaux ; saint Cornéli pour les bœufs ; saint Didier contre les taupes. En Béarn, saint Plouradou empêchait les enfants de pleurer et saint Séquaire donnait le bon vent qui fait sécher le linge. A Montmartre même, eu plein Paris, les époux mal partagés avaient recours sans scrupule à l'intervention de saint Raboni, lequel, comme son nom l'indique, *rabonnissait* les femmes acariâtres. Et, sans doute, quelques-uns de ces saints régionaux ou locaux seraient malaisés à découvrir dans la liturgie régulière. "Les noms de beaucoup d'iceux, comme dit le P. Albert Le Grand, bien qu'écris au livre de Vie, ne se trouvent dans nos martyrologes et calendriers." Ils n'en sont pas moins dignes de la faveur populaire. Ce furent, en leur temps, des personnages pleins d'ascétisme et de piété. A peine si deux ou trois pourraient faire naître quelques doutes sur l'authenticité des mérites qui leur ont valu la canonisation spontanée des fidèles. Telle est sainte Adresse, dont un hameau de Normandie porte le nom. Une légende un peu irrévérencieuse ne voudrait-elle pas que, des marins normands ayant été surpris en mer par une tourmente et ne sachant où donner de la tête, le patron de la barque, qui les voyait affalés à fond de cale, tomba dessus à coups de garette et, les forçant à se lever :

— Aux manœuvres, mauvais chiens ! leur cria-t-il. Et pour vous donner du courage, invoquez bien haut sainte Adresse, c'est elle seule qui vous sauvera.

Et, sainte ou non, Adresse les sauva si bien, en effet, que, de retour chez eux, ils lui bâtirent une chapelle et donnèrent son nom à leur hameau.

Pour en revenir à sainte Cécile, qui est une sainte autrement digne de vénération, il faut bien constater, à la louange de nos contemporains, que sa fête est une de celles qui sont restées les plus populaires dans le monde entier.

KODAK.

COURRIER FEMININ

Si vous voulez conserver vos plantes d'appartement — et Dieu seul sait le nombre de personnes qui se plaignent de ne pouvoir y arriver — rappelez-vous que les racines respirent comme vous et moi. Ne jamais noyer la plante, ni laisser sous le pot à fleur une soucoupe ou assiette contenant de l'eau. Au contraire, le pot sera sur des cales, vous arroserez peu, souvent et supprimerez les cache-pots.

D'autres soins et d'autres précautions sont encore indispensables ; ainsi les plantes d'appartement ne doivent pas subir, au gré de chacun, des changements de place qui nuisent à leur végétation. Les mettre à l'air, c'est fort bien, mais il faut les y mettre aux mêmes heures, un même laps de temps pour une même saison. Si ce sont des espèces à feuilles larges, on lavera les feuilles souvent, car la poussière est le grand ennemi des végétaux. Elle les empêche de respirer en couvrant l'épiderme des feuilles et c'est souvent à cette cause qu'est due l'impossibilité d'acclimater des plantes dans les appartements chauffés par les poêles mobiles.

Enfin, si vous avez des achats à faire, méfiez-vous des fleuristes chez qui vous allez. Ne choisissez que des plants sortis des pots qui les contiennent, afin de pouvoir constater qu'ils ont des racines, se méfier aussi des boutures des plantes fraîchement sorties de la serre et qui ne durent que

quelques jours. Je connais des fleuristes qui mettent des vers de terre dans les pots qu'on leur achète afin de revoir plus souvent le naïf client leur faire des achats.

Une excellente habitude est d'arroser les fleurs et les plantes que l'on possède avec des solutions de sels chimiques ; solutions à base de phosphate de soude, chaux d'ammoniaque mêlés au nitrate ; immédiatement assimilables, ces aliments donnent de vigoureuses poussées. On trouve ces principes dans le commerce avec la dose et les renseignements complémentaires pour s'en servir. Il faut recommander surtout à ceux qui suivront ce conseil de s'en tenir exclusivement aux avis donnés par le fabricant : No pas en abuser.

\*\*\*

Travail, fils de Besoin, père de Santé et de Satisfaction, vivait avec ses deux filles dans un petit domaine, sur le penchant d'une montagne fort éloignée de la ville. Il n'avait aucun commerce avec les grands, et ne voulait d'autre compagnie que celle des villageois, leurs voisins.

Désir leur voir cependant de voir le monde. Quittant alors leurs compagnons et leur cabane, ils se mirent en chemin. Travail marchait, ayant à sa droite sa fille Santé, qui, par l'enjouement de sa conversation, son chant et sa gaieté, charmait les peines de la route. Satisfaction, à gauche, appuyait surtout les pas de son père, et, par sa bonne humeur, enchérisait sur la vivacité de sa sœur.

Après avoir traversé les forêts et les villages, ils arrivèrent à la capitale du royaume. A leur entrée dans cette grande ville, Travail conjura ses filles de ne pas le perdre de vue, car tel est l'ordre de Dieu, que notre séparation serait notre ruine à tous trois. Mais Santé était trop vive pour écouter cet avis paternel. Elle se laissa entraîner par les Plaisirs et périt. Bientôt Satisfaction, séparée de sa sœur, se livra aux attraits du Repos, ennemi de son père, et l'on n'entendit plus parler d'elle. Travail, qui ne pouvait être heureux sans ses filles, erra de tous côtés pour les trouver. Il fut dans sa course saisi par Lassitude, et mourut dans la misère.

\*\*\*

L'été dernier avait lieu, au hameau du Rousset, en France, la distribution des prix aux élèves de l'école primaire.

Au nombre des élèves ayant obtenu des récompenses, les assistants n'ont pas été peu surpris de voir nommer Mme Marie Battier, âgée de cinquante-cinq ans, qui s'est fièrement approchée pour recevoir la petite couronne traditionnelle et un superbe livre doré sur tranches.

Cette élève, sans doute la doyenne des écolières de France, était absolument illettrée, lorsqu'elle résolut, l'an dernier, de recevoir l'instruction primaire.

Et, avec une persévérance extraordinaire et digne d'éloges, Mme Battier s'est bravement rendue à l'école chaque jour. Ses efforts ont été couronnés de succès, puisque, actuellement, elle est parvenue à lire très couramment, à connaître quelques notions de calcul ; enfin, elle peut écrire une lettre.

Ce fait est peut-être unique ; en tout cas, sa rareté méritait d'être signalée, et si les résultats obtenus font honneur à cette écolière de cinquante-cinq ans, la maîtresse d'école doit recevoir des félicitations.

XXX.

LE SECRET DE L'AMATEUR

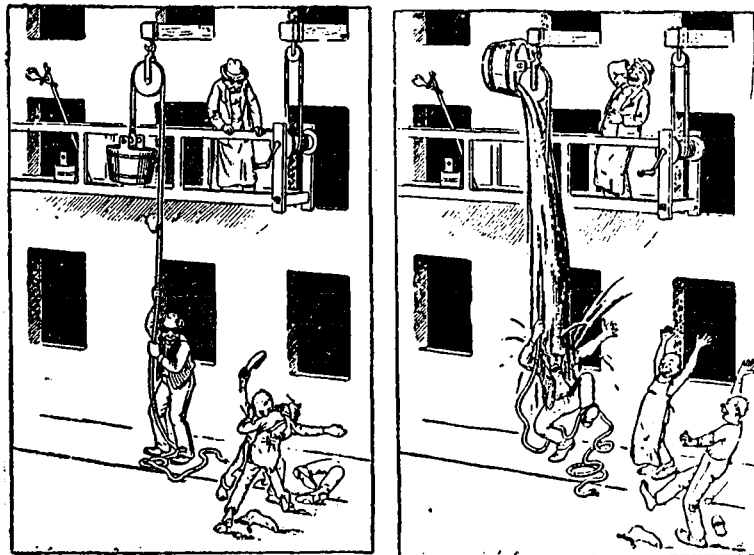
Photographe professionnel. — Voilà certes une bonne photographie pour un amateur. Comment vous y êtes-vous pris pour que votre sujet ait une si bonne expression ?

L'amateur. — Je lui ai dit qu'il n'aurait rien à payer.

LA PREUVE

La meilleure preuve que le mot impossible n'est pas français, c'est que les éditeurs-proprétaires du SAMEDI vont offrir pour 5 cts un numéro de Noël qui en vaudra 50.

TROP DE CURIOSITÉ NUIT — (Suite et fin)



III ... Mais l'iguasso est pas battable et...

IV (Pas une goutte, mais tout.)

## LA SOLUTION INÉVITABLE



*Bingo (après une discussion d'une heure et trente-cinq minutes avec sa moitié).—Maintenant, ce que je veux savoir c'est ceci : Vas-tu céder ?*  
*Mme Bingo (énergiquement).—N - o - n, non !*  
*Bingo. — Alors il faudra bien que ce soit moi.*

## DEVEINE

A VENDRE à rente viagère, pour cause de vieillesse, un vignoble de 200 hectares, maison de maître, cave, écurie, etc. S'adresser au bureau du Petit Fanal.

—Tiens, se lit Galimard, en lisant cette annonce, nous allons voir où loge ce vendeur pour cause de vieillesse ; et s'il habite un quartier tant soit peu malsain, je traite cette affaire.

Duranton, le vendeur, logeait dans un bouge juif ; il était jaune, étique et souffreteux, de plus il avait soixante-sept ans. Quand Galimard l'aperçut du fond d'une cantine de Comidas Baratas, où il s'était mis pour le voir passer, il faillit lui sauter au cou.

Deux heures après, Duranton et Galimard étaient réunis dans le cabinet d'un notaire. Pendant qu'on relisait l'acte qui contenait la cession du domaine moyennant une rente annuelle de cent mille francs, payable par semestre et d'avance, le vieillard eut une faiblesse. Quelques gouttes d'eau fraîche le rappelèrent à lui.

Ce fut avec un véritable soulagement que l'acheteur entendit enfin le notaire prononcer les mots : *lecture faite*.

Les contractants signèrent, et Galimard cracha cinquante mille francs, en présence du notaire, ainsi que cela était stipulé à l'article 7 dudit acte.

Puis il tourna les talons, et dégringola l'escalier, en se disant :

— Ce n'est pas cher !

Six mois plus tard, Galimard reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous êtes prié de passer demain à mon étude pour verser la somme de cinquante mille francs, montant du deuxième semestre de la rente viagère que vous devez servir à M. Duranton.

« Agréé, etc.

« ANCHARSIS PONCTUEL,  
 « Notaire. »

Galimard s'exécuta avec une légère grimace : mais arrivé en l'étude de maître Ponctuel, il trouva son créancier dans un tel état de faiblesse, que l'espérance lui revint au cœur.

Il était onze heures cinquante et la rente n'était due qu'à midi. Aussi le débiteur prétextait-il un besoin urgent. On ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Il fit durer le plaisir jusqu'à midi et quart.

Duranton n'était pas mort.

Galimard versa la somme due... et quelques larmes.

Ce ménage se renouvela pendant six semestres consécutifs.

Le rentier allait de plus en plus mal ; il présentait les signes les plus consolants de décrépitude et de ramollissement, mais il ne mourait pas !

Enfin le choléra éclata. L'acheteur bénit le ciel. Il envoyait régulièrement au vieillard, qui lui coûtait trois cent mille francs, les listes des décès.

Il espérait que cet exemple l'encouragerait.

Plusieurs cas se déclarèrent dans l'immeuble qu'habitait Duranton, Galimard l'en informa avec un soin pieux.

Un matin, un ami se présenta chez l'acquéreur impatient, et lui dit :

—Duranton a le choléra ! et à son âge on n'en réchappe pas.

L'autre remercia le ciel.

Le lendemain dans l'après-midi Galimard reçut la visite de Duranton, qui venait lui rappeler lui-même que le septième paiement semestriel était pour le lendemain.

Il avait eu le choléra, mais ça lui avait fait du bien, et comme tous ceux qui ont résisté à ce mal, qui jouit d'une réputation exagérée, il avait renouvelé son bail avec la vie. Son débiteur tomba à la renverse.

Aujourd'hui, Duranton a quatre-vingt-dix-sept ans. Sa santé ne laisse rien à désirer.

Il a dû reprendre, faute de paiement, son domaine à Galimard qui est mort fou à Charenton.

Duranton cherche de nouveau à placer sa propriété à rentes viagères.

S'adresser au bureau du *Petit Fanal*.

## SES TITRES

*Le visiteur.*—Qui es-tu, mon garçon ?

*Toto (plein d'importance).*—Je suis le frère du bébé.

## UNE ÈRE NOUVELLE

*La mère.*—Pauvre chérie, tu vas te marier. Jusqu'ici, tu as été ta maîtresse ; mais, une fois en ménage, ce sera une autre histoire.

*La fille.*—Oh ! George ne m'imposera pas ses volontés ; il est si bon.

*La mère.*—Et qui te parle de George ? Je veux dire que tu vas avoir une cuisinière à ton tour.

!!!

*Le maître.*—Pourquoi riez-vous de moi, jeunes polissons ?

*Les élèves.*—On ne rit pas de vous, monsieur.

*Le maître.*—Alors je ne vois pas ce qui peut vous faire rire...

## RÉPONSE INATTENDUE

*Basile.*—Je n'épouserai qu'une jeune fille qui sera absolument le contraire de moi.

*Ninette (encourageante).*—Vous tombez bien, car il y a dans le voisinage un bon nombre de jeunes jolies et intelligentes.

## UN SOUVENIR DU TRANSVAAL

*Le volontaire.*—Que veux-tu que je te rapporte de la guerre, Stéphanie ?

*Elle (après une courte réflexion).*—Une boîte de... poudre.

## LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOËL soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.

## UNE SINÉCURE



*Trampinel.*—J'ai eu "une bien bonne job", un jour. Pas un pouce d'ouvrage à faire...

*Chemiot.*—Une job politique ?

*Trampinel.*—Non, matrimoniale.



UNE RÉCETTE OFFERTE AUX PAPAS



Ceci représente le père de famille qui confie au jeune homme ayant la manie de veiller très tard, une lettre qui doit être jetée à la poste avant onze heures p. m.

FAITS-DIVERS

Un homme était tombé d'un dix-huitième étage.  
(Ne vous étonnez pas, s'il vous plaît, davantage :  
Ceci se passe à Chicago.)  
Autour du sire en marmelade  
Des gens s'assemblent tout de gâ.  
L'un dit : " Il a l'air bien malade !"  
" Tomber d'un dix-huitième étage, écoutez, dam !  
A la santé c'est fort contraire."  
Affirme un deuxième quidam.  
" Il faudrait lui donner un peu de vulnéraire  
A ce pauvre monsieur, car il a l'air bien bas !"  
Observe une dame à cubas.  
Un quatrième dit : " Si j'ose  
Parler ainsi, cet homme a quelque chose,  
Et le laisser ici, messieurs, serait malsain...  
Il faudrait le mener chez quelque médecin."  
Aussitôt dit, chacun s'empresse.  
On ramasse l'infortuné :  
On le transporte avec adresse  
Chez l'excellent docteur Timismoney,  
Praticien fort respectable  
Et bien connu pour son diagnostic subtil.  
Il fait étendre l'homme sur la table,  
Et puis demande : " Qu'a-t-il ?"  
— " Nous sommes chez vous pour l'apprendre,"  
Répond alors avec esprit,  
Un louste que nous appellerons Alexandre  
Pour la clarté de ce récit.  
" C'est juste, en somme."  
Courient en riant le bonhomme.  
Et là-dessus voilà que sans retard,  
Il se met à palper le pauvre être et l'ausculte.  
Mais tout à coup : " Nom d'un pétard !  
Pourquoi m'avez-vous troublé pour cet homme. Il résulte  
De mon examen qu'il n'a rien."  
— " Voyez pourtant comme il est blême !"  
Aventure Alexandre. " Eh ! sacré nom d'un chien !  
Je vous dis qu'il n'a rien ! Voyez plutôt vous-même !"  
— " C'est vrai", fait Alexandre, " il n'a rien, il est mort !"

MORALITÉ :

Les médecins n'ont jamais tort.

GEORGES DOUQUOIS.

RÉPONSE À TOUT

Dans la banlieue. Un agent de lots à bâtir les fait visiter à quelqu'un qui trouve que les maisons sont clair-semées.  
—C'est un avantage de plus, s'écrie-t-il. Quand la fille du voisin pianote, vous ne l'entendez pas. Et pourtant, nous ne chargeons rien de plus pour cette commodité.

PRATIQUE

Latulippe.—Tiens, ce n'est plus Mlle Latondresse ?  
Phylidor.—Non. Le jone que j'avais acheté était trop grand pour elle et j'ai dû chercher une autre fiancée.

UN "TÉLÉGRAPHE"

— Qu'est-ce, Pamela ?  
— Un télégraphe, mame.  
— Un télégramme ? oh ! demande au garçon si Gatien s'est fait tuer.  
Il dit qu'il sait pas.  
— Mais sait-il quelque chose ?  
Non, mame. Il veut être payé.  
—Tiens, voilà un porte-monnaie, donne-lui le montant qu'il voudra. Pauvre Gatien ! ça me le disait. Vont-ils l'amener dans l'ambulance ?  
Je suppose bien. Ouvrez donc le télégraphe.  
Oui, il le faut bien. Et dire que je ne l'ai embrassé que trois fois ce matin avant son départ pour Lachine.  
(Elle ouvre le télégramme et lit : "J'amènerai un ami souper ce soir.")

MOT D'ENFANT

Toto.—Oh ? la belle étoile !  
Le père.—Elle est trois fois plus grosse que la terre.  
Toto.—Je ne crois pas cela.  
Le père.— Pourquoi.  
Toto.— Parce que ça empêcherait la pluie de tomber jus-qu'ici.

IL CONNAIT SON METIER

Gertrude.—Oui, Henri vient ici trois fois par semaine, mais je ne lui crois pas d'intentions sérieuses. Il confesse, d'ailleurs, n'avoir aucun goût pour le mariage ; il dit qu'il n'y tient pas et se montre froid, distrait, indifférent.  
Le père.—Cela veut dire qu'il brûle de l'avoir. N'oublie pas que Henri est un maquignon de profession.

RAPPORT INCOMPLET

Un journal dit qu'un citoyen a été guéri du rhumatisme par la foudre, mais il oublie de mentionner le nom de l'endroit où ont eu lieu les funéraires.

ÇA DÉPEND

Polly.—Apprenez-vous facilement les expressions du golf ?  
Christy.—Quelques-unes. Ainsi, l'autre jour, quand j'ai reçu le bout du bâton dans le bas-ventre, j'ai parfaitement su quoi dire.

BON COMMENCEMENT

L'éditeur.—Vous voulez être notre correspondant militaire ? Avez-vous bien les aptitudes ?  
Le candidat.—Oui, monsieur, j'ai une bonne carte géographique et une excellente imagination.

CRUEL

—George, te suis-je aussi chère aujourd'hui qu'au premier temps de notre mariage ?  
—Je n'en sais rien, je ne tenais pas de comptes au commencement.

SON ANXIÉTÉ

Premier étudiant en médecine.—Qu'est-ce qui t'ennuie ?  
Deuxième étudiant.—Tu sais que j'aime éperdument Mlle Philine ?  
Premier étudiant.—Oui, et j'ai remarqué que depuis quelque temps elle a l'air fatigué, abattu.  
Deuxième étudiant.—Bien ça. Et je me demande si c'est dû à l'amour ou à son foie.

SOUQUIS SEPTENTRIONAUX

Premier Esquiméen.—T'as l'air abruti, Winflhook ?  
Deuxième Esquiméen.—M'en parles pas, Chrunkhisht, ma femme me "badre" depuis deux semaines pour avoir un traîneautomobile...

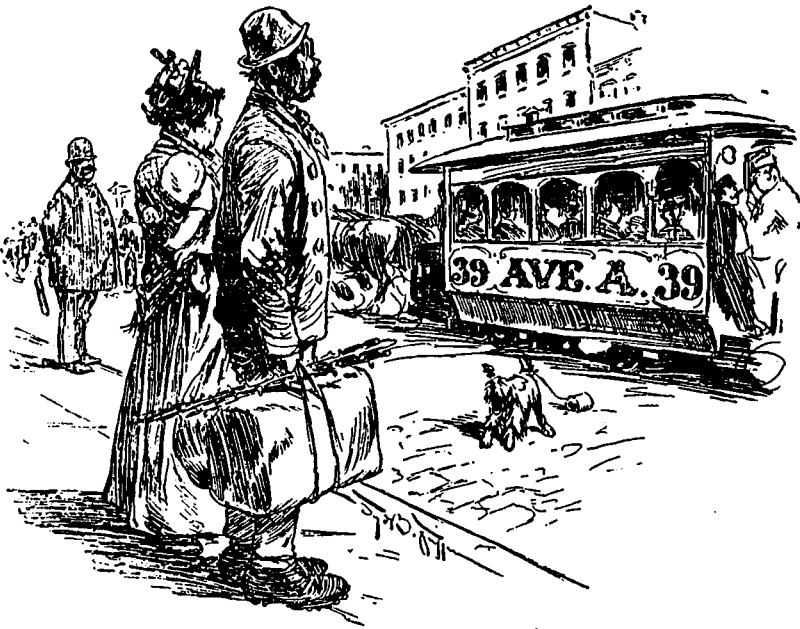
CAS DÉSESÉRÉ

—Le plus grand ennui pour Thibault c'est qu'il ne sait pas ce qu'il veut.  
—C'est tellement le cas, en effet, qu'il ne reconnaîtrait pas sa propre volonté s'il la rencontrait en pleine rue au grand jour.

UN ATTRAIT DE PLUS

Dans le grand SAMEDI-NOËL de cette année commencera la publication d'un feuilleton exceptionnellement émouvant et d'une nouveauté absolue.

## ERREUR INÉVITABLE



M. Pat (nouvellement immigré).—Josaphat ! Voilà que la maison de mon frère Mike fiche le camp !

Mme Pat (illétrée).—Où est-elle ?

M. Pat.—Imbécile que tu es ! Est-ce qu'il ne nous a pas donné dans sa lettre comme adresse : "Avenue A. 39" ?

## RUSES DE VOLEURS

Par une belle nuit, à Vienne, deux agents de police passent dans une rue sombre et avisent une boutique dont la porte n'est qu'à demi close, ils se méfient, et au clair de lune qui commence, aperçoivent vaguement deux hommes qui font des paquets.

—Qui êtes-vous ? — disent-ils au premier qui se trouve à leur portée.

—Je suis garçon de magasin, — répond l'interpellé, — je fais des paquets pour l'expédition.

Ils aperçoivent, dans le fond, un autre personnage qui se dissimule.

—Qui êtes-vous ?

—Moi, je suis le patron, — répond l'autre.

Et se tournant vers son compère :

—Paresseux, cela devrait être expédié depuis plus de deux heures. Ah ! qu'on est malheureux d'avoir affaire à des employés indolents et flâneurs. Quelle plaie !...

Les agents se méfient, quand même. — On est de la police, ou on n'en est pas. — Quand on en est, se méfier est professionnel. — Il est vrai qu'on ne tombe pas toujours juste.

—Allons, — dit un des agents, — ça n'est pas tout ça, allumez le gaz, qu'on s'y reconnaisse.

Le garçon cherche des allumettes et n'en trouve pas. — Les agents s'impatientent.

—Propre à rien, — dit le patron courroucé. — Il ne sait même pas allumer un bec de gaz ! Tiens, fiche-moi le camp, imbécile ; il y a assez longtemps que je nourris un fainéant...

Il le pousse dehors, par les épaules ; une dispute s'engage sur le seuil de la porte, on échange quelques injures et quelques coups de poing, et comme les agents veulent intervenir, les gaillards prennent leurs jambes à leur cou, comme l'on dit, et décampent, invisibles, dans la nuit. Les agents se regardent déconfits ; ils ont été joués, ce sont bien deux voleurs, qui viennent de prendre l'"escampette".

Ça ne se passera pas ainsi. Les deux policiers se livrent à leurs réflexions. — Il y a "tempête sous leur crâne". — Les voleurs ont fait leurs paquets, mais ne les ont pas emportés. Et judicieusement ils se disent, qu'avant la fin de la nuit, ils viendront les reprendre ; on veillera !

On veille, en effet, et quelques heures plus tard, on revient, à pas de loup, vers le magasin, objet des méfiances. La porte n'est pas fermée ; dans l'intérieur, on entend du bruit et des ombres s'agitent. Les agents pénètrent, et aperçoivent deux hommes qui parlent à voix basse.

—Qui êtes-vous ?

—Moi, — dit l'un, — je suis le patron !

—Moi, — dit l'autre, — je suis le garçon de magasin !

Triomphants, les agents éclatent de rire.

—Ah ! ah ! — s'écrient-ils en chœur — elle est mauvaise, et on ne nous ne la fait pas deux fois ; allons, au poste, et plus vite que ça !

Les malheureux cherchent à s'expliquer ; on leur répond par des bourrades, et on les entraîne avec peu d'égards. Arrivés au poste, ils se font reconnaître ; ils ont dit la vérité, — l'un est bien le patron, et l'autre, le garçon du magasin, — les agents les ont arrêtés ; mais ceux qu'ils ont laissé aller, ce sont les voleurs ?

—Il ne faisait pas clair, — dit le brigadier au chef de poste, — la nuit, il est bien difficile de distinguer un honnête homme d'avec un coquin ?

En entendant conter l'histoire des magasiniers de Vienne, je ne pouvais m'empêcher de songer à celle du cordonnier de Berlin. — Est-elle vraie ? je ne sais, mais elle est si drôle !

Celui-ci voit, certain jour, entrer chez lui un client bien mis qui lui demande une paire de bottes. Il s'empresse, essaye et, finalement, le client trouve chaussure à son pied. Une paire de bottes admirables, qui le chaussent divinement, sans le gêner ; avec ce "chef-d'œuvre" il peut, dès la première fois, marcher, même courir, sans douleur. Il se complait en sa chaussure neuve et complimente l'artiste, qui se rengorge.

Soudain, un personnage entre dans la boutique, et s'adressant au client, sur le mode courroucé :

—Ah ! c'est vous, misérable ! — s'écrie-t-il, — il y a assez longtemps que je vous cherche, il faut que je me venge ; tenez, voilà pour vous !

Et il le gifle, sur les deux joues, puis il disparaît.

—Misérable ! — s'écrie le client botté de neuf. — Misérable ! j'aurai raison de ton insulte.

Et incontinent, il se lance à la poursuite de l'insulteur, rouge de colère. Tandis que le bottier, les bras croisés devant sa boutique, le suit d'un œil curieux à travers les méandres de sa course.

—Il l'attrapera !... l'attrapera pas !... !

Les deux personnages disparaissent au tournant d'une rue. Inutile de dire que l'homme aux bottes n'a jamais réparé.

N'est-ce pas dans cette même ville que fut volée la belle pendule de la cour d'assises. — Il y a de cela quelque cinquantaine d'années, — et en pleine audience encore ?

L'aventure est d'une aimable simplicité, d'une correction parfaite, et la pendule était, dit-on, un morceau de choix, un merveilleux spécimen de l'art du dix-septième siècle. Elle avait, depuis quelques jours, des incorrections, avançait ou retardait sans motif. On eût dit qu'elle était neurasthénique. Elle agaçait, par ses fantaisies, le président, qui arrivait en avance ou en retard à ses dîners en ville.

Un jour, pendant l'audience, survint une équipe d'ouvriers armés d'une échelle, équipe discrète, courtoise, qui prit toutes précautions pour ne pas troubler l'auguste majesté judiciaire. La pendule fut décrochée avec un soin attentif, sans bruit. Le président, de loin, suivit avec intérêt l'opération qui devait, dans l'avenir, lui donner l'heure régulière, et les ouvriers se retirèrent sur la pointe des pieds, après avoir salué, emportant l'échelle, et aussi la pendule bien enveloppée dans un drap.

Jamais on n'a revu la pendule qui, depuis un demi-siècle, somme sans doute les heures dans quelque grand musée d'Europe, ou chez quelque millionnaire d'Amérique.

\* \* \*

Je sais une aventure, — qui n'est pas d'hier ! — non moins plaisante, car les gendarmes eux-mêmes furent les complices inconscients du délit.

Les frères Cogniard, les auteurs dramatiques qui furent aussi, jadis, les directeurs du théâtre des Variétés, possédaient à Asnières une belle villa richement meublée qu'ils habitaient pendant l'été seulement. Or, un matin d'automne, les gendarmes, en tournée de correspondance, passèrent devant la villa Cogniard. Sur la chaussée stationnaient des voitures de déménagement, et des hommes d'équipe y entassaient des meubles.

—Tiens, — fit le brigadier sans méfiance, — ces messieurs Cogniard déménagent donc ?

—Oui, — répondit celui qui semblait être le chef des déménageurs, — ils disent que leurs meubles s'abîment l'hiver et ils veulent les mettre à l'abri.

—C'est vrai, ici, l'hiver, il fait humide, dame ! le voisinage de l'eau...

—Dites donc, gendarme, — reprit l'autre, — si vous étiez bien aimable, vous nous donneriez un coup de main, avec vos hommes, pour descendre le piano, qui est terriblement lourd.

—Qu'à cela ne tienne, — répliqua le bon gendarme, qui n'avait aucune raison de n'être pas obligeant.

Le piano fut descendu, bien calé, dans sa voiture, et on se sépara avec des poignées de main et des remerciements.

Quelques jours après, Hippolyte Cogniard eut la curiosité de venir à sa villa pour voir si tout était bien en ordre. Il la trouva complètement dévalisée, les faux déménageurs avaient emporté tous les meubles.

FÉLIX DUQUESNEL.

## UN JEUNE MACHIAVEL



I  
Willy (plein d'épouvante, à part).—Ah ! Ciel ! Voilà que je viens de faire une tache d'encre à ma culotte neuve. Encore une volée à l'horizon !...



II  
... Il n'y a qu'une chose que je puisse faire pour l'éviter. Oui, c'est ça. Papa ne peut pas se punir lui-même...

UN JEUNE MACHIAVEL — (Suite)



III

... Là... et je vais me mettre juste vis-à-vis et attendre jusqu'à ce que papa se laisse emporter par un mouvement d'enthousiasme. Ça ne va pas tarder, il lit le SAMEDI.



IV

Le papa de Willy.—Oh ! ho, ho, ho ! Ces animaux de journalistes ! Voilà bien la meilleure que j'ai jamais vue de ma vie...  
Willy.—Aie... aie... papa !

CIMETIÈRES DU JAPON

C'est une curieuse et peu édifiante promenade que celle à travers les chemins tirés au cordeau d'un cimetière japonais. Là, comme ailleurs, pas d'égalité devant la mort.

Chacun suivant son rang, les richesses et l'importance des œuvres pieuses qu'il a pu fonder ou protéger pendant sa vie !

Détail particulier : C'est par l'altitude à laquelle se trouve un mausolée qu'on juge de l'importance du personnage dont il perpétue la mémoire. Aux pauvres, aux déshérités du sort, la terre plate ! Aux riches, aux favoris du sort, les honneurs des terrasses qui vont s'étageant aux flancs des degrés par lesquels on accède au temple des aïeux ! A la plèbe, le petit édicule sans caractère, la cabane à toit de masure, souvent une simple borne ! A la gentry, le monument, non grand, — rien n'est grand au Japon, — mais orné, décoré à profusion et surtout s'élevant à une hauteur respectable.

Chaque terrasse porte un numéro, qui va en montant, du sol au sommet des marches.

Celui qui a ses proches dans les bas chiffres ne jouit que d'une considération relative. Si ses morts sont à mi-côte, c'est un homme qui commence à compter dans la vie. S'il repose au plus près du ciel, c'est que tous les bonheurs terrestres l'accablent de leurs trésors.

Facile classification, que nous ne prendrons assurément pas pour modèle, mais qui, au Japon, forme l'une des bizarreries les plus caractéristiques de ce pays bizarre entre tous.

AMOUR ET ÉLOQUENCE

Lu dans les petites annonces d'un journal américain :  
" Adolphus, reviens à ta Mathilda. Le piano est vendu et parti."

UNE POINTE

Barnabé.—Alice m'a demandé quelle couleur de cheveux je préférais.  
Annette.—Elle est si désireuse de ne rien négliger pour plaire.

PLEINE SÉCURITÉ

—Que feriez-vous si je vous embrassais ?  
—J'appellerais maman... (puis après une pose)... mais elle n'y est pas ce soir.

DEMANDEZ A L'AUTRE

Au cours d'une parade d'inspection de cavalerie un des chevaux se cabra, sortit des rangs et s'élança sur le carré.  
—Où allez-vous ? cria le colonel au cavalier.  
—Je veux être pendu si je le sais, répondit ce dernier.  
Demandez-le au cheval.

ELOQUENCE FUNEBRE

Pitou, très ému, prend la parole au cimetière :  
" Appelé, commence-t-il, à prendre pour la première fois la parole sur cette tombe..."  
Et il continue son discours.

UNE MODE... COMMUNE

Gatien.—Je suis enchanté que ce ne soit pas la mode de porter sa montre quand on est en habit à queue.  
Damien.—Pourquoi ?  
Gatien.—Parce que je n'ai jamais ma montre et mon habit à queue à la fois.

MAQUIGNONNERIE

—Connaissez-vous quelqu'un qui ait un cheval à vendre ?  
—Latulippe doit en avoir, car je lui en ai vendu un hier.

On ne voit bien que ce qu'on regarde au travers d'une idée. — V. CHERBULIEZ.

LE MONSTRE

Minette.—Jamais de ma vie je ne lui reparlerai...  
Berthe.—Qu'est-ce qu'il y a entre vous deux ?  
Minette.—L'autre soir, nous étions seuls au salon, quand soudain le gaz s'est éteint...  
Berthe.—Et qu'a-t-il fait ?  
Minette.—Rien !

COURS DE MÉDECINE

Le patient.—Mais après tout, qu'est-ce que la grippe ?  
Le médecin.—C'est le nom que nous donnons de nos jours à toutes les maladies excepté l'appendicite.  
Le patient.—Et qu'est-ce que l'appendicite ?  
Le médecin.—C'est le nom que nous donnons à tout ce qui n'est pas la grippe.

ÉLOQUENCE PATERNELLE

Le père (au fils).—Malheureux ! quand j'étais à ton âge m'as-tu vu faire pareille chose ?

L'APÉRTIF DE BÉBÉ

Bébé qui est invité à un petit souper chez une petite voisine, dont c'est l'anniversaire de naissance, refuse de manger au dîner. Sa mère lui demande s'il est malade :  
—Non, répond Bébé, mais je veux avoir plus faim, ce soir.

PHILOSOPHIE BREVETÉE

S'il est impossible de tirer quelque chose de rien, il n'y a pas moins des gens qui ne peuvent tirer quoique ce soit de quelque chose.

CHANGEMENT DE PASSE TEMPS

Philidor.—Qu'est donc devenu Joliceur qui avait tant d'argent à jeter au feu il y a quelques années ?  
Celestin.—Il s'occupe à romuer les cendres pour en trouver quelques fragments.

STRATAGÈME DÉBOUTÉ

—Manqué mon coup !... J'ai acheté un chapeau à bon marché espérant que mon mari le trouverait laid et m'en ferait commander un autre. Mais voilà qu'il l'admire et me félicite de mon goût.

PROVERBES ARABES

Les jours d'hiver sont des jours de marmite (on reste chez soi).  
×  
La nuit est la part du pauvre, s'il est courageux (c'est le moment de la maraude).  
×  
Son œil droit fait frire, et le gauche verse de l'huile (se dit d'un indigène qui louche ou qui a mal aux yeux).  
×  
Le Bey s'étant couché sur un grain de blé était malade le lendemain. (Les gens riches et heureux s'affligent de tout.)  
×  
Fou est celui qui veille tandis que les autres dorment.  
Fou est celui qui dort pendant que les autres veillent.

SANS PRÉCÉDENT

Le SAMEDI-NOËL de cette année sera supérieur à tous les précédents. Il vaudra 50 cts et cependant ne se vendra que 5 cts.  
Les gens heureux ne savent pas grand-chose de la vie : la douleur est la grande éducatrice des hommes. — ANATOLE FRANCE.

UN JEUNE MACHIAVEL — (Suite et fin)



V

Le papa de Willy.—Ne pleure pas, mon petit Willy, ne pleure pas. C'est un petit accident seulement. Quand je ris, je ne suis pas maître de moi. Ce n'est pas nécessaire de pleurer. Ça n'est pas de ta faute et maman ne te dira rien.



VI

Willy (philosophiquement). — Il y a plus d'un moyen heureusement d'épargner ses mollets.

## SIMPLE EXPLICATION



—De quelle façon êtes-vous arrivée à vous marier une seconde fois ?  
—Par la mort de mon premier mari.

## CORPS ÉTRANGERS DANS LES BRONCHES

Il y a quelques mois, un soldat du Caucase entra à l'hôpital, se plaignant d'un mal de gorge persistant. Un mois plus tard, il éprouva des étouffements et l'on dut explorer l'arrière-gorge. On aperçut un point noir sur le tissu enflammé. On essaya de le saisir sans y parvenir. Enfin, deux jours après, on retira de l'arrière-gorge une sangsue.

Comment était-elle là ? Le soldat ne put le dire. Il arrive, plus souvent qu'on ne le pense, que les corps étrangers descendent encore plus et s'installent dans les bronches. En Angleterre, à la société royale, M. le docteur Godlee vient précisément d'un eiter de nombreux exemples.

Ainsi, un garçon de seize ans inhale un fer de toupie et le garde dans les bronches pendant sept ans. On le retire au moyen d'une ouverture pratiquée à l'une des cavités bronchiques. Un enfant de six ans porte depuis longtemps dans une bronche une petite pomme d'ivoire qui a déterminé une bronchoectasie considérable. On la lui laisse jusqu'à nouvel ordre. Un autre enfant fait tomber dans le poumon une vertèbre de lapin ! il a fallu l'opérer et la guérison n'est pas encore complète. Un garçon de dix-sept ans a inhalé un épi de blé ; il a succombé à la gangrène du poumon. Une dent logée dans une bronche ne peut être extraite ; le malade est mort, plus tard, phthisique. Un os de mouton avait provoqué une empyème ; la cause du mal ne fut reconnue qu'à l'autopsie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme laisse passer par les voies respiratoires des objets inertes. Il y a bien longtemps que Moore a signalé le cas d'un sujet qui, en clouant une malle, laissa pénétrer trois clous dans ses poumons ; neuf jours après il succomba. M. Salomon Smith a observé un enfant de huit ans qui avait gardé pendant deux mois, un sifflet dans la bronche gauche, sans paraître en souffrir. Le sifflet fut expulsé pendant un accès de toux et, quinze ans plus tard, le poumon paraissait absolument sain. Deux enfants traités par M. Dickinson inhalaient, l'un un petit pois, l'autre un morceau d'ivoire. Le premier mourut d'asphyxie, le second a gardé son morceau d'ivoire que l'on a pu retirer ; mais sa santé est restée très précaire.

Les corps étrangers peuvent séjourner un assez long temps dans les voies aériennes sans provoquer toujours des accidents graves.

Un mineur a expulsé spontanément, dans une série de toux, une pièce de dix sous qui avait séjourné pendant près de ans dans ses bronches, et pour laquelle il avait subi, au début, sans succès, la trachéotomie. L'auscultation n'a décelé depuis aucune trace de lésion pulmonaire.

Ces exemples divers prouvent que les voies respiratoires ne sont pas aussi fermées qu'on le soupçonnerait de prime abord, et que l'on ne saurait trop recommander aux mères de famille et de ne rien laisser sans surveillance aux mains des enfants. L'enfant introduit souvent dans le nez tout ce qui est à sa portée. Du nez aux bronches, il n'y a pas loin. Si le hasard se montre quelquefois clément, on peut dire cependant que l'introduction des corps étrangers dans les bronches a le plus souvent les conséquences les plus graves : suffocations, pleurésie, broncho-pneumonie et gangrène pulmonaire. Dès le début, il faut s'efforcer par tous les moyens d'extraire le corps étranger.

Le cœur reconnaît plus vite que les yeux. — ROBERT DE LA SIZERANNE.

## A L'ABRI

*Le médecin.*—Avez-vous eu un gros frisson ?

*La malade.*—Cela m'a paru ainsi.

*Le médecin.*—Vos dents claquaient-elles de froid ?

*La malade.*—Non, elles étaient dans mon bureau de toilette.

## CE QUI ÉTAIT MIEUX

*Alex.*—Prosper se vante qu'il aurait pu me couper l'herbe sous le pied et t'épouser.

*Alexina.*—Et pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

*Alex.*—C'est parce qu'il m'a toujours détesté.

## QUI RIT EST DÉSARMÉ

—Qu'est-ce que papa a dit ?

—Il m'a montré la porte.

—Et qu'avez-vous dit ?

—J'ai dit que la porte était fort belle mais que je n'étais pas venu précisément pour parler de cela. Il n'a pu s'empêcher de rire et deux minutes après il m'octroyait votre main.

## LES CLUBS FERMENT SI TARD

*Mme Junior.*—Au commencement de notre ménage il dînait en habit à queue.

*Mme Senior.*—Et maintenant ?

*Mme Junior.*—Il le porte au déjeuner.

## DANS LA MAIN

*Le magistrat.*—Le prisonnier avait-il quelque chose dans la main quand il vous a frappé ?

*Le plaignant.*—Oui, il avait son poing que j'ai arrêté avec mon œil.

## UNE DÉFINITION

*Toto.*—Papa, qu'est-ce qu'un héros ?

*Le père.*—C'est quelqu'un qui essaie de lire un journal dans une chambre où se trouve un bambin comme toi.

## ELLE SERA ABAISSÉE

*Toto.*—Maman, la cuisinière dit que nous serons tous égaux au ciel ?

*La mère.*—C'est vrai. Là-haut elle ne sera pas au-dessus de nous.

## PAS DE TEMPS A PERDRE

*L'avocat.*—Votre Honneur, le chien du shérif a mangé la Bible !

*Le Juge.*—Eh bien, que le témoin embrasse le chien. Je n'ajournerai certainement pas la cour à une semaine pour trouver une autre Bible.

## PAS LUI

*Le policeman (après minuit).*—Etes-vous égaré, l'ami ?

*Galopin.*—Non...on...on. Mais je crois que ma maison, hic !... l'est, je n'peux pas la re...e...e...trouver...

## CHARITABLE COMMENTAIRE

—Gatien est un de ces types qui ne s'arrêteront jamais pour penser.

—Peut-être sait-il que s'arrêter serait du temps perdu.

## SOIXANTE PAGES

Cette année le SAMEDI-NOËL sera de 60 pages, et loin de craindre la comparaison avec les autres publications du pays et de l'étranger, il la sollicitera.

## LEÇON D'ÉTIQUETTE



*Totissimo (son de jalousie).*—Mais, Horace, regarde-le donc... je te parie qu'elle lui donne de l'encouragement... Laisse-moi faire que je lui donne une dégelée...

*Flippe (qui a du savoir-vivre).*—Non, pas maintenant. Il faut attendre que la jeune dame soit partie. De la dignité ! de la dignité !

FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 NOVEMBRE 1899 (1)

# Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

IV

(Suite)

Ah ! son pressentiment ne l'avait pas trompée !... C'était bien le malheur qui s'abattait une fois encore sur la maisonnette.

— Vous me demandez ? répondait ? — répondait Jean, tout surpris. — Voulez-vous me dire pourquoi ?

— Bien sûr, qu'on va vous dire, — fit Bourdon d'un ton imposant, — et tout de suite, encore. Entrons chez vous, et vous allez l'apprendre.

On pénétrait dans la chaumière, et les gendarmes s'asseyèrent, avec en face d'eux Jean Cloarec, que les façons autoritaires et dédaigneuses du brigadier commençaient à terriblement agacer.

Subitement, son visage s'éclaira, et se frappant la front.

— Je ne sais pourquoi vous venez, brigadier... Mais, je vous jure que ça n'est pas de ma faute... Vous avez dû m'entrevoir sous l'ondée, lorsque hier au soir j'ai traversé la Vallière... Je n'avais pas de lanternes... ou plutôt j'en avais, mais il ventait la peau du diable, et elle s'ébait éteintes... Impossible de les rallumer sous ce déluge... Maintenant... dame... si vous voulez quand même, faites-moi un procès... Mais contre la force il n'y a pas de résistance.

Un sourire ironique retroussait la grosse moustache du brigadier Bourdon, et il adressait un clignement de l'œil à Pointet, lequel se mettait naturellement à rire plus fort que son chef de file.

— Qu'est-ce que vous me chantez avec vos lanternes, — fit le brigadier, — il n'est pas question de lanternes !... Est-ce que je vous ai parlé de lanternes ?... Ne cherchez donc pas à faire le malin !... Ça ne vous réussirait pas avec nous, vous savez... .

— Ah ! il ne s'agit pas de lanternes... Alors, je ne vois pas... .

— Ah ! vous ne voyez pas... C'est tous pareils... Ils ne voient jamais !... Je vous dis qu'on va vous faire voir... Et maintenant... procédons par ordre... Vous reconnaissez que vous avez été hier à Tours ?... .

— Mais puisque je viens de vous le dire !

— Enfin, vous reconnaissez... .

— Parfaitement.

— Bien !... Pour lorsque, au plus fort de l'orage, vous avez rencontré deux messieurs, je veux dire un monsieur et un garde. Le premier, c'était M. André Lowel, qui habite au château de Chazay... l'autre, un garde à son service, Isidore Seichard.

— Deux jolies canailles, — gronda Jean Cloarec, dont le rouge de la colère commençait à envahir la face.

— Vous dites ! Tâchez moyen d'être un peu convenable, mon garçon, de modérer vos expressions, autrement, je vous en prévient, il pourrait vous en cuire.

Et Bourdon souligna ce dernier mot d'un léger hochement de tête qui évidemment signifiait :

— Il me semble que nous menons encore cette affaire-là de première.

Après une pause il reprit :

— M. André Lowel et son garde, comme il pleuvait à torrents, vous ont demandé une place dans sa carriole, car leur cheval venait de leur échapper... Et voilà où ça commence à devenir comme qui dirait louche... Vous les laissez monter... Et puis, un moment plus tard, vous leur dites de descendre... Et comme M. André Lowel ne se dépêchait pas assez à votre gré, vous l'empoignez par son paletot, par le bras, vous le bousculez, bref, vous le jetez presque à bas de votre carriole... Est-ce vrai ?... Est-ce exact ?... .

— Tout à fait exact... Je l'ai raconté à ma mère en arrivant ici... Elle peut vous le répéter elle-même.

— Alors, voulez-vous nous dire pourquoi, après avoir laissé monter M. Lowel et Isidore Seichard, vous les avez obligés à descendre ?... .

Jean Cloarec releva la tête avec hauteur :

— Ça... c'est mon affaire, et je n'ai de compte à rendre à personne.

— Ah ! vraiment !... Vous croyez ça !... Eh bien ! je vais vous dire, moi, pourquoi vous les avez remis sur la route. Il se trouve justement qu'à ce moment-là, M. Lowel a... perdu un portefeuille... contenant trois mille francs en billets de banque... .

— Eh bien ! quel rapport ça peut-il avoir ?... .

Le brigadier fronça les sourcils :

— Taisez-vous, je n'ai pas fini... Donc, ce portefeuille a disparu... Et on ne l'a pas trouvé sur la route... M. Lowel s'est aperçu de... la perte de son portefeuille... peu d'instants après avoir quitté votre carriole... Isidore Seichard a cherché sur la route, dès la première heure... Et... naturellement... n'a rien trouvé.

— Pourquoi, naturellement, — fit Jean à son tour. — Pourquoi, naturellement ?... .

— Parce que ce portefeuille doit être caché quelque part, et nous allons le chercher.

Pendant toute la durée de cet entretien, Jean Cloarec avait eu toutes les peines du monde à se contenir. Mais aux derniers mots du brigadier, il éclata :

— Alors ! M. André Lowel m'accuse d'être un voleur ?... .

Au mot voleur, Françoise avait levé levé les mains au ciel.

Les assassins ! les bandits ! accusant son fils !... son Jean !

Et se laissant emporter par son indignation, elle joignit ses imprécations aux violences de son fils, s'écriant :

— Oh ! les misérables ! les lâches !... Mais Dieu ne les punira donc point ! ! !

Impassibles Bourdon et Pointet. D'abord le brigadier avait la manie de trouver partout des coupables. Ensuite, il était habitué aux protestations outrées de tous les criminels, qui toujours, ainsi que chacun sait, se déclarent blancs comme neige et prennent le ciel à témoin de leur innocence torturée.

Bourdon se renfermait donc en une majestueuse dignité. Pointet l'imitait.

— Pas tant de pétard ! — répétait le brigadier, — nous allons chercher.

Et l'enquête commençait, les deux gendarmes fouillant partout, tout en continuant à dresser une sorte d'acte d'accusation sommaire. Jean Cloarec avait fait, en ces derniers mois, des dépenses exagérées.

Il avait acheté un cheval, une carriole, racheté une vache. Françoise avait beau victorieusement répondre que tout avait été payé rubis sur l'ongle, rien n'y faisait, le brigadier Bourdon ne voulait rien savoir.

Après avoir passé en revue tous les coins et recoins de la maison, ce qui ne fut pas long, la modeste demeure étant très exigüe, les deux gendarmes inspectaient le clos, le jardinet, l'étable, ils arrivaient à l'auvent sous lequel était remise la carriole, qui toute couverte de boue, se trouvait dans l'état où elle avait été dételée la veille.

Tout en accompagnant Bourdon et Pointet, Jean Cloarec haussait les épaules, fort de son innocence.

— Allons, sortez votre véhicule, — fit le brigadier, qui se piquait d'employer des termes choisis, — nous allons voir... Et la charrette en plein air, Pointet se mit à vider les paniers, à relever, un à un, les sacs.

Et tout d'un coup, il poussa un cri de joie.

— Voilà le magot, s'écria-t-il.

Dans l'intérieur d'un sac plié, un sac tout trempé encore par l'ondée de la veille, il venait de rencontrer un objet résistant, carré.

C'était un portefeuille en maroquin, marqué en relief d'un chiffre d'argent A. L. entrelacé.

Les trois mille francs y étaient bien.

— Quand je vous le disais, — fit triomphalement le brigadier, — vous voilà pincé la main dans le sac, — c'est le cas de le dire, mon garçon... Ça y est en plein !... .

Et Pointet donnait un coup de coude dans les côtes de Jean :

— Allons ! avouez... Avouez donc !... Vous feriez bien mieux !... Vous voyez bien que nier encore est inutile.

Françoise était atterrée, non qu'elle soupçonnât un seul instant son fils... Mais que dire, que faire, en présence de cette preuve indéniable, écrasante !... .

— Ce sont eux ! — s'écriait Françoise, — ce sont eux qui ont mis le portefeuille dans le sac pour perdre mon pauvre garçon.

Ce à quoi Bourdon, fier de son triomphe, répondit avec bonhomie :

— A qui ferez-vous bien croire ça, ma brave femme !

— C'est l'exacte vérité, cependant, — ajoutait Jean.

Le brigadier avait étendu sa main sur l'ancien matelot, en prononçant la formule sacramentelle :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

Jean ! Jean ! arrêté, comme voleur !

Françoise se tordait les mains... .

— Allons !... En route !... Pas d'attendrissement.

Et quelques instants plus tard, Jean quittait la maisonnette, encadré par les deux gendarmes.

Alors la malheureuse Françoise tomba à genoux, et, la tête dans ses mains, demeura là, longtemps, à sanglotter.

Puis elle se releva, lorsqu'une fois encore elle fut à bout de ses larmes. Elle se reprochait sa faiblesse, sa lâcheté.

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les  
affections nerveusesFemmes Malades et Fai-  
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pales

—Mon enfant n'est pas coupable... J'en répons comme du bon Dieu... Je dois sauver mon enfant!.....

Le bruit du vol se répandait par tout le pays comme une traînée de poudre en feu. Et les mauvaises langues d'aller leur train. Dame! les Cloarec!... ça voulait faire du commerce!... Ça a acheté un cheval, une carriole!... Fallait bien payer tout ça.

Et puis, le garçon a été si longtemps chemineau!... On apprend à voler sur les routes!.....

Dame!... Dans les petits pays, les jalousies ne sont pas tendres!..

En arrivant à Tours, Jean Cloarec était écroué à la prison.

Alors commença pour Françoise un véritable martyre. La pauvre mère faisait la navette entre la Vallière et Tours. Et bien qu'elle ne sût pas conduire, bien que Charlot fût un brin sur l'œil et difficile à mener, elle le harnachait et le conduisait elle-même au risque de se rompre vingt fois le cou, et se trouvait constamment par vaux et par chemins.

Dès le lendemain de l'arrestation de Jean, Françoise s'était rendue à Tours au Palais de Justice et demandait à être entendue par le juge d'instruction.

M. d'Hervey, un jeune magistrat, intelligent et énergique, différait, il faut bien le reconnaître, de nombre de ses collègues.

Dans toute affaire, sans parti pris, sans idée préconçue, avant tout, froidement, demeurait calme, il recherchait la vérité, alors que tant d'autres s'acharnaient à affirmer quand même la culpabilité de tout prévenu.

Françoise Cloarec avait donc été introduite dans le cabinet de M. d'Harvey, et dès l'abord, celui-ci était frappé par cette physionomie si loyale, à la fois énergique et franche, convulsée à cette heure par un épouvantable désespoir.

Et comme le juge d'instruction l'interrogeait avec humilité:

—Ah! si on savait tout! —s'écriait-elle, — si on pouvait tout dire!.....

Ce à quoi M. d'Hervey répondait:

—Ma brave femme, on doit tout dire, il ne faut rien avoir de caché pour la justice. Je ne vous dissimule pas qu'il y a des preuves écrasantes contre votre fils... Sa culpabilité me semble absolument démontrée.

—Monsieur! monsieur! —s'écriait la malheureuse mère en joignant les mains, — ce sont ceux-là qui ont déjà assassiné mon fils deux fois... qui s'acharnent après lui une fois encore... Ils ont trop d'intérêt à le perdre, monsieur le juge... car si mon fils parlait!... s'il pouvait fournir les preuves des crimes que nous connaissons, lui et moi, ceux-là qui sont coupables de tant d'infamies tomberaient aussitôt dans les mains de la justice.

Et elle racontait à M. d'Hervey le long drame connu du lecteur, et l'assassinat de Roland de Chazay, l'attentat qui avait failli coûter la vie de Jean, tous les détails de ce long tissu d'épouvantables crimes, et aussi le coup de fou reçu par Jean dans le parc de Chazay.

M. d'Hervey écoutait ce prolongé récit avec une attention extrême.

—C'est très grave, tout ce vous me racontez là, ma brave femme, — l'accent profondément sincère de Françoise Cloarec avait fait une très troublante impression sur le magistrat. — Seulement, vous n'avez pas de preuves.

—Non, monsieur le juge... mais Dieu nous en fournira peut-être... Je le prierai tant!... Et j'ai une si grande confiance en lui!..

—Attendons!... Je vais commencer une enquête secrète... Je veux connaître l'existence intime de ces deux frères Lowal.

Et tout bas, à part lui, le magistrat ajoutait:

—En tout cas, *is fecit cui prodest*, c'est bien souvent celui à qui profite le crime qui le commet.

—Pouvez-vous me permettre d'embrasser mon enfant?

—Il est au secret. Mais je puis vous autoriser à le voir devant moi... à une condition: c'est que vous ne lui direz pas un mot ayant trait à cette malheureuse affaire.

Et le fils et la mère échangèrent à la fois leurs larmes et leurs caresses. Ce moment fut bien court, à la fois réconfortant et terrible.

—Vous n'avez jamais douté de moi, n'est-ce pas, ma mère? — avait dit simplement Jean.

Et Françoise de répondre à travers ses sanglots:

—Oh! non, mon cher enfant... Tu peux être bien certain que jamais je ne t'ai fait cette injure.

Au moment où Françoise Cloarec traversait la place du Palais-de-Justice, elle fut obligée de s'arrêter.

Tout un long cortège composé de chars tout dorés, d'attelages à seize chevaux, de longues files d'écuyers et d'écuyères. Puis venaient des éléphants, des girafes, le tout marchant au pas, au son d'un très vibrant orchestre.

C'était toute la troupe de Hugh Crickton qui faisait son entrée dans la bonne ville de Tours, et qui, traversant dans son entier la rue Royale, rentrait au Cirque construit sur le quai de la Foire, au bord de la Loire.

Comment se trouvait-il à Tours? Comment son itinéraire avait-il été au dernier moment changé?.....

Hugh Crickton devait faire les grandes villes de l'Ouest après Nantes, c'est-à-dire Rennes, Lorient, Brest, et remonter ensuite le littoral.

Mais il apprenait, au moment où il quittait Nantes, la mort de Pietre Bruno, un directeur célèbre, qui devait visiter les villes du Centre, et l'immédiate dislocation du cirque de ce nom. Alors, brusquement, Hugh Crickton se dirigeait sur Angers, où il demeurait seulement une quinzaine, pour arriver à Tours au moment où la grande foire de mai attirait dans cette ville une énorme influence d'étrangers.

Avec quel serrement de cœur Aline de Chazay avait appris cette nouvelle.

Se retrouver en ce pays où elle avait été si heureuse et où elle avait aussi subi des tortures, quelle angoisse!

Puis certainement André et Simon allaient et venaient de Chazay à Tours... N'était-ce pas faire courir Colette audevant des plus grands périls?... car les noms de Foot-Dick et de Mamz-elle Miouzie se voyaient en vedette de toutes les affiches.

D'un autre côté, Richard ne pouvait rompre son engagement; Colette non plus. Et Foot-Dick d'ailleurs n'admettait pas la fuite perpétuelle, avec la terreur de ces deux misérables.

Il avait toujours été pour la lutte, lui!... Il avait failli y rester soit... Mais il était toujours tout disposé à recommencer la partie.

—Où aller, d'ailleurs? — répétait-il à Mme Victoire, — ils doivent avoir déjà retrouvé nos traces, car certainement, ils doivent se rendre parfois à Nantes et à Angers, à Blois... S'ils veulent s'attaquer à nous, ils ne nous quitteront pas et s'archarneront à notre poursuite.

Aline se résignait, mais cette résignation allait à nouveau lui coûter une suite ininterrompue de trances mortelles.

Ah! la pauvre créature!... les chagrins ne la quittaient pas. Elle avait bien remarqué le changement survenu dans la personne et dans le caractère de Colette.....

Foot-Dick ne s'était pas trompé.

La petite tête effarée et convulsée qu'il avait aperçu par la fente d'un rideau, c'était bien la tête de la pauvre Miouzie.

Oui, Colette avait surpris Lucy Forster dans les bras de Foot-Dick, et la malheureuse enfant avait éprouvé en son cœur si jeune, si confiant, si naïf, un profond et cruel déchirement.

Elle ne voulait rien en laisser paraître... Mais si l'enfant, au moyen d'une gaieté forcée, réussissait à donner le change à Foot-Dick, elle ne parvenait pas à tromper l'œil clairvoyant et toujours en éveil de sa mère.

—Pauvre enfant, — se répétait Aline, — elle l'aime trop pour pouvoir jamais être heureuse!....

De son côté, Colette essayait de se raisonner, de se résigner.

—Elle est si belle... J'aurais dû m'y attendre!... Mais comme elle m'a trompée en captant ma confiance!... Comme elle s'est moquée de moi!... Comme elle doit se rire de cette pauvre petite sottise de Colette!....

Puis la colère, la rage s'emparait de la délaissée. Oh! se venger!... Lui faire payer cher son bonheur, à celle-là qui lui avait pris Foot-Dick!....

Quant à l'infidèle, elle l'aimait trop pour ne pas lui pardonner... Lucy Forster était si belle!....

Mais cette beauté même exaspérait Colette!....

Naturellement, en arrivant dans la capitale de la Touraine, Hugh Crickton, en excellent barnum qu'il était, avait composé un programme savamment corsé, comprenant toutes les attractions que pouvait réunir sa troupe.

Il y avait entre autres clous, pour terminer la soirée, une grande pantomime équestre, où des cowboys combattaient des Indiens des prairies, avec danses des Indiennes, danses du scalp... etc., etc... toutes les péripéties que comporte ce palpitant sujet.

Lucy Forster remplissait le rôle d'une femme blanche et Mamz-elle Miouzie celui d'une Indienne.

Et tandis que, la lance à la main, Colette chargeait son ennemie, avec laquelle elle ne s'était pas rencontrée depuis cet instant fatal où la trahison de Foot-Dick lui avait été révélée, une folie sanginaire montait à la gorge de la jeune fille! une envie insensée de charger sa rivale, de l'étendre à ses pieds... Et à diverses reprises, le fer aigu de la sagaie effleura le charmant visage de Lucy Forster.

Tant et si bien que celle-ci se mit en défiance.

—Oh! oh! — se dit-elle, — je crois que cette chère Miouzie s'est aperçue de quelque chose.

Et tout en galopant:

—Après tout, j'aime mieux cela!... Je préfère un véritable duel à une... suppression pure et simple... Seulement... gardons-nous soigneusement.

Et faisant voler Rubis qui obéit à la pression nerveuse de ses jambes, elle se tint hors de distance de Colette, malgré les enragés efforts de celle-ci pour la rejoindre.

A la fin de la représentation, Hugh Crickton, une fois le cirque vidé, éprouva le besoin d'adresser des compliments à toute la troupe. La dernière reprise surtout avait été splendide.

Je crois bien !... Deux femmes avaient failli réellement se tuer. Mais la douleur morale de Colette s'exaspérait. Elle était convaincue, — n'en avait-elle pas eu les preuves ! — que Lucy Forster lui avait ravi le cœur de son cher Dick tout entier. Et son énergie, sa vaillance, l'éducation masculine qu'elle avait reçue la ramenaient malgré elle à une idée fixe, obsédante, celle de se débarrasser, — oh ! combien loyalement, — de son ennemie.

Ce n'était donc que partie remise.

Les incessantes douleurs que nous apporte la vie nous apprennent à nous rendre maîtres de nous-mêmes. Colette savait maintenant composer son visage. Elle ne laissait rien paraître devant Foot-Dick des affreux déchirements de son cœur.

Au cirque, elle parlait à Lucy Forster comme si rien n'eût existé entre elles, seulement elle évitait de la regarder en face : ses yeux eussent trahi les mouvements désordonnés de son âme et la haine qui en débordait.

Une étincelle eût suffi pour mettre le feu à ce tas de poudre dont rien ne révélait l'existence... Mais rien n'est plus calme qu'une poudrière une seconde avant son explosion.

Une autre créature faisait de surhumains efforts pour ne rien laisser transparaître de ce qui se passait en elle. C'était Aline, c'était Mme Victoire, que d'affreux pressentiments ne cessaient d'assaillir.

A cette heure, elle se trouvait à Tours, dans cette grande ville où elle se rendait jadis de Chazay, en élégant et fringant équipage, et dont à présent elle suivait les rues, frôlant les murailles, baissant la tête, craignant à tout instant de se heurter aux deux monstres, aux deux bandits qui avaient, grâce à tant de crimes, été la cause de tous ses malheurs.

Elle sortait peu, constamment renfermée dans un appartement modeste, qu'elle avait loué à la semaine, rue des Jacobins, tout auprès du cirque. Mais cependant, elle était bien forcée de faire des courses pour Colette dont les ajustements réclamaient des soins incessants.

Un jour, à la fin d'un après-midi, — le cirque Crichton n'était à Tours que depuis quarante-huit heures, et Mme Victoire s'installait à peine dans l'appartement que nous venons d'indiquer, — Aline suivait le quai de Foire-le-Roy pour pénétrer dans la rue Royale, lorsqu'elle ne put réprimer un léger cri de surprise.

Marchait devant elle une femme grande, droite, dont le chignon de cheveux gris passait derrière une coiffe à la mode des Sables-d'Olonne.

Et Mme de Chazay ne fut pas maîtresse de son premier mouvement. Elle pressa le pas, posa la main sur le bras de la vieille femme, et :

— Françoise Cloarec !... Vous ne pouvez me reconnaître... Mais je vous reconnais, moi !... Je vous retrouve... Et je suis bien certaine que, malgré les années de douleurs et de larmes, votre cœur n'a pas changé pour moi !...

Françoise s'était arrêtée. Elle aussi, elle faisait des courses à travers la ville, s'attardant, ne pouvant se résoudre à la quitter, attendant la nuit pour ratteler Charlot et regagner la petite maison de la Vallière.

C'est qu'à Tours, derrière les barreaux d'une grille, dans un sombre édifice, se trouvait son fils, son enfant... Et dès qu'elle le pouvait, elle revenait à Tours, passant et repassant vingt fois rue Marceau, où elle pouvait apercevoir la fenêtre du pauvre cher prisonnier.

Françoise, à cet appel, s'était brusquement arrêtée.

Les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, réprimant à grand-peine un cri d'épouvante, elle ne pouvait détacher ses yeux de ce pauvre visage ravagé, couturé, dont une affreuse laideur avait à jamais chassé toute trace de beauté.

Mais les yeux, mais la tournure !

Et Françoise de s'écrier, joignant les mains :

— Jésus-Marie !... Cette voix !...

— Oui ! — fit tristement Mme de Chazay, — ni mon cœur ni ma voix n'ont changé !...

— Vous ! car c'est bien vous !... madame Aline !... Je vous retrouve maintenant ! Bonté du ciel !... Sortez-vous de votre tombe ? ou êtes-vous réellement vivante ?...

— Vivante ! vivante !... Ma chère Françoise, on ne sort pas de sa tombe !... Quand on est mort, Dieu vous donne, — grâces lui soient rendues, — le repos éternel.

Les larmes se mirent à couler sur les joues hâlées de la paysanne :

— Vous ! vous ! — répétait-elle, — je vous revois enfin !...

— Venez ! venez !... Françoise !... Puisque Dieu a permis que nous nous retrouvions, nous ne devons pas nous séparer ainsi.

Et Mme de Chazay entraîna Françoise Cloarec rue des Jacobins.

Lorsqu'elles furent seules, en tête à tête, elles demeurèrent un instant en face l'une de l'autre, sans pouvoir échanger une parole...

Puis, à travers les larmes, les sanglots, avec des temps d'arrêt, lorsque la force venait à leur manquer, elles se dirent tout sur ce

passé de sang, d'infamie, et jusqu'au dernier guet-apens dont le pauvre Jean Cloarec avait été l'innocente victime.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Colette, en costume de cheval, se montra dans tout l'épanouissement de sa beauté et de sa jeunesse.

Mme de Chazay n'eut que le temps de porter un doigt à ses lèvres pour recommander la discrétion à la vieille femme.

Une joie furtive brillait dans les yeux de la jeune fille. Elle allait monter à cheval avec Foot-Dick, durant une reprise d'une heure ; c'était autant de gagné sur l'ennemie.

— Mon enfant, — fit Mme Victoire, — sois gentille et aimable, embrasse cette brave femme qui a connu... qui a connu quelqu'un qui te ressemblait beaucoup.

— Oh ! de tout cœur, madame.

Et Colette approcha son charmant visage, tendant ses joues fraîches à Françoise qui l'embrassa longuement, avec une émotion poignante.

Quand Colette fut partie :

— Comme elle vous ressemble !... Comme c'est bien votre sang !... Seulement, — ajouta la paysanne avec sa brutale franchise, — vous étiez encore un plus beau brin de femme qu'elle !...

L'échange des terribles confidences reprenait, et Mme de Chazay apprenait alors l'emprisonnement de Jean Cloarec.

— Mais, — s'écriait Françoise, — le bon Dieu ne les punira donc pas !... Ils ne paieront donc pas leurs crimes !...

— Le châtiment se fait bien attendre, c'est vrai !... Mais tenez pour certain qu'il n'en sera que plus terrible !...

Naturellement, Françoise, en retrouvant Mme de Chazay, se raccrochait à elle comme à une suprême espérance. Elle voulait que, sans plus tarder, Aline se rendit auprès du juge d'instruction et lui racontât tous les crimes infâmes dont les deux frères Lowel s'étaient rendus coupables.

Mme de Chazay secouait la tête.

Cette démarche lui semblait impossible. De plus elle ne manquerait pas de déchaîner d'imminents et nouveaux dangers sur Colette.

Si Françoise Cloarec elle-même avait hésité à reconnaître Aline, qui donc affirmerait qu'elle était bien la comtesse de Chazay, ayant disparu depuis dix ans de Chazay et de la Touraine.

Quelles étaient donc les preuves qu'elle pourrait fournir à la justice ?... Les preuves de tout ce tissu de crimes et d'infamies ?...

Les deux Lowel ne seraient pas arrêtés sur l'heure... on leur demanderait des explications.

Et que répondrait Aline lorsqu'on lui demanderait ce qu'elle avait fait pendant ces dix années ?...

Elle ne pourrait répondre que la comtesse de Chazay avait fait de sa fille une écuyère, une sorte de bohémienne qui passait sa vie à courir le monde en exécutant des tours de force.

Pendant ce temps d'instruction préventive, Simon et André n'auraient-ils pas le temps de se retourner et de commettre un nouveau crime ?...

Qui sait s'ils ne réussiraient pas à la faire passer pour folle et à la séparer de son enfant ?...

Quand on sort des sentiers battus, du train ordinaire et régulier de l'existence, les juges ont malgré eux des idées préconçues, et en leur présence on se trouve en mauvaise posture.

L'égoïsme maternel répondait seul à tous les raisonnements de Mme de Chazay.

— Pourtant... mon pauvre enfant ne peut pas rester en prison ! on ne peut pas le condamner comme voleur !...

Cependant, l'heure de se quitter approchait. Colette allait rentrer pour prendre le repas du soir avant de se rendre au cirque. Il fallait se séparer ; Françoise allait retourner à la Vallière, mais elle reviendrait promptement auprès de Mme de Chazay, espérant bien vaincre ses résistances.

Tandis que le hasard, — était-ce bien le hasard ? — remettait en présence les principaux acteurs de notre drame et les réunissait sur un même théâtre, les actions de Lucy Forster n'étaient point précisément en hausse.

C'est que si forte, si maîtresse d'elle-même qu'elle pût être, elle s'était laissée prendre à ce jeu si dangereux qu'on nomme l'amour.

Il ne faut pas jouer avec l'amour, nous dit un proverbe qui, bien que suranné, n'en est pas moins exact. — Il ne faut pas jouer avec le feu, le papillon y brûle ses ailes et l'âme y perd sa liberté.

Et Lucy Forster, perdant la tête à son tour, s'était mise à aimer follement Richard Barclay.

Disons le mot, elle se trouvait prise maintenant dans ses propres filets, si habilement tendus.

Expliquons-nous.

On a dû deviner depuis longtemps le plan, très bien combiné, de Mlle Charlemont.

Elle avait mis tout juste dix années pour le combiner avant d'arriver à essayer de le mettre à exécution.

Quand filleule et pupille de lord Lyfford, elle arrivait auprès de celui-ci, elle avait d'abord employé son infernale coquetterie à sup-

primer les extraordinaires manies du duc de Claifton, et à les transformer en une monomanie amoureuse.

Mais bien vite elle avait dû s'avouer à elle-même que lady Lyfford n'aurait pas un sort très brillant, celui qu'elle voulait s'assurer à tout prix.....

La santé du duc de Claifton était perdue. Jamais il n'aurait d'héritiers... Dès lors, cette immense fortune appartiendrait à un autre, ne laissant aux mains de la veuve qu'un douaire ne pouvant avoir qu'une importance relative.

Or, Isabel Charlemont avait décidé qu'une créature aussi merveilleusement belle qu'elle-même, aussi superbement douée, devait posséder des millions nombreux.

Elle tirait donc du duc de Claifton tout ce que, sagement et adroitement, elle pouvait en tirer, parvenait à faire rendre à ces étonnantes respectables de très gros intérêts, puis, quand elle jugeait le moment opportun, plantait là tout net ce pauvre duc, malgré ses supplications et ses fureurs, et venait s'engager dans la troupe du cirque Crickton, pour se rapprocher de Foot-Dick, c'est-à-dire du baronnet Richard Barcklay.

Et là, une fois auprès de lui, elle recommençait ses savantes coquetteries ensorcelantes et affolait littéralement ce pauvre Foot-Dick.

Mais alors, — on n'est pas parfait, — elle se laissait aller à commettre une gaffe majeure, — que l'on nous pardonne la trivialité de cette expression.

Au bout de très peu de temps, la tête lui avait tourné... Elle s'était laissée prendre à son propre jeu, et elle s'était mise à aimer, à adorer Foot-Dick d'une passion féroce.

Oh! tout n'est pas rose dans la vie, et surtout dans l'amour, et cette terrible passion, lorsque exacerbée elle arrive à s'emparer de tout un être, est la cause d'épouvantables désordres, d'atroces ravages, de tortures insoupçonnées.

Nous savons que les fantaisies d'Isabel Charlemont étaient les seules lois qui conduisaient celle-ci dans la vie.

Elle ne pouvait donc avoir l'idée de lutter un seul instant contre cette fièvre déchaînée, qui subitement s'emparait de tout son être.

Du reste, elle n'avait pas lieu de se plaindre. L'affection si tendre, mais en même temps si calme que Richard éprouvait pour Colette, au moment où elle arrivait avec Diamant et Perle au cirque Crickton, était complètement mise de côté.

Oui, mais Lucy Forster était trop profondément rouée pour ne pas reconnaître que tout en étant très amoureux d'elle, Foot-Dick ne lui parlait nullement de mariage. Et c'était là le grand pas à franchir, le seul et unique moyen de devenir, dans un temps plus ou moins rapproché, duchesse de Claifton.

Et Lucy Forster, comme obstacle qui l'empêchait de ceindre son front de cette couronne ducal, ne voyait que Colette, toujours Colette, cette petite sottise qui n'avait pas su défendre son bien, et qui ne serait jamais assez forte pour le reprendre.

Oui, mais ce qu'elle pouvait faire, c'était d'empêcher l'amoureux Foot-Dick de devenir son mari.

Donc, elle s'était mise à aimer frénétiquement Foot-Dick, et avec le caractère endiablé et indompté qu'on lui connaît, mille fois malheur à ceux, hommes ou femmes, qui se mettraient en travers de sa route.

Elle ne se connaissait, comme amie, qu'elle même, comme ennemi l'univers entier, et elle passerait certainement sur le corps de n'importe qui pour faire sien celui sur qui elle avait jeté son dévolu.

Donc, et avant peu, il fallait en arriver à se débarrasser de Colette.

Ce n'était pas tout. Deux autres passions terribles, brutales, obsédantes commençaient à terriblement la gêner.

On a compris que nous voulons parler de Simon et d'André Lowel.

Subitement, l'aîné des deux frères, on s'en souvient, était devenu follement amoureux de Lucy Forster, et peu de temps après, un amour de pareille envergure s'était déchaîné chez André avec la violence qui était le propre de cette nature féroce et violente.

Pour mener à bien cette triple intrigue, l'intense perfidie féminine d'Isabel Charlemont était indispensable à Lucy Forster.

Si le crime unit certains êtres, l'envie et la jalousie doivent promptement creuser entre eux d'insondables abîmes!!!

Une haine à la fois sourde et froide, la pire de toutes les haines, commençait à se déchaîner dans l'âme gangrenée des deux frères.

André n'était pas assez bon diplomate pour dissimuler longtemps aux yeux de son aîné la terrible passion qui, à son tour, s'était emparée de lui. Simon lui avait tout d'abord avoué son amour, André niait le sien à son frère.

Et eux deux, si unis autrefois, ils se surveillaient, s'épiaient maintenant, cherchant mutuellement à se tromper, se débinant et tentant de se perdre réciproquement dans l'esprit et le cœur de Lucy Forster.

Aussi, le répétons-nous, Lucy Forster n'avait pas trop de ses jours et de ses nuits pour ne point se perdre au milieu de ce dédale

de passions et d'intrigues, et il lui fallait toute son astuce diabolique pour se reconnaître entre elles toutes, et toutes les trois les mener adroitement de front.

Mais feindre, se parjurer, mentir, tromper, c'était le propre de cette créature idéalement belle, comme femme, mais au fond corrompue comme une maison centrale et vicieuse comme une rosse de louage. Elle se trouvait là dans son élément et s'y sentait à l'aise, frétilleuse, alerte autant qu'un poisson dans le courant d'une onde pure.

D'un autre côté Simon et André étaient singulièrement troublés lorsqu'ils se trouvaient en présence de Lucy Forster.

Ici, ils reconnaissaient sans peine, malgré les libertés de langage que se permettait aisément l'écuyère, qu'ils avaient affaire à une créature d'un ordre supérieur, et dès qu'ils se trouvaient en sa présence, ils devenaient aussitôt très gauches et fort embarrassés.

Jusqu'alors, l'un et l'autre, bien que n'osant pas se déclarer encore, se bornaient à poursuivre Lucy Forster de leurs assiduités.

Enfin Simon s'était résigné et avait demandé à l'écuyère la faveur d'un entretien particulier.

Et Lucy du bout des lèvres de répondre, ce qui transportait Simon au septième ciel.

— Eh bien! je vous autorise, prochainement, à m'offrir à souper. seulement je fais appel à votre absolue discrétion; je veux qu'aucun de mes camarades du cirque Crickton ne le sache... Si la chose est connue par votre faute ou non... je vous prévient bien que jamais je ne vous accorderai une semblable faveur.

Marché conclu.

Et aussitôt, Simon Lowel de prendre ses précautions.

Tout d'abord il prévenait son frère de ne pas l'attendre pour rentrer à son hôtel, ayant "une partie fine avec une particulière".

Et André, avec un gros rire, de lui demander s'ils ne pourraient pas faire partie carrée, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, ce que l'aîné déclarait impossible.

Simon Lowel avait très bien fait les choses, rue de \*\*\*, un très fin souper avait été préparé par ses soins, et Lucy Forster qui était fortement gourmande, ne manquait pas d'y faire honneur.

Mais si l'aîné des Lowel avait pu concevoir de fortes espérances amoureuses, étant donné la facilité avec laquelle Lucy Forster avait accepté l'offre de son souper, elles s'écroulaient dès le commencement du tête-à-tête, de façon à ne lui laisser aucune illusion à cet égard.

— Je vous ai accordé cet entrevue, ce rendez-vous, — lui dit-elle en jetant un seau d'eau fortement glacée sur ces prétentions et ses désirs, — mais à la condition que vous serez d'une absolue discrétion. Parbleu! il n'en manque pas de ces petits messieurs qui vous envoient leur carte dans un bouquet avec la demande d'un rendez-vous... La plupart du temps une bague ou un bracelet accompagne la carte... Cela vaut de cinquante à cent louis... Je porte à chaque oreille des diamants de cinq mille francs pièce, cela me suffit... J'ai des bijoux à satisfaire la folie d'une femme... Je renvoie donc les bijoux que les petits messieurs se permettent de m'envoyer.....

— Mais enfin, — reprit Simon, — vos appointements.....

— Ne tournez pas autour de votre phrase, Vous voulez dire que pour faire le métier que je fais, que je ne dois pas être fortunée... Détrompez-vous... Je n'ai pas une très grosse fortune... mais je puis parfaitement dépenser cinquante ou soixante mille francs par an sans toucher à mon capital... Vous voyez que la question d'argent ne saurait entrer en ligne de compte...

— Alors... mais...

Oh! elle n'aimait pas les hésitations Lucy Forster et elle n'était pas fille à longtemps les supporter.

— Dieu! que vous êtes agaçant! — s'écria-t-elle. — Pourquoi ne pas dire carrément ce que vous pensez?... Croyez-vous donc que je suis une femme ordinaire, une bourgeoise, une gamine, une jolie petite pot-au-feu!... Mais non!... J'ai la prétention d'être une créature absolument supérieure, me plaçant parfaitement au-dessus des lois et des conventions sociales... Vous oubliez donc notre traité d'alliance!... Je sais parfaitement, que vous non plus, vous n'êtes pas... comment dirai-je?... un régulier de la société. Vous avez de jolis petits crimes sur la conscience... Mais ça ne m'arrête nullement... Quand vous vous serez débarrassé adroitement de cette gueuse de Miouziç, votre frère et vous, peut-être pourrez-vous vous tenir tranquilles... Alors vous serez riches, plus que moi, peut-être... A ce moment-là... nous verrons... Je ne sais... car... vous m'avez amené ici pour me dire que vous m'aimiez, n'est pas, c'est bien cela!... Je vous avoue qu'avec ma perspicacité habituelle, je m'en doutais fortement. Seulement il faut attendre... Vous n'avez pas la prétention de faire de moi votre victime, je le pense du moins... Donc, soyons amis... De là à devenir mon mari... je ne vous dis pas oui, je ne vous dis pas non... ça vous regarde... Soyez raisonnable et patient... Ne vous emballez pas... et surtout ne m'assommez pas avec vos assiduités et vos supplications... Je vous prendrais en horreur et je ne pourrais même plus vous voir en



photographie... Là... C'est entendu, n'est-ce pas?... Et n'oubliez pas ce que je viens de vous dire.

Et le souper très froidement, se terminait ainsi.

La même scène se répétait avec André, et la surveillance entre les deux frères s'accroissait dès lors plus serrée, plus active.

—C'est égal, se dit à quelques jours Lucy Forster, — il faudra que je trouve le moyen de me débarrasser de ces deux brutes féroces, car elles finiraient par me jouer un vilain tour... Et si jamais ils venaient à s'apercevoir de mon amour pour Dick, quand bien même ils devraient y laisser leur peau, ils l'égorgeraient traîtreusement.

Puis revenant à son idée fixe, elle poursuivait son monologue :

—En attendant, ça ne marche pas le moins du monde avec Dick. Il est bien évident qu'il n'est jamais venu un seul instant à ce cher garçon l'idée de faire de moi Mme Richard!... Il faudra bien que j'y arrive cependant!... Mais c'est cette petite rosse de Colette qui le rattache à son passé, et aussi cette femme atroce qui les accompagne, Mme... Victoire!... L'autre bête noire des Lowel!... Enfin, le dénouement approche, certainement... Et comme j'ai pris la précaution de mettre tous les atouts dans mon jeu, qui donc viendrait aujourd'hui raconter à Foot-Dick que Lucy Forster et une certaine Isabel Charlemont, la pupille et la filleule de son illustre frère, ne sont qu'une seule et même personne?... Autrement, il est assez fin pour débiter le truc et se méfier.

—Mai non! J'ai bien manœuvré!... Encore un peu de patience, il ne faut pas brusquer les choses, et nous serons duchesse de Clayfton!...

—Ah! j'ai commis une faute!... Une grosse faute. Il fallait rester froide avec Dick, lui tenir la dragée haute!... Mais j'ai perdu la tête!... Pouvai-je supposer que moi!... moi!... Isabel Charlemont, j'allais m'amouracher, m'affoler de Dick, car j'en suis folle en vérité!... Il est si beau! si brave! si distingué!... Il a tout pour lui, le cher garçon.....

—Suis-je assez ridicule!... de me toquer de cette être-là comme une véritable folle... Ah! c'est que quand je l'ai-là, à côté de moi!... que je lui parle sans contrainte!... j'oublie tout!... Je voudrais être avec lui, seule avec lui, au bout du monde!... Oui, absolument!... Une chaumière et son cœur!... De la folie et des bêtises!....

Lucy Forster se tenait ce prolongé discours au premier étage de l'hôtel de Bordeaux, où elle avait loué, pendant son séjour à la ville de Tours, un appartement complet.

C'était après une représentation du cirque, elle venait de rentrer, s'était déshabillée sans l'aide d'une femme de chambre, ainsi qu'elle en avait l'habitude, et vêtue d'un peignoir, s'était nonchalamment étendue sur une chaise longue en fumant une cigarette.

Ses yeux étaient fixés sur la pendule qui semblait, à son gré, ne pas marcher assez vite.....

A cet instant, on sonna discrètement à la porte de l'appartement.

Mlle Forster alla ouvrir.

—Madame, fit très poliment l'une des femmes de chambre de l'hôtel, — je m'excuse de sonner ainsi à cette heure chez madame, mais il y a une dame qui vient d'arriver par le dernier train de Paris, et qui insiste absolument pour vous voir.

—Une dame! Une dame!... Je ne connais pas de dame!... Et je ne reçois personne à cette heure.

—C'est ce que j'ai répondu à cette personne... C'est une dame anglaise... âgée... Mais elle à des façons bien singulières, elle m'a dit que si vous ne vouliez pas la recevoir... elle se coucherait en travers de votre porte, et que pour l'obliger à quitter cette place, il faudrait aller chercher la police.

—Mais c'est une folle!....

—Je n'osais pas le dire, mais ça m'en à tout l'air.

—Non! non! Je n'étais pas folle le moins du monde, — fit une voix aigre et croassante comme celle d'un corbeau.

Et une grande femme sèche et décharnée, vêtue d'une robe noire, se précipita dans la chambre.

—Allez-vous-en, ma fille, dit-elle à la servante.

Et la vieille femme soulevant son voile, apparut aux lumières le visage jaune et parcheminé de miss Graham.

—Ah! ça c'est trop fort, — s'écria Lucy Forster au comble de la fureur.

Eléonor Graham eut un sourire de satisfaction qui découvrit ses redoutables osanores.

Oh! oui, c'était très fort en effet!... Mais j'étais bien contente!... J'éprouvé le plus grand satisfaction.

Et elle se laissa aller dans un fauteuil.

Si forte, si maîtresse qu'elle fut d'elle-même, Isabel Charlemont semblait médusée par cette apparition hideuse.

Le voyage n'avait nullement réussi à Eléonor. Son chapeau, un invraisemblable galurin, ainsi que s'en font confectionner les vieilles filles d'Albion, était posé tout de travers, et le tour de cheveux, la perruque, qui recouvrait sa complète calvitie, avait suivi un

mouvement tout opposé, ce qui rendait cette tête de casse-noisette absolument délirante.

La rage de Lucy Forster ne connaissait plus de bornes, tandis que flegmétique, impassible, Eléonor, pareille à un magot chinois, oscillait avec un mouvement de tango en répétant;

—J'étais bien contente! J'étais bien contente!

—Mais espèce de vieille tringle, comment avez-vous fini par découvrir où j'étais?

—Ah! voilà! — fit l'Anglaise, enchantée de la question et commençant à s'expliquer avec une rapidité vertigineuse, — voilà!... J'ai cherché, bien cherché pendant longtemps... avec Fanny.

—Mon ancienne femme de chambre?

—Parfaitement, votre ancienne femme de chambre... Et nous avons fini par trouver... Vous étiez partie avec deux chevaux... c'était pour les conduire quelque part... Les deux chevaux, on devait retrouver leur trace... Fanny m'a adressée à une agence à côté de la Bourse... Oh! ça m'a coûté très cher... je veux dire que ça à coûté très cher au duc... Mais l'agence Tempier a bien fait les choses... Elle a fourni le renseignement.....

—Alors, le duc de Claifton sait que je suis ici?

—Pas encore... mais je lui écrirai demain.

—Avisiez-vous de faire ça, Graham... oui, avisez-vous, et je vous tords le cou de ces deux mains-là!

Et Isabel Charlemont avançait ses deux petites mains si adorablement tournées, mais en même temps si nerveuses.

—Quand nous avons vu, Fanny et moi... que vous étiez engagée au Cirque Crickton. ça été tout seul, j'ai fait partir pour Tours la femme de chambre. Elle vous a vu jouer, vous a reconnue, et elle est revenue m'apprendre que vous vous trouviez ici à l'hôtel de Bordeaux, me donnant même le numéro de votre appartement... Et voilà... Demain, j'écrirai au duc.

—Faites-le... et je vous jure que vous ne sortirez pas vivante de mes mains.

—Non!... parce qu'on vous pendrait, ou tout au moins on vous mettrait en prison pour le restant de vos jours... J'écrirai au duc parce que je ne veux pas perdre ma rente... Et je perds ma rente du moment que je vous quitte.

—Je vous la servirai votre rente.

L'obstinée Anglaise répondit par d'énergiques signes négatifs.

—Non! vous la servirez pendant plusieurs mois et puis après, je vous connais, vous ne servirez plus rien du tout... J'écrirai au duc... Son frère au cirque... le baronnet Richard Barclay... qui est le clown Foot-Dick... Sa pupille, miss Isabel Charlemont... autrement Lucy Forster... Non!... Pauvre duc!... Il est condamné au cirque à perpétuité... Oh! il va venir à Tours... pour vous voir!... parce qu'il est toujours maniaque... Il ne fait qu'appeler après vous!... Il crie!... Il pleure!... Oh! pauvre duc!... Il n'en a plus pour longtemps!... Et il ne veut pas cependant m'assurer ma rente!....

Allons! c'était la série à la noire, la ruine de toutes les espérances d'Isabel... Son incognito dévoilé, Foot-Dick reconnaîtrait bien certainement que Lucy Forster, en s'engageant dans la troupe du cirque Crickton n'avait d'autre but que celui de se rapprocher de lui.

Une envie insensée de tordre le cou à Eléonor, voilà la persistante idée qui s'implantait dans le cerveau de Miss Charlemont.

Oui, mais cette folle violence était absolument impraticable.

On ne se débarrasse pas des gens en les étranglant et en jetant leur corps par la fenêtre, autrement, il se trouve immédiatement des commissaires de police par trop curieux qui s'occupent indiscrètement de vos affaires.

Non! il fallait subir ce vieux pingouin d'Eléonor, il fallait la garder auprès d'elle, coûte que coûte, et l'empêcher d'écrire à lord Lyfford qui, immédiatement, arriverait auprès d'elle, lord Lyfford qu'elle aurait sur les bras, et dont elle ne pourrait plus se débarrasser.

Isabel trépignait; l'heure du rendez-vous approchait et elle se demandait ce qu'elle allait pouvoir faire de miss Graham qui s'incrustait littéralement dans son fauteuil.

—Ecoutez, Graham!... vous me connaissez!... vous savez que quand j'ai dit une chose, c'est comme si tous les notaires y avaient passé... Je suis très entêtée... très obstinée... moi aussi... plus que vous....

—Non pas plus que moi... ce n'est pas possible.

—Mettons autant, si vous le voulez... Eh bien! si vous écrivez au duc, je vous jure que non seulement je me réfugierai dans un endroit où vous ne me découvrirez point... fût-ce au fond d'un couvent... mais, je vous jure aussi que je trouverai un moyen de vous jouer un vilain tour... Vous m'avez compris, vieille antruche?....

—Je sais que vous êtes très méchante, et que vous êtes capable de tout plein de vilaines choses.

—Parfaitement... Tenez-vous-le pour dit. Maintenant... je

vous ai assez vue... pour ce soir... Je vous autorise à demeurer auprès de moi.....

—Oh ! c'est très bien !... Comme cela je ne perdrai pas ma rente....

—Bien !... C'est entendu... n'est-ce pas ? Seulement, ce qui est entendu aussi, c'est que, si vous faites une seule allusion à mon incognito, si l'on se doute un seul instant que Lucy Forster et Isabel Charlemont ne font qu'une seule et même personne... non seulement vous la perdrez... cette rente qui vous tient tant à la peau et au cœur... mais en dehors de cette perte, je trouverai bien le moyen de me venger et vous punir... Là... maintenant on va vous donner une chambre, vous allez vous coucher et dormir, et demain matin... nous reprendrons cet entretien... Allez...

La femme de chambre appelée en hâte, Lucy Forster parvenait enfin à se débarrasser de l'encombrante Anglaise, lui faisait donner un fort bol de punch, l'installait, la couchait, et ne la quittait qu'après s'être assurée par elle-même qu'elle était profondément endormie.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Lucy Forster pénétrait sans crier gare dans la chambre où Eléonor Graham avait passé la nuit, La vieille Anglaise dormait encore à poings fermés.

Eléonor avait enlevé sa perruque, et sous un ample bonnet à fontange, sa tête jaune, osseuse, son énorme bouche, ses longues dents menaçantes qui sortaient de sa mâchoire proéminentes, tout concordait à faire de cet effreux ensemble quelque chose d'indescriptiblement grotesque.

—Superbe ! — s'écria Lucy Forster en contemplant son ex-institutrice, — on n'a jamais rien vu de pareil !... Oh !... quelle idée !... ça va faire le bonheur de Hugh Crickton ! Il ne se doute certainement pas de sa chance.

Comme Eléonor Graham s'obstinait à dormir, — la vieille fille était horriblement paresseuse, — Lucy Forster prit une carafe pleine d'eau froide, dans le cabinet de toilette et le déversa tout entier dans le cou de l'Anglaise, laquelle naturellement bondit hors de sa couche, pareille à un diable sortant de sa boîte, en se livrant à une foule de contorsions et de grimaces simiesques.

Lucy Forster ne put résister à la folle envie de rire qui la prenait à la gorge.

—Si elle pouvait retrouver ces jeux de physionomie, — fit-elle d'une voix entrecoupée, — il y là une fortune !

—Allons ! debout, vieille tringle !... Je vous donne cinq minutes pour vêtir votre beau corps, et je vous emmène,

Eléonor grondait de sourde imprécations.

—Dépêchez-vous, je n'ai pas de temps à perdre. Vous me rejoindrez dans mon appartement.

Cinq minutes plus tard, miss Graham était prête, et un fiacre remontant la rue Royale dans toute sa longueur s'arrêtait sur le quai, devant la porte des écuries du cirque.

Pendant le trajet, Lucy Forster avait tenu ce langage à la vieille fille.

—Vous voulez rester auprès de moi... c'est entendu... pour toucher votre rente... Mais moi, je veux demeurer attachée au cirque Crickton !... Or, comprenez bien ceci... Si par hasard on venait jamais à savoir, à soupçonner que Lucy Forster et Isabel Charlemont sont la même personne... je vous ai prévenue hier de ce qui vous arriverait... Ce n'est pas tout... En demeurant au cirque Crickton... j'ai un but... Que vous en arriviez à le découvrir ou non, peu m'importe... Ce que je veux, avant tout, c'est que vous n'ayez jamais l'air de vous en douter... Maintenant... dites comme moi, acceptez, sans broncher, tout ce que je proposerai en votre nom et au mien... Cela, je le veux !... Vous me connaissez... Si vous me servez... ce n'est pas votre rente qui vous sera assurée... c'est le *quintuple* ! Et vous pensez si, après avoir obtenu de vous ce que je désire, je m'empresserai de vous rendre votre liberté. Là !... c'est compris... nous arrivons... descendez.

Dans les écuries, on en était au pansage. Les chevaux s'ébrouaient, menaient grand bruit, tandis que Hugh Crickton, son éternel cigare mâchonné par ses canines, donnait à tout son personnel le coup d'œil du maître.

Il s'avança vers sa pensionnaire, la main tendue, mais il s'arrêta à la vue de miss Graham, et aussitôt, violemment surpris par la surprenante laideur de la vieille Anglaise, il se mit à l'examiner en détail, avec la curiosité qu'éveille l'aspect d'un animal inconnu.

—Miss Graham, — fit correctement Lucy Forster, — monsieur Hugh Crickton ; miss Graham est une personne qui a toujours vécu à côté de moi et me porte un attachement indestructible. Elle a cherché à se séparer de moi... Mais la chose lui a été impossible... Donc, elle est venue me rejoindre... Mais en même temps, bien qu'elle ne soit plus, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, de la seconde jeunesse, la vocation s'est subitement révélée en elle ; miss Eléonor Graham veut désormais se vouer à l'art. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Donc, je vous demande une place pour elle dans votre troupe.

Hugh Crickton ne savait s'il devait rire ou prendre la chose au

sérieux, car rien ne troublait l'inaltérable sang-froid de sa pensionnaire. Mais comme, en sa qualité de bon Yankee, il faisait profession de ne s'étonner de rien, il répondit aussitôt sur le même ton très froid et très naturel :

—Il ne faut jamais lutter contre la vocation. Mais quelles sont les... spécialités de miss Graham ?

—Les jeux de physionomie.

—Parfaitement.

—Et vous pouvez vous en rapporter à moi, mon cher directeur.

—Oh ! miss Forster, j'ai pleinement confiance en vous... Comment miss Graham désire-t-elle entrer dans notre troupe ?

—Comme grande utilité. Vous en tirerez un grand parti dans les scènes pittoresques, les pantomimes... Je vous réponds d'un écrasant succès.....

—Très bien !

—Pour les appointements... naturellement, au début, nous n'exigerons pas grand chose... Je me charge de défrayer miss Graham, et après les débuts, nous nous en rapporterons complètement à vous.

—Entendu.

—Tenez !... si vous voulez avoir confiance en moi, c'est moi qui arrangerai et mettrai en scène miss Graham. Je m'entendrai à ce sujet avec mon camarade Foot-Dick... Laissez-nous toute liberté de manœuvre et je vous promets une très agréable surprise.

—Parfait. Et dans quel numéro débutera miss Graham ?

—Curieux comme une jolie femme, monsieur Hugh Crickton !... Je ne devrais pas vous répondre. Ce sera, si vous le voulez bien, dans la *grande scène indienne*.

—Va pour la grande scène indienne.

Et le directeur retourna au pansage de ses chevaux.

—Allons ! voilà votre premier pas dans la carrière, — fit avec un imperturbable sang-froid miss Foster, — je vous promets, si vous consentez seulement à suivre mes conseils, un colossal succès.....

On le comprendra, du reste : Eléonor Graham n'acceptait pas, du premier coup, de débiter "dans la carrière" ; son ancienne élève devait employer tour à tour les promesses et les menaces.

—Mais qui sait ! — lui répétait-elle comme argument majeur, connaissant de longue date la rage du *conjungo* qui dévorait la vieille fille, — qui sait si un original, et ils sont nombreux dans le public, ne finira pas par être séduit par votre genre de laideur.

Et comme la vieille Anglaise, farieuse, se rebiffait, entrant dans une de ces colères exaspérées que savait si bien déchaîner Isabel Charlemont, celle-ci concluait :

—Vous avez tort... grand tort... Regardez autour de vous, dans le monde des baladins, des bateleurs, des bohémiens, etc... *tous les monstres sont mariés*.....

Miss Graham, dans le premier moment, croyait à une raillerie féroce. Mais peu à peu, cette idée d'un mariage possible passait de son oreille dans son cerveau et s'y incrustait à poste fixe. Si bien que Lucy Forster en arrivait, comme toujours, à ses fins et qu'elle réduisait la vieille fille à un état d'obéissance passive et absolue.

Pour ne pas perdre sa rente, elle eût traversé les flammes en public et cela dans le plus simple des appareils.

Foot-Dick, avec ce fond de gaminerie et cette verve comique qu'il possédait au plus haut point, était entré avec une gaieté folle dans la combinaison, si bien que, le tard venu, Eléonor Graham savait son rôle sur le bout du doigt et était toute prête à débiter dans la Grande Scène Indienne.

Naturellement, la scène avait été quelque peu modifiée pour la circonstance.

C'est ainsi qu'un chariot d'émigrants apparaissait dans l'arène, fuyant les Indiens, et qu'Eléonor, le chariot chavirant, était faite prisonnière, après un bruyant combat, par un terrible chef : l'Ours-Noir.

Eléonor se jetait aux genoux de son vainqueur et indiquait, au moyen d'une expressive mimique, qu'elle était prête à tous les sacrifices pour racheter tout au moins sa vie, sinon sa liberté.

Mais l'Ours-Noir ne voulait rien savoir. Il commençait la danse du scalp, poussant son terrible cri de guerre et exécutant des cabrioles fantastiques et une sarabande infernale autour de sa victime.

Puis, il brandissait son couteau à scalper, s'emparait de la natte de cheveux de sa victime, donnait un cou sec, et la perruque de miss Graham lui venait dans la main, laissant apparaître aux yeux du sauvage ahuri et aussi de la foule désopilée, un véritable œuf d'autruche, autrement dit le crâne absolument nu de la vieille fille.

Alors la salle entière éclata en rires convulsifs suivis d'applaudissements répétés... On se tordait !...

Et miss Graham, enchantée de ce véritable triomphe, saluait à diverses reprises avec une gravité toute britannique, ce qui portait la joie du public à son comble, — et disparaissait en donnant la main à l'Ours-Noir....

—Eh bien ! — fit Lucy Forster qui attendait la vieille fille dans la coulisse, — vous ai-je trompée ?... Les entendez-vous !... On

vous rappelle !... allons rentrez !... Et les oranges !... M. Crickton est enchanté... Allons !... vieille tringle !... Jamais on ne vous a applaudie comme ça !...

— Oh oui ! — reprit Eléonor Graham, se rengorgeant et toute fière, — j'avais évidemment, sans le savoir, beaucoup de dispositions !...

Et voilà comment miss Eléonor Graham fut engagée par Hugh Crickton, et comment elle se garda bien par la suite d'apprendre à lord Lyfford où se trouvait celle qu'il appelait à grands cris durant les nuits et les jours...

Cette scène avait été un intermède, tout le personnel du cirque, lui-même, avait ri de bon cœur... Colette aussi, bien que mordue constamment au cœur par une jalousie atroce, n'avait pu s'empêcher de prendre grand plaisir aux affolantes grimaces de miss Graham.

Mais cet éclair de gaieté fut de durée très courte.

Colette revenait à son idée fixe... Cette pensée haineuse qui allait s'exacerber, en envahissant tout son être, contre celle qui lui avait ravi son bien-aimé.

Deux jours s'écoulaient encore sans incident notable et l'existence de la pauvre Miouzic devenait un insupportable fardeau. A tout instant, Colette se demandait comment elle pouvait trouver la force de parler à sa rivale détestée, de vivre sa vie, de monter à cheval avec elle, sans lui jeter à la face, non un reproche, mais une sanglante injure, sans la frapper... sans chercher à lui arracher le cœur.

Cette exaspération s'accrut encore lorsque Hugh Crickton, sans se douter le moins du monde qu'il pouvait mettre le feu aux poudres dont il ne connaissait pas l'existence, trouva une fois encore un nouveau numéro destiné à augmenter d'une unité les attractions de son cirque.

Toutes deux à cheval sur Diamant et sur Perle, Lucy Forster et Mamz-elle Miouzic exécutaient un double exercice à la fois plein d'audace et de grâce.

C'était une herquinade du plus gracieux effet.

Colette et Lucy, en berger et bergère Watteau, exécutaient tout un long duo d'amour, passant en revue, avec cent pas et cent voltes plus audacieuses les unes que les autres, toutes les stations du fleuve du Tendre.

C'était Colette qui remplissait le rôle du berger, et la jolie fille, toute à la pastorale, prenait un petit air crâne, lequel lui allait à ravir...

A la répétition, les choses marchèrent sans le moindre accroc. Hugh Crickton surveillait les reprises, Mme Victoire était là également assise dans son coin perdu, selon sa coutume.

Des écuyers et des écuyères, en petit nombre, étaient venus aussi, en curieux... Mais à la représentation, la rage qui avait fait trêve dans le cœur de Colette, recommençait à bouillonner avec une intensité nouvelle.

Rien n'isole comme la foule. Les acteurs, à un moment donné, finissent par ne plus voir personne.

Une parenthèse nécessaire.

Quand des chevaux tournent dans un manège, montés ou non, ils sont toujours dirigés par un écuyer qui tient la chambrière.

Or, toutes les fois que Mamz-elle Miouzic paraissait dans l'arène, il était de règle immuable que Foot-Dick, en écuyer, en habit à la française, avec le pantalon à bande d'or, tint le fouet et conduisit les reprises.

La bergerade commença ainsi qu'elle avait été réglée, menée par Foot-Dick, et très excitée, très agitée, Colette déployait une verve extraordinaire.

La scène voulait que le jeune et joli berger fit une cour échevelée à la bergère, laquelle résistait vertueusement, se défendant, passant d'un cheval sur l'autre, repoussant les attaques de son séducteur, jusqu'au moment où elle capitulait dans ses bras et lui octroyait force baisers.

Et cette fois, au moment où Lucy Forster se jeta dans les bras de son tant charmant vainqueur, celui-ci, affolé par un éclair de rage, la repoussa avec une violence inouïe, la projetant au milieu de l'arène.

Mais, bien que surprise, Lucy Forster ne perdait pas la carte, se servant de l'irrésistible poussée qu'elle venait de subir, l'utilisant en quelque sorte, elle exécutait le plus osé, le plus inattendu des sauts périlleux et se retrouvait droite et gracieuse debout sur le sable de l'arène.

Les deux chevaux avaient continué leur galop, mais Foot-Dick, tout saisi, s'était arrêté dans sa poursuite.

Que se passait-il donc ? Ce tour n'était nullement prévu !... Que signifiait ce mouvement déréglé et si violent de Colette ?

Anxieux, il se posait cette question, mais Lucy Forster ne répondait pas à sa question. Bondissant, prenant son élan, elle se retrouvait debout à cheval, à côté de Colette. Et la scène continua alors comme elle avait été réglée.

Mais tout en exécutant les passes et les voltes, Lucy Forster adressait la parole à Mamz-elle Miouzic :

— Pourquoi m'avez-vous poussée ? — demandait-elle d'une voix sifflante.

Et l'autre, les dents serrées, de répondre :

— Parce que je voudrais vous tuer !... Parce que j'ai perdu la tête !... Parce que je vous ai vu échanger un regard avec Foot-Dick, comme précédemment je vous ai vue l'embrasser !... Parce que... vous m'avez menti... me disant pour me tromper... que vous aviez un autre amour au cœur... Parce que vous êtes une menteuse !... une voleuse !... oui ! une voleuse qui m'a volé le cœur de celui que j'aime... et que je voudrais vous tuer !...

— Allons donc ! — gronda triomphalement Lucy Forster.

Pendant ce temps-là Foot-Dick continuait à faire claquer sa chambrière et à crier des "hop là ! hop là !" pour scander les pas et les mesures.

— Il faut que ça finisse.

— Oui ! je le veux !

— C'est une explication que vous entendez avoir.

— Oui ! comme vous dites, une explication.

— Prenez garde.

— Oui, il ne faut pas que l'on se doute de quoi que ce soit.

— C'est bien !... après la représentation, dans ma loge...

Foot-Dick cependant se sentait mordu par une inquiétude.

— Qu'ont-elles donc ? — se demandait-il, — bien sûr, il a quelque chose ! Jamais je n'ai vu les yeux de Colette aussi brillants.

Après la reprise il chercha bien à arrêter Mamz-elle Miouzic, mais pareille à une anguille, elle lui glissa des mains.

Il en fut autant de Lucy Forster.

La représentation terminée, la toile formant la loge de l'écuyer se souleva et livra passage à Colette.

— Ah ! vous voilà, — fit Lucy Forster. — Vous m'avez demandé une explication, je vous ai répondu que j'étais toute prête à vous la donner... que désirez-vous savoir ?...

Colette fut très embarrassée, elle cherchait une phrase, un mot.

Hélas ! Que pouvait-on lui apprendre qu'elle ne sût déjà, la chère petite ? N'avait-elle pas avalé jusqu'à la gorge l'hameçon lancé de la jalousie ?...

Mlle Lucy Forster poursuivait :

— Vous aimez Foot-Dick... allez-vous me dire... Moi aussi... Je vous l'ai pris... Mais je ne sache pas que je vous l'aie pris de force !... Si vous n'avez pas su le garder, tant pis pour vous... C'est que vous n'avez pas su l'aimer... Quant à moi, on ne me le prendra pas, je vous le jure... car je saurai bien le défendre.

— Alors ! à ce compte-là, — s'écria Colette hors d'elle-même, — l'une de nous est de trop dans ce monde.

— Moi je m'y trouve bien... S'il vous plaît d'en sortir, je ne vous en empêche pas, vous savez ma petite !...

— Me tuer ! Me tuer !... Oh oui !... J'en ai sûrement l'envie !... depuis qu'il ne m'aime plus, l'ingrat !... Mais pas avant...

Et Colette, la douce Colette, fit un pas en avant, la main levée !...

Avec une irrésistible vigueur Lucy Forster avait arrêté dans son élan la main de sa rivale, avant que celle-ci pût élever son visage...

— Je pense que nous n'allons pas nous battre comme des haren-gères, — fit à mi-voix Lucy. — D'abord ce serait ignoble ; ensuite, on accourrait, on nous séparerait... et là-dedans nous n'aurions à récolter que de la honte.

— Oh ! être un homme ! être un homme !... Pouvoir...

— Être un homme !... Pourquoi ?... En quoi cela vous dérange-t-il que nous soyons deux femmes ?...

— Mais...

— Vous devez être rompue, comme moi à tous les sports.

— Certainement...

— Vous savez tenir une épée... un fleuret...

— Oui ! oui !... Je le sais... et si vous...

— J'ai fait beaucoup d'armes dans ma vie.

— Où pourrions-nous nous rencontrer ?...

— Ici même dans l'arène... Au petit jour, avant le reveil des palefreniers... Nous serons bien tranquilles.

— Personne ne viendra nous déranger ?...

— Je m'arrangerai pour cela...

— Et des épées... Je ne sais... Mais des fleurets...

— Ce sera euffisant.

— Et vous pourrez ne pas me ménager, ma petite... parce que... moi, de mon côté...

— Oh ! je ferait tout ce que je pourrai pour vous tuer...

— Et moi aussi...

— Chut !

— On nous appelle.

Effectivement, déjà inquiète, Mme Victoire allait, appelant de tous côtés :

— Miouzic !... Miouzic !...

Lucy Forster porta un doigt à ses lèvres.

— Pas un mot, n'est-ce pas ?... Votre parole d'honneur.

— Pour qui me prenez-vous ? répliqua Colette avec hauteur. — Je ne suis pas une traîtresse, moi !...

Colette quittait la loge de son ennemie et rejoignait Aline.

—Où étais-tu mon enfant ?...

—Avec Lucy Forster.

—Et de quoi parliez-vous donc ?

—De ma maladresse... Un peu plus je la jetais sous les pieds des chevaux... Je m'excusais.

—Oh ! la petite peste !... comme elle savait bien mentir... comme elle endormait bien l'instinctive méfiance qui s'éveillait dans l'esprit de Mme Victoire !...

Dans son cœur ulcéré, une joie intense !...

L'éducation très virile qu'elle avait reçue ne laissait place ni à la pusillanimité ni à la faiblesse. La mort ! elle ne la craignait guère, elle l'appelait au contraire de tous ses vœux !...

—N'en est-il pas toujours ainsi lorsque l'on est malheureux en amour ! La vie n'est-elle pas de tous les fardeaux le plus insupportable, et ne semble-t-il pas que l'apaisement et l'oubli de toutes vos douleurs serait le plus grand, le plus délicieux de tous les bienfaits !...

Et puis, qui sait ?... Pourquoi ne se débarrasserait-elle pas de son ennemie, de sa rivale ?...

Sans doute, Colette possédait un bon petit cœur, mais la passion déçue rend mauvaise, et la vengeance n'est-elle pas le plaisir des dieux !...

Pour Lucy Forster, il en était de même ; la colère à laquelle elle se laissait aller lui faisait perdre également un peu la tête.

—Ma foi, tant pis, — se répétait-elle, — c'est elle qui l'aura voulu, cette petite sottise... Si je pouvais, non pas la tuer, parce que morte ainsi elle serait trop intéressante, mais seulement lui zébrer la figure ou lui crever un œil... là défigurer, en un mot... ça ne serait pas bête... Jamais Foot-Dick ne redeviendrait amoureux de cette petite avec un œil crevé !...

Au moment où elle quittait le cirque pour regagner son hôtel, une ombre se détacha du mur du quai...

Elle reconnut la silhouette de Simon Lowel.

—Ah ! voilà l'un de mes ours, si je ne me trompe, l'autre ne doit pas être loin.

Effectivement, elle aperçut bientôt André, qui se tenait au coin de la rue Royale.

—Ce que c'est assommant d'avoir ces deux gardes du corps à mes trousses !... J'ai bien donné rendez-vous à Foot-Dick dans une heure... mais enfin... c'est insupportable pour moi qui n'ai jamais pu subir une contrainte quelconque... Heureusement que miss Graham va me servir en cette occasion.

Et sans crainte d'être entendue :

—Allons ! vieux casoar, allez-vous vous éterniser à vos atours ?...

Eléonor se décidait enfin à quitter le cirque et à rejoindre Lucy Forster.

—Quand vous aurez fini de me faire poser, — lui dit celle-ci — êtes-vous folle !...

—Ma chère, je ne pouvais quitter cet excellent M. Crickton... Il est ravi de mes succès et me prédit une superbe carrière.

—Allons ! venez ! espèce de vieux loufoque !...

Et elle emmenait vivement Eléonor, qui semblait ne quitter qu'à regret le théâtre de ses exploits.

Pour se battre en duel, il faut généralement des armes, fleurets, épées ou pistolets. Lucy Forster avait dit à son ennemie qu'elle se chargeait de se procurer des épées, mais pour l'instant elle reconnaissait elle-même qu'elle s'était fortement avancée, car, en province, même dans une grande ville, on ne peut point aller réveiller les armuriers entre deux heures et trois heures du matin.

C'était à cet instant que Lucy Forster regagnait son hôtel, après avoir soupé en cabinet particulier en tête à tête avec Foot-Dick.

A ce repas nocturne, l'écuyère et le clown avaient été d'une gaieté folle. Lucy avait étourdi Foot-Dick par ses histoires abracadabrantes, et sa verve ainsi stimulée, il lui avait gaiement renvoyé la riposte.

Nous ne dirons pas que cette joie n'était pas un peu factice. Lucy Forster cachait sa nervosité sous d'interminables éclats de rire. Foot-Dick s'étourdissait pour chasser une pâle figure douce, oh ! bien douce, qui s'obstinait à revenir passer devant ses yeux.

A un certain moment, alors que Lucy Forster sablait un plein grand verre de champagne, l'obsession qu'il cherchait à vainement écarter fut plus forte, et ne pouvant y résister :

—Que signifie ce saut périlleux que vous avez exécuté, si magistralement d'ailleurs, mais, je dois le dire, à propos de bottes.

—C'est une innovation, une de mes trouvailles... Vous savez que je suis très osée. Ce n'était donc pas réussi ?...

—Je viens de vous dire le contraire, mais violemment il m'a surpris, car il n'était nullement réglé.

—Oh ! s'il fallait toujours suivre la règle.

—Enfin, j'ai été tout étonné... si bien que j'ai failli en laisser tomber la chambrière.

—Vous vous émuvez facilement.

—Surtout lorsque vous êtes en scène.

—Très galant !... Trop galant pour un clown !

A cet instant Foot-Dick n'avait nullement l'air d'un clown, mais bien de ce qu'il était en réalité, le baronnet Richard Barclay, c'est à-dire un élégant et parfait gentlement, très joli garçon et fort bien mis, ce qui ne rappelait en rien la grimaçante tête du pensionnaire de Hugh Crickton.

—Alors, vous n'aimez pas le clown ? — fit Foot-Dick avec un sourire prouvant bien qu'il connaissait à l'avance la réponse

—J'aime qui m'aime quand j'aime, — répliqua Lucy Forster, répétant une vieille devise amoureuse.

Puis elle ajouta :

—Vous me disiez tout à l'heure que vous étiez ému lorsque j'étais en scène... Vous pouvez ajouter que vous l'êtes doublement lorsque Miouzic s'y trouve aussi.

—Ce n'est pas la même chose.

—Oui, on dit toujours ça quand on veut trahir.

Alors, la question qui demeurait sur les lèvres de Foot-Dick se fit jour :

—Voilà encore cette pauvre Miouzic qui vous occupe et avec laquelle vous allez me tourmenter... Qu'avez-vous donc eu avec elle ?... Il m'a semblé qu'une échange de paroles vives... pressées...

Un mouvement nerveux crispa les adorables traits de Lucy Forster :

Que vous importe !...

Puis reprenant aussitôt son ensorcelant sourire :

—Rien ! mais rien au monde... Que voulez-vous que j'aie contre cette enfant... si ce n'est que votre amour pour elle n'est pas mort... et que je sens toujours entre vous et moi, comme un invincible obstacle, votre violente affection pour elle ?

—Vous vous trompez... L'affection que je porte, que je porterai toujours à Colette est d'une nature toute différente...

—Au surplus je suis folle de me tourmenter à cause de cette petite fille... Je ne pense pas que vous vous occupiez de sevrages...

—Enfin, vous n'avez rien eu avec elle ?

—Elle vous tient donc bien au cœur ?...

—Ah ! que vous êtes mauvaise !...

—Oui, certes !... parce que... si je venais à m'apercevoir que vous l'aimez !... je lui arracherais les yeux !... je la défigurerais... je lui jeterais du vitriol au visage, je...

—Hé là ! Hé là !... Je pense que vous plaisantez !... J'en suis certain même !... Mais regardez !... Nous étions si gais !... Et vous venez troubler toute cette joie avec votre ridicule jalousie !...

—Pourquoi venez-vous aussi me parler de votre Colette... Tenez !... Il fait trop chaud en ce cabinet... Allons prendre l'air... la nuit est douce ; un tour sur les bords de la Loire nous fera grand bien.

Trois quarts d'heure plus tard, Lucy Forster rentra à son hôtel pour prendre quelques instants de repos. Mais étendue sur sa chaise longue, elle ne trouva point le sommeil et ne le demanda point cette fois à un somnifère.

Avant l'aube, l'infatigable créature ressortait et se dirigeait à nouveau d'un pas hâtif vers le quai de la Loire où étaient groupés, tout à l'entour des bâtiments du cirque, les énormes wagons. Les roulottes immense et tout le matériel de la troupe dirigée par Hugh Crickton.

Un certain nombre des artistes couchait dans ces confortables roulottes. Mais les premiers sujets, ainsi que nous l'avons vu se logeaient en ville. Cependant, comme la troupe ambulante voyageait fréquemment pendant la nuit, Foot-Dick possédait une roulotte particulière, et un car avait été intégralement donné à Lucy Forster qui le partageait avec Manz-elle Miouzic et Mme Victoire. Ces chambres, on le comprendra, étaient toutes petites et fort commodes, et bercé par les cahots de la route, on pouvait tranquillement y dormir.

Dans sa roulotte, Foot-Dick avait installé ce que l'on est convenu d'appeler "son bazar".

Lucy Forster se souvenait d'avoir vu, en cette chambre à roues, une paire de légères épées de combat, accrochées contre la cloison.

La clé fermant la double porte de sa propre voiture lui servit à ouvrir celle de la roulotte de Foot-Dick, — toutes ces clés étaient semblables, — et elle pénétra dans l'intérieur sans la moindre difficulté.

L'aurore paraissait à peine, une buée grise et opaque montait du large cours de la Loire, noyant tous les environs en un épais brouillard.

Lucy Forster n'y voyait rien dans l'intérieur de la voiture. Vainement, elle chercha des allumettes, fouillant dans ses poches... Enfin, en étendant les mains, elles parvint à saisir les épées et s'en empara avec une satisfaction rageuse.

(A suivre.)

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

LA  
MAISON DES QUATRE-AS

CHAPITRE XI

UN NOTAIRE IMPORTUN

(Suite)

La jeune fille se retira dans sa chambre, toute inquiète. Lorsqu'elle eut quitté le salon, la conversation reprit entre son père et sa mère.

— Voyons, ma chère amie, dit M. de Marquet, il y a dans ce qui vient de se passer quelque chose d'inexplicable. Villeroy est connu, estimé sur la place de Paris. Il est accepté par les sociétés les plus difficiles, dans les salons les plus fermés.

— Hélas ! Vous savez bien bien comme moi que toutes les portes s'ouvrent devant la fortune et que personne aujourd'hui ne s'occupe de savoir d'où elle vient.

— Cependant, quel intérêt aurait eu Villeroy à changer de nom ?

— Mais, parce que l'autre était compromettant sans doute. Vous avez entendu : il avait un oncle... ce M. Marais qui a disparu d'une façon mystérieuse. Qui vous dit que Villeroy n'est pas pour quelque chose dans cette affaire ?

— Bast ! bast ! Soyons raisonnables et surtout n'accusons pas les gens avant d'avoir entendu leurs explications. Demain nous aurons celles de Villeroy. Peut-être nous aideront-elles à éclaircir ce mystère.

— Espérons-le, mais je n'y compte guère, soupira Mme de Marquet en se levant pour sortir, tandis que les douze coups de minuit sonnaient à la pendule du salon.

CHAPITRE XII

ENTRE CHIEN ET LOUP

Le lendemain, de bonne heure, M. de Marquet se rendit à l'étude de M<sup>re</sup> Bourreau, bien décidé à connaître la vérité quoi qu'il dût lui en coûter.

Le notaire ne fut point surpris de cette visite, à laquelle il était d'ailleurs préparé. Il avait compris que les graves insinuations lancées la veille contre Villeroy ne pouvaient rester paroles en l'air. En outre, il y allait de sa dignité et de son honorabilité professionnelle de tout savoir.

Il reçut son client avec toutes les marques d'une cordiale sympathie. Il commença par s'excuser du scandale produit et de la peine qu'il avait dû faire à Mlle Suzanne... Mais, au fond, c'était dans son intérêt !

— Vous comprenez, mon cher Monsieur de Marquet, ajouta-t-il, je ne pouvais hésiter une minute. Aussi, dès que je fus certain que c'était bien lui, j'ai cru de mon devoir de refuser de lire le contrat.

— Cependant, observa M. de Marquet, vous aviez dans le dossier de M. de Villeroy son acte de naissance qui portait bien son nom : René de Villeroy, né en 1860, à Saint-Jacques de Villeneuve.

— C'est vrai, tenez... le voici :

En même temps, le notaire tirait d'un carton vert une liasse de papier timbré.

— Alors, comment se fait-il ? . . . . .

— C'est le point difficile à établir. J'y ai déjà songé. Cet acte de naissance paraît très régulier. Reste à savoir à l'aide de quelles pièces, de quels renseignements, il a été fabriqué... à moins qu'il n'y ait là quelque chose de plus grave, une fausse déclaration de naissance, par des gens qui n'étaient pas ses parents.

— Comment cela ?

— Mais oui. Vous vous souvenez qu'en 1870, il y eut quelques mairies bouleversées. Saint-Jacques de Villeneuve fut du nombre. Alors, tout s'expliquerait. L'acte de naissance perdu, ou volé, ou

détruit dans un incendie, puis, plus tard, après la tourmente, reconstitué sur des indications mensongères... Malheureusement nous n'avons ici qu'un extrait, et cela ne nous donne pas la date de l'original. Il faudra faire des recherches.

— Vous avez peut-être raison. Mais la promesse de mariage avec de Villeroy... Comment faire ?

— Rendez-lui sa liberté, ou bien trouvez un prétexte pour le retarder d'un mois.

M. de Marquet restait debout, perplexe. Tout à coup un détail lui revint à la mémoire.

— Au fait, dit-il à M<sup>re</sup> Bourreau, vous m'avez dit hier, n'est-ce pas, que Villeroy avait un oncle.

— M. Marais... De Blaville. C'était un homme peu connu, d'un caractère sauvage, qui habitait une petite maison sur la falaise, pas loin de la mer. Elle s'appelait la Maison... la Maison... des Quatre-As, à cause de... . . . . .

M. de Marquet eut un sursaut.

— La Maison des Quatre-As.

— Oui. C'est même là que le "vieux sorcier" — c'est ainsi qu'on l'appelait dans le pays — fut assassiné, sans qu'on pût découvrir le meurtrier.

— Vous me faites peur, mon cher maître, interrompit M. de Marquet. J'ai habité, il n'y a pas plus d'un mois, cette maison des Quatre-As !... C'est horrible ce que vous me dites là.

— Pardon, fit le notaire, qui craignait d'avoir poussé trop loin ses explications, j'ignorais ce détail ! . . . . .

— Et Villeroy y venait du vivant de son oncle... dans cette maison ?

— Maurice Latour, ou Villeroy, comme vous voudrez, y venait !

— Alors, pourquoi ne nous a-t-il pas parlé de tout cela pendant notre séjour à Blaville. Il savait bien que M. Marais avait été assassiné dans cette endroit.

— Sans doute. Mais il craignait peut-être vous effrayer et de troubler la tranquillité de votre villégiature.

— Tout cela est bien étrange, murmura M. de Marquet.

— Oui, bien étrange. Enfin, si les recherches aboutissent, nous ne tarderons pas à connaître le fin mot de cette histoire. Je vais, si vous le permettez, commencer immédiatement l'enquête.

— Si je le permets... Je le crois bien... Je vous en serai même très reconnaissant et vous en remercie d'avance.

Là-dessus les deux hommes se séparèrent.

En sortant de chez M<sup>re</sup> Bourreau, M. de Marquet passa devant la Bourse. L'horloge marquait dix heures.

— Villeroy doit être à son bureau, se dit-il. Si j'allais le surprendre.

Il monta l'escalier, ouvrit la porte et s'engagea dans le vestibule. Un garçon de bureau l'arrêta :

— M. le directeur n'est pas encore arrivé ! Si Monsieur veut bien attendre.

— Parfaitement, j'attendrai.

Puis, se ravisant :

— Au fait, non. Je reviendrai ! Dites-lui seulement que je suis venu.

— Bien, Monsieur.

Ce jour-là, Villeroy déjeunait à son cercle. On ignorait les incidents de la veille. Aussi, toujours arrogant, hautain, il jugeait, comme d'habitude, les choses et les gens dont on parlait autour de lui avec cet accent net, tranchant, qui n'admet pas la contradiction, cette assurance de l'homme riche, habitué à voir tout plier à ses caprices.

— Eh bien, lui demanda quelqu'un, la date de votre mariage est-elle enfin fixée ?

— Pas encore d'une façon certaine, répondit-il. Ce sera sans doute pour le mois prochain.

— Et l'affaire des Bitumes ?

— Les actions sont à 1 900 francs. Elles seront bientôt à deux mille.

— Vraiment. Mais alors c'est le moment d'en acheter.

— Il ne sera bientôt plus longtemps.

— Voulez-vous m'en prendre cent ?

Villeroy tira son carnet et inscrivit la commande, sans se départir de son calme.

Les voisins avaient prêté l'oreille. Ils se rapprochèrent et lorsque le banquier sortit du cercle pour se rendre à la Bourse, il était acheteur de cinq cents actions pour le compte de ses collègues.

A deux heures, une victoria le déposait au bas des marches du temple de l'argent. Il monta.

La grande salle présentait une animation extraordinaire. La coulisse aux abois faisait courir le bruit que Villeroy venait de se suicider : cela, afin de déprécier les actions et de produire une panique.

Ce bruit s'était vite répandu. On avait couru à la Banque. Le directeur n'y avait pas paru dans la veille. Aussi les racontars allaient leur train.

Quand Villeroy entra, une émotion se produisit dans les groupes.

(1) Commencé dans le numéro du 4 novembre 1899.

Immédiatement, sous l'influence des achats fait par des banquiers au nom de Villeroy, les côtes remontèrent. Elles furent successivement à 1. 800, puis 1. 850. A trois heures elles avaient atteint 1. 920 avec une hausse de 20 francs sur le cours de la veille.

Décidément, Villeroy tenait bon. Aussi quand vers trois heures et demie, rentré à son cabinet, il apprit que M. de Marquet était venu le matin et qu'il reviendrait, il l'attendit de pied ferme.

A quatre heures, on l'annonça. Il se précipita vers lui, les mains tendues, ayant déjà retrouvé toute son énergie de naguère, l'énergie du lutteur, du brasseur d'affaires.

— Ah ! je suis bien aise de vous voir, mon cher beau-père, lui dit-il. Je viens de faire un coup de bourse merveilleux et c'est vous qui devez être le premier à partager ma joie.

— Qu'est-il arrivé ?

— Les Pétales ! à 1920.

— Superbe !

M. de Marquet sentait sa confiance renaître devant l'assurance du banquier. Il oubliait sa conversation du matin avec le notaire et peu s'en fallut qu'il ne s'en allât après quelques minutes d'entretien, sans avoir exposé l'objet de sa visite à Villeroy.

Tout à coup, le souvenir lui revint de la scène de la veille, et, brusquement, il reprit :

— Mon cher Villeroy, j'ai vu ce matin M<sup>re</sup> Bourreau. Vous pensez bien, n'est-ce pas, qu'après ce qui s'est passé hier, nous avons dû parler de vous.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le notaire persiste à affirmer qu'il vous a connu autrefois.

— Mais il se trompe. Je vous l'ai déjà dit.

— Cependant certains détails qu'il m'a donnés me jettent dans une perplexité. . . . .

— Quels détails ? Dites vite : j'ai hâte, moi aussi, de dissiper une équivoque qui n'a déjà que trop duré.

Il m'a raconté l'histoire de la Maison des Quatre-As. C'est là, paraît-il, que M. Marais a été assassiné.

— Oui, c'est vrai. Je le savais.

— Alors, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, lorsque nous étions à Blaville ?

— Pourquoi ? . . . Voyons . . . réfléchissez. C'eût été vous effrayer bien inutilement. D'ailleurs, il y a très longtemps que tout cela est passé : les années ont effacé les traces. . . . .

— Et ce nom de Maurice Latour, qu'il prétend être le vôtre ?

— Calomnie ! Mensonge que tout cela ! Si M<sup>re</sup> Bourreau peut prouver ce qu'il avance, qu'il le fasse au plus vite. Car vous comprenez que je ne puis rester sous le coup d'une semblable accusation. En attendant, je tiens ce monsieur pour un imposteur ou un fou : vous pouvez le lui répéter.

M. de Marais hochait la tête l'esprit indécis, flottant entre l'assurance imperturbable du banquier et les insinuations du notaire. L'un avait pour lui, comme garant de sincérité, la réputation que lui faisait le monde ; l'autre, son passé intact d'officier ministériel et, de plus, la vieille amitié qui l'unissait à la famille de Marquet. Entre la parole de ces deux hommes, le pauvre homme hésitait, ne sachant lequel croire. Il y perdait son latin, ainsi qu'il le dit à sa femme en rentrant à l'hôtel de l'avenue d'Antin, et sa tête était tellement bouleversée qu'il fût sur le point de tout rompre, sans même consulter sa fille.

Mais la conscience de sa responsabilité vis-à-vis de Mlle Suzanne l'arrêta : son amour-propre et sa vanité achevèrent de le déconseiller. Néanmoins, il se promit de rester désormais bien tranquille, dans l'espoir que les événements amèneraient d'eux-mêmes une solution qui se sentait impuissant à favoriser dans le trouble et le désarroi de ses idées.

## CHAPITRE XIII

### L'ENQUÊTE DE M<sup>re</sup> BOURREAU

M<sup>re</sup> Bourreau n'avait pas perdu de temps depuis son entrevue avec M. de Marquet. Immédiatement après le départ de son client, il écrivit au maire de Saint-Jacques-de-Villeneuve, puis au notaire, puis au curé, car il mettait un point d'honneur à établir la véracité de ses allégations.

— Ah ! Monsieur Latour ! s'était-il dit, vous aviez intérêt à vous faire appeler Villeroy et à changer votre état civil. Nous saurons bien pourquoi un jour. En attendant, à nous deux.

C'était la guerre. Aussi, chaque jour, le notaire attendait-il, impatient, l'arrivée du courrier.

Une semaine s'était écoulée depuis l'envoi de la première lettre. Il n'avait rien reçu. Est-ce que par hasard on ne voulait pas lui répondre.

Il se disposait à envoyer une nouvelle réclamation, lorsqu'un matin il trouva, parmi les papiers d'affaires, une lettre de Saint-Jacques-de-Villeneuve.

Il l'ouvrit fiévreusement et lut à mi-voix :

“ Mon cher maître,

“ En réponse à votre lettre, nous vous adressons les renseignements relatifs à l'acte de naissance du sieur Villeroy. L'original a été détruit en 1870 et celui dont vous avez entre les mains une expédition a été constitué d'après les pièces que ledit sieur nous a représentées. La date de la reconstitution est assez récente : elle remonte à 1890.”

Cette lettre produisit dans le cerveau du vieux bataillon l'effet d'un jet de lumière brusque au milieu d'une salle plongée dans les ténèbres.

Tout concordait à merveille et ses suppositions se trouvaient du même coup exactement confirmées. Maurice Latour était né en 1860. En 1870, son acte de naissance avait été détruit et c'était seulement vingt ans après, à l'époque de la disparition de M. Marais, qu'il avait songé à le faire reconstituer. Il apparaissait clair que ce nom de Villeroy était faux et n'avait eu d'autre but que de dissimuler une identité compromettante.

Pourtant, malgré la justesse de ses calculs, M<sup>re</sup> Bourreau était forcé de s'avouer qu'il n'avait pas encore en mains les preuves convaincantes, indubitables de la duplicité de Villeroy. Il n'avait que des présomptions fortes, il est vrai ; mais pas assez toutefois pour qu'il pût le confondre et le contraindre à des aveux complets. Il se demandait même avec une inquiétude cruelle — car il s'agissait de son honneur — comment il pourrait se le procurer, tournant et retournant, dans sa cervelle obtuse de garde-notes, toutes les combinaisons les plus séduisantes, lorsque la porte de son cabinet s'étant ouverte, M. de Marquet parut sur le seuil :

— Pardonnez-moi, mon cher maître, si je vous dérange. Vous savez pourquoi je viens. Je m'étais promis de rester tranquille et d'attendre : mais c'est plus fort que moi. Il faut que je sache tout. Le bonheur de ma fille est en jeu et, vous savez, avec cela, on ne badine pas. Eh bien, avez-vous du nouveau ?

— Oui . . . et non.

— Comment cela.

— Tenez, voici la lettre que je viens de recevoir.

M. de Marquet prit la lettre et lorsqu'il en eût achevé la lecture, il dit en secouant la tête :

— C'est très bien . . . mais qui vous dit que ce Maurice Latour et M. de Villeroy ne font qu'une seule et même personne. Car enfin tout est là.

— Oh ! pour ça, j'ai la mémoire des physionomies et je suis certain que ce Villeroy n'est autre que l'ancien clerc de M<sup>re</sup> Le Canut.

— Mais, j'y pense, interrompit M. de Marquet, si vous écriviez à votre collègue, vous obtiendriez peut-être de lui des renseignements précieux.

— J'y avais bien pensé. Mais M<sup>re</sup> Le Canut est mort, et je ne sais s'il y a encore dans l'étude quelqu'un qui puisse corroborer mes affirmations en ce qui concerne la ressemblance de ce Villeroy et de ce Maurice Latour . . . Ah ! cependant . . . attendez-donc . . . ajouta-t-il en se grattant le front, comme un homme qui retrouve tout à dans un coin de son cerveau une idée enfouie là depuis longtemps et bien cachée : si le vieil expéditionnaire vit encore, nous sommes sauvés ; car lui le reconnaîtrait sûrement. Vous m'avez donné là, mon cher Monsieur de Marquet, une piste excellente. Je vais écrire dès ce soir et je vous transmettrai aussitôt la réponse.

Une joie subite illumina le visage du notaire. Il reconduisit, tout guilleret, M. de Marquet jus-qu'à la porte de son cabinet, et le reste de la journée il se montra d'une gaieté peu ordinaire.

Le lendemain, comme il passait devant la Bourse pour se rendre au Chatelet, où se tient la Chambre des notaires de Paris, il aperçut, au coin de la rue Vivienne et la place, quelques groupes où des gens parlaient très haut avec de grands gestes. Il lui avait bien semblé entendre le nom de Villeroy prononcé près de lui par un de ces coulissiers affairés qui courent de ci, de là, criant à droite, hurlant à gauche, et il avait été tenté de s'arrêter.

Mais il s'était dit que ses oreilles, l'avait peut-être trompé, qu'en tous cas il n'y avait rien d'extraordinaire qu'on parlât de Villeroy dans cet endroit et, sans s'inquiéter davantage de cette animation bruyante, il avait continué sa route.

Une seconde fois, le même nom revint attirer son attention. Sa curiosité commençait à s'exaspérer. Il s'approcha.

Au même moment, un camelot déboucha de la rue de la Banque, tenant plié sous son bras une liasse de journaux du soir. M<sup>re</sup> Bourreau jeta négligemment les yeux sur une des feuilles. Quelle ne fut

par sa stupeur en lisant, au-dessous du titre, cette rubrique étrange qui passa devant ses yeux comme un éclair : "Un scandale financier : Le krach de la Banque Internationale."

Au premier moment, il resta comme hypnotisé devant cette annonce et l'idée ne lui vint même pas d'acheter le numéro du journal.

Mais, la première émotion passée, il héla le vendeur et fiévreusement déplaça la feuille que celui-ci lui tendait.

Quelques lignes seulement, banales comme toutes les informations de ce genre ; au milieu de la première colonne, un entrefilet conçu en termes vagues :

" Cette après-midi, le bruit à couru, à la Bourse, d'un nouveau krach financier. Il s'agit de la Banque Internationale dont le directeur, M. de V., bien connu dans le monde parisien, n'a pas paru, depuis quarante-huit heures, ni à son bureau, ni même à son domicile particulier. Nous n'enregistrons cette nouvelle que sous les expresse réserves, mais tout porte à croire que l'on est en présence d'un de ces scandales auxquels nous ont malheureusement habitués, depuis plusieurs années, les agioteurs et les aigrefins dont Paris fourmille à l'heure actuelle."

Mtre Bourreau ne pouvait en croire ses yeux. Et pourtant à sa surprise se mêlait une sorte de joie, la satisfaction de voir l'échec de ses calculs se débrouiller d'un seul coup avec une facilité et une promptitude sur lesquelles il n'avait pas osé compter.

Une seule pensée le hantait maintenant : Villeroy était démasqué ; l'affaire lancée par lui et en quelque sorte malgré lui, sans préméditation, avec une spontanéité qu'il avait été plusieurs fois tenté de regretter, mais qui le forçait à la suivre jusqu'au bout, sans faiblesse, tournait à son honneur.

Sa loyauté professionnelle engagée dans la lutte contre le banquier en sortait intacte, augmentée même de tout le prestige que lui donnerait, auprès de ceux qui en seraient informés, l'accomplissement d'un devoir particulièrement délicat devant lequel beaucoup d'autres confrères ne seraient sans doute dérobés en pareille circonstance.

Il éprouvait un tel contentement, en songeant à tout cela, qu'il oublia son rendez-vous à la Chambre des notaires et, rebrousant chemin, rentra en toute hâte à son étude.

M. de Marquet l'y attendait. En l'apercevant, le notaire ne douta pas un seul instant que son client ne connût la fameuse nouvelle et, sans même prendre le temps de lui souhaiter le bonjour, brutalement, devant les clercs, il lui demanda :

— Eh bien, mon pauvre Monsieur de Marquet, n'avais-je pas raison ? C'est un aveu, cela, ou je ne m'y connais pas.

— Comment !... Il a avoué ?... Que voulez-vous dire ?

Mtre Bourreau comprit qu'il avait parlé trop vite et que l'autre ne savait rien. Il se pinça les lèvres et garda quelque temps le silence.

— Voyons, mon cher Maître, reprit M. de Marquet, vous avez du nouveau. De grâce, parlez : vous voyez dans quelle inquiétude je suis.

— Eh bien, oui !... J'ai du nouveau. Mais j'hésite à vous le dire... comme cela... sans précaution.

— Allez, allez, je suis prêt à tout, j'ai du courage.

Le notaire sortit de sa poche le numéro du journal et le tendit à son client.

Le pauvre homme était atterré. Il voulut parler. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge refoulé par les sanglots.

Mtre Bourreau essaya de le calmer. Mais il ne tarda pas à se rendre compte que toute consolation était inutile et qu'il valait mieux laisser passer la crise de larmes sans laquelle M. de Marquet eût, sans nul doute, succombé, étouffé.

Lorsqu'il eut repris ses sens, ce dernier se leva :

— Je vous demande pardon, mon cher maître, dit-il, de vous avoir rendu témoins de cette scène intime, mais vous comprenez... ma femme... ma fille... ma chère Suzanne.....

Il ne put en dire davantage : il se contenta de serrer la main du notaire et sortit.

Lorsqu'il fut seul, Mtre Bourreau se prit à réfléchir à ce qui venait de se passer. Chose curieuse ! maintenant que tout semblait arrangé et que l'intrigue de ce drame compliqué se dénouait d'elle-même, tranquillement, sans secousse, il se sentait envahi par un vague pressentiment.

Si la nouvelle annoncée par le journal était fautive ou tout au moins exagérée. Tout d'abord, il n'avait pas prévu cette hypothèse, dans son désir que la fuite de Villeroy fût exacte, il l'avait acceptée comme certaine, sur la foi d'un entrefilet dont toute la force reposait en somme sur des déductions tirées, peut-être légèrement, d'une simple et banale coïncidence. Villeroy n'avait pas paru pendant quarante-huit heures à son bureau, et tout de suite on avait conclu à une fugue. A y bien réfléchir, l'argumentation était spécieuse. Cette absence du banquier était peut-être très naturelle, et l'explication pouvait en être fournie d'une minute à l'autre. N'y avait-il pas quelque sévérité à en répandre le bruit et surtout à conclure,

comme l'avait fait le journal, au krach de l'importante maison qu'il dirigeait.

Qu'était-ce, après tout, ce journal ? Une méchante feuille vivant de scandales et dont les rédacteurs, toujours à la piste des cancanes et de fausses nouvelles, servaient chaque jour au public des faits sensationnels sans même prendre la peine d'en contrôler l'exactitude.

Toutes ces idées se heurtaient dans la tête du notaire, ébranlant peu à peu sa conviction et détruisant une à une toutes les espérances qu'il fondait depuis un instant sur l'heureuse issue de cette affaire.

— Il faut que j'en aie le cœur net, se dit-il à la fin. Je vais aller à la source même des renseignements et, coûte que coûte, je finirai bien par savoir la vérité.

Sans perdre une minute, il sortit et se dirigea vers les bureaux de la Banque Internationale.

Il était cinq heures et demie. On venait de fermer. Le lendemain matin, il revint.

En montant l'escalier, il s'aperçut tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Des gens allaient, venaient d'un air préoccupé, des clients sans doute, en quête de nouvelles.

Dans la nuit d'attente, le garçon ne sommeillait plus sur sa table. Mais il avait peine à répondre aux demandes de tous ceux qui entraient, furieux, le regard menaçant, et à chasser d'un ton bourru les plus énergiques qui parlaient de s'installer là, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu leur argent.

Mtre Bourreau se montra calme. Aussi put-il obtenir autre chose que la phrase stéréotypée dont chacun devait se contenter : " Je ne sais rien. Ne restez pas ici : le directeur ne reviendra pas, c'est inévitable. "

Le garçon le prit à part, tandis que continuait à droite et à gauche les réclamations bruyantes des mécontents, et tranquillement, très franchement aussi, croyant avoir sans doute à un magistrat instructeur, il lui raconta ce qu'il savait.

Villeroy avait quitté son bureau l'avant-veille sans rien dire. Il était rentré chez lui, avait préparé sa valise et s'était fait conduire à la gare du Nord, après avoir dit à son concierge qu'il s'absentait pour deux jours. Et le soir même une lettre arrivait à la banque, à l'adresse du caissier, lettre signée de Villeroy lui-même et dans laquelle il disait que, " ne pouvant faire face à certains engagements impérieux par suite d'une opération malheureuse, il préférait la mort au déshonneur et qu'il partait pour l'Angleterre, bien décidé à se suicider hors de France. "

— Le caissier, ajouta le garçon, attendit jusqu'au lendemain dans l'espoir que peut-être son directeur changerait de tactique et viendrait de lui-même se constituer prisonnier. Le lendemain il n'apprit rien de nouveau : aussi s'empressa-t-il de se rendre au Parquet et d'aviser le procureur de la République des faits qui venaient de se produire.

Une enquête est ouverte ? interrogea le notaire.

— Oui, Monsieur, répondit le garçon du bureau. On a mis les scellés sur les meubles de la banque et sur ceux de l'appartement privé de M. de Villeroy.

— Et qu'a-t-on trouvé ?

— Dans le coffre-fort, quelques valeurs dépréciées, mais pas le moindre argent.

— Et chez lui ?

— Je l'ignore.

— Que pense-t-on généralement dans l'entourage de Villeroy ? Croit-on à son suicide ?

— On croit plutôt à sa retraite dans quelque ville de l'étranger, en Belgique, par exemple, et je ne serais pas surpris qu'on le ramènât entre deux gendarmes, à moins que.....

— A moins que.....

Ici le garçon s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit.

Le notaire insista pour qu'il développât toute sa pensée, lui disant qu'il pouvait avoir confiance en lui, qu'il était officier ministériel habitué par conséquent aux secrets les plus graves.

Alors, l'autre s'enhardit, et tout bas :

— A moins, continua-t-il, que la police n'ait ordre de le laisser filer. Car vous le savez, M. de Villeroy était en relation avec bien des hommes politiques, des députés, des sénateurs, des ministres même, et si on le pinçait, il révélerait peut-être des choses compromettantes... Alors, vous comprenez ?.....

Une crainte venait de naître subitement dans l'esprit de Mtre Bourreau, la crainte de la complicité du gouvernement qui pourrait bien, ainsi que le laissait entendre le garçon, lui soustraire sa victime.

Au fait, que lui importait ? N'avait-il pas déjà obtenu satisfaction ? La fuite de Villeroy était une sorte d'aveu. Et d'ailleurs, eût-il été innocent que son mariage avec Mlle de Marquet était devenu impossible. La vengeance était donc certaine et complète ?

Complète ? Pas autant qu'il le désirait. Il pouvait faire davantage et contraindre en quelque sorte l'autorité judiciaire à agir. Il possédait sur Villeroy des détails inédits, capables d'éclairer les magis-

trats. Son devoir était de les communiquer. Il le comprit. Il le comprit, et, sans hésiter, bien qu'il fût attendu à son étude, il sauta dans un fiacre en jetant ces mots au cocher :

— Au Palais de Justice.

Une heure après, le juge d'instruction connaissait par le menu tout ce que M<sup>re</sup> Bourreau avait lui-même de l'existence de Villeroy, dès le soir, des mandats d'amener étaient lancés dans toutes les directions contre le banquier.

## CHAPITRE XIV

### LA JUSTICE INFORME

En pénétrant dans le cabinet du juge d'instruction, Villeroy eut un soubresaut convulsif et faillit se trouver mal.

Mais son sang-froid lui revint promptement et, poliment, avec une correction parfaite, il s'inclina devant le magistrat.

Celui-ci ne prit point garde à cette marque de politesse et s'assit sans répondre. Il classa les pièces qui encombraient son bureau, rangea méthodiquement ses plumes et son papier, et, son installation terminée, entama brusquement, sans préambule, l'interrogatoire du banquier.

Les questions, tout d'abord lentes et coupées de silences prolongés, ne tardèrent pas à se précipiter, à mesure que les faits se précisaient. Mais Villeroy gardait malgré tout, un calme et une présence d'esprit déconcertants. Il racontait tranquillement son départ et son arrestation, avec un souci de l'exactitude qui indiquait une longue et savante préparation.

Il avait, disait-il, perdu la tête à la pensée qu'il allait se trouver tout à coup, lui dont la vie avait été honnête et laborieuse, dans l'impossibilité de faire honneur à sa signature... Il avait senti tout couler autour de lui et l'idée lui était venue d'en finir, de se tuer. Puis il s'était dit aussi qu'il y avait un moyen de tout effacer : aller à l'étranger, y refaire une fortune afin de réparer un jour le tort qu'il avait causé à tant de gens ruinés par sa faute. Alors il était pour Bruxelles, résolu à tenter la chance avec l'argent qui lui restait. Mais, au moment de passer la frontière, tous ses beaux projets avaient été déjoués par l'arrivée inopinée de deux agents de la sûreté qui l'avaient arrêté et ramené à Paris.

— Voilà toute l'histoire de mon crime, ou plutôt de mon malheur, avait-il dit en terminant son plaidoyer. Elle est simple et banale et je ne crois pas qu'il soit besoin, après mes déclarations, si nettes et si loyales, de bien grandes explications. Vous me permettrez seulement de regretter, Monsieur le juge, que l'action de la Justice vienne précisément réduire à néants les intentions que j'avais de reconquérir l'estime des honnêtes gens, en essayant d'amasser assez d'argent pour désintéresser plus tard ceux que vous appelez mes victimes et qui sont plutôt mes compagnons d'infortune. Si mon arrestation suffit à les consoler de leurs pertes, tant mieux ! Mais je crains bien que ce ne soit pour eux qu'une légère compensation.

Le juge sourit, en homme qui sait ce que vaut l'ironie déguisée d'un inculpé.

— C'est tout ce que vous avez à me dire, lui demanda-il d'un ton qu'il s'efforçait d'adoucir.

— C'est tout.

Villeroy s'appretait à se retirer dans le fond de la salle. Le magistrat le retint.

— Restez lui dit-il, j'ai encore quelques petites questions à vous poser. Mais j'ai besoin d'entendre quelqu'un auparavant. Gardes, faites entrer la personne qui se tient à côté.

Au même instant, la garde ouvrit la porte, et M. de Marquet parut sur le seuil.

Villeroy ne broncha pas. Les deux hommes se regardèrent avec une défiance réciproque, comme deux lutteurs prêts à entrer en liste.

La confrontation n'amena, d'ailleurs, aucun résultat. M. de Marquet était si ému qu'il répondait d'une façon embarrassée, et Villeroy n'eût pas de peine à retrouver son énergie. Seuls, les quelques détails que le père de Mlle Suzanne donna sur sa villégiature à Blaville et l'ennui qu'avait toujours éprouvé son hôte à coucher dans la Maison des Quatre-As parurent impressionner le banquier. Le juge le remercia et se promit d'en tirer plus tard bon parti.

Lorsque M. de Marquet eut quitté le cabinet du juge d'instruction, sur un signe du magistrat, la garde introduisit tout de suite, sans qu'il eût été annoncé, un autre témoin. C'était le notaire, M<sup>re</sup> Bourreau.

Cette fois, Villeroy pâlit. Sans lui laisser le temps de se remettre, le juge reprit l'interrogatoire.

Les questions ne portaient plus sur le krach de la Banque Internationale dont l'instruction était pour ainsi dire terminée, mais sur les antécédents de Villeroy qu'il importait d'éclaircir après les insinuations très graves de M<sup>re</sup> Bourreau.

Il y avait eu, les jours précédents, un échange de communiqués entre le parquet de Caen et celui de la Seine, relativement au meurtre de M. Marais, et l'affaire se présentait sous un aspect tout nouveau.

Dès qu'on en vint à parler de la substitution de nom et d'état civil contre laquelle Villeroy avait tant de fois protesté, une véritable lutte s'engagea entre le notaire et le banquier. Celui-ci, perdant toute mesure, s'emportait contre son accusation. Il l'insultait, le traitant d'imposteur et de vendu, essayant de faire croire que toutes ses déclarations étaient dictées par une basse jalousie et que d'ailleurs il était payé par ses ennemis.

Au lieu de le servir, cette attitude causa à Villeroy le plus grand préjudice. Ce fut le commencement de sa perte.

Le magistrat ne lui laissa pas achever sa furieuse diatribe.

— Voyons, lui dit-il, ce qu'il me faut, ce sont des faits précis et non des injures. Vous niez avoir jamais jamais eu d'autre nom que celui de Villeroy et vous affirmez n'avoir jamais connu Maurice Latour dont parlait tout à l'heure l'honorable M<sup>re</sup> Bourreau. M. Marais, dont il a été question et dont l'assassinat est resté entouré d'un mystère impénétrable, vous était absolument étranger ? Vous persistez à l'affirmer.

— Je persiste.

— Mais alors m'expliquez-vous la ressemblance frappante qui existe entre cette photographie faite à Caen, voilà une dizaine d'années, et qui est bien, d'après le numéro même du cliché et les affirmations du photographe, celle de Maurice Latour, alors clerc de notaire chez M<sup>re</sup> Le Canut, et un autre portrait de Nadar, qui est le vôtre, si je ne me trompe ?

— Mon Dieu ! Monsieur le juge, répondit par un ton sec le banquier visiblement agacé, une ressemblance ne s'explique pas et je ne veux vous dire qu'une chose : c'est que je suis victime, en ce moment, d'une fâcheuse coïncidence.

— C'est en effet, une fâcheuse coïncidence que celle qui a mis entre vos mains certain papier sur lequel j'attire spécialement votre attention.

Villeroy commençait à trembler. Il se demandait avec anxiété quel pouvait bien être ce papier compromettant et de sombres pressentiments l'envahissaient.

Il croyait pourtant bien avoir fait disparaître toute trace du passé. Une pièce aurait-elle, par hasard, échappé à l'autodafé ?

— Vous avez entendu tout à l'heure, continua le juge, M. de Marquet vous parler d'un titre de créance de trente mille francs qu'il avait contre M. Marais, assassiné à Blaville. Or, comment se fait-il que le double de ce titre ait été trouvé en votre possession.

— Le titre de M. Marquet en ma possession ? Ah ! Ah ! c'est trop fort... Vous voulez m'intimider.

— Vous intimider ?... Ecoutez plutôt.

Le magistrat déplaça un papier jauni et froissé, qui semblait, avec ses raies bleues et rouges, une feuille arrachée d'un livre de comptes, et lut à haute voix, en scandant chaque mot :

— Reçu ce jour de M. de Marquet, propriétaire à Paris, y demeurant, avenue d'Antin, la somme de trente mille francs pour.....

La lecture de cette pièce importante n'était pas achevée que Villeroy, perdant connaissance, s'affaissa comme frappé d'apoplexie sur le sol.

Deux gardes se précipitèrent vers lui et l'emportèrent, évanoui, dans la salle des témoins.

## CHAPITRE XV

### LE CHATIMENT

Le jour commençait à baisser. Sous la lumière blafarde qui tombait par les hautes fenêtres, la salle de la cour d'assises avec un aspect lugubre.

Au fond, sur une toile aux tons éteints, le grand Christ se détachait, pâle et décharné, les bras tendus dans un geste de miséricordieux pardon vers les pécheurs qui, chaque jour, défilaient sous son regard attristé.



Plus bas, sur un estrade, le banc des magistrats, à droite, le siège du ministère public ; à gauche celui du greffier et immédiatement au-dessous, la table réservée aux pièces à conviction, et derrière laquelle sommeillait, durant le cours des audiences, indifférent par profession aux drames intimes qui se déroulaient dans cette enceinte, l'huissier audiencier, — un gros homme au teint apoplectique, dont la face cramoisie émergeait de sa robe lustrée, son triple menton s'étagant sur son rabat fripé.

D'un côté, le banc des jurés ; de l'autre, celui des accusés ; partout des boiseries sombres et sévères et dont quelques motifs symboliques, — les balances et les tables de la loi — rompaient seuls la navante monotonie. Au milieu de cet immense vaisseau, une barrière était dressée, derrière laquelle s'entassait pêle-mêle une foule composite — public ordinaire des Cours d'assises : petits bourgeois en quête d'émotions, demi-mondaines désireuses de revoir une dernière fois le visage de l'accusé, flâneurs et désœuvrés, pauvres vieillards transis de froid, blottis et recroquevillés près des bouches de chaleur ; enfin, l'innombrable foule des escarpes et des rôdeurs de nuit, accourus là comme à un cours pour apprendre, en quelque sorte, la manière de s'y prendre, l'attitude à tenir vis-à-vis du président, et jusqu'à la façon dont ils devront répondre, lorsque leur tour sera venu de jouer le grand rôle dans le drame judiciaire.

Tout ce monde grouillait, ricanait, parlait haut. Soudain, l'huissier ouvrit la porte du foad et, d'une voix solennelle, annonça : "Messieurs, la Cour !"

Les magistrats entrèrent, un à un. Le président marchait le premier, suivi de deux conseillers, du substitut et du greffier. Ils prirent place.

Le président déclara l'audience reprise et ordonna à l'huissier "de faire rentrer MM. les jurés".

Un instant après, les jurés parurent et prirent place à leurs bancs. Ils étaient, pour la plupart, pâles, et leurs visages trahissaient une vive émotion.

A la vue de ces douze citoyens qui venaient de décider du sort d'un de leurs semblables et qui allaient rendre publiquement contre lui une sentence de vie ou de mort, un frisson parcourut l'assistance ; les conversations cessèrent subitement et dans le grand silence de la salle, une voix s'éleva tremblante, celle du chef du Jury qui, la main appuyée sur la poitrine, laissa tomber lentement les paroles de la solennelle déclaration : "Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du Jury est : L'accusé, Maurice Latour dit Villeroy, est-il coupable..."

Les questions se succédaient, suivies d'un "oui" ferme, prononcé distinctement par le lecteur.

L'avocat de Latour, — une des gloires du jeune barreau, — les suivait avec anxiété, assistant à l'effondrement progressif de sa plaidoirie, échaffaudée à grand-peine sur une argumentation plus brillante que solide. Il ne lui resta plus bientôt qu'un espoir, celui des circonstances atténuantes qui, seules, pouvaient permettre à son amour-propre de sortir sain et sauf de cette affaire ; car, à ce moment, le souci de sa propre réputation le préoccupait bien plus que le sort de son client.

Hélas ! la déclaration du Jury était muette sur ce point.

La situation apparaissait donc très nette, cruelle, poignante pour l'accusé et son défenseur.

Ils restaient, l'un et l'autre, écrasés sous le poids de ce verdict impitoyable ; celui-ci, sentant, à l'idée de mort prochaine, tout son sang se figer dans ses veines ; celui-là, songeant avec tristesse aux poignées de mains hypocrites des amis, aux félicitations ironiques des confrères à la sortie de l'audience, ainsi qu'aux commentaires désobligeants de la presse, le lendemain.

Devant la décision du Jury, la Cour demeurait impuissante : elle n'avait plus qu'à appliquer rigoureusement la loi.

Après un silence de cinq minutes environ, consacrées à la rédaction de l'arrêt et pendant lesquelles le président cherchait dans un code volumineux, l'huissier cria d'une voix forte, afin d'arrêter quelques chuchotements partis de l'extrémité de la salle : "Silence ! au fond," et la lecture commença.

Le magistrat allait, allait, bredouillant le jargon juridique avec une volubilité incroyable.

Tout à coup, il s'arrêta : sa voix se fit plus claire, avec, pourtant, un léger tremblement il laissa tomber distinctement ces mots effrayants pour les esprits les plus rebelles à toute émotion : "Condamné le nommé Latour à la peine de mort."

Un mouvement de stupeur se manifesta dans l'assistance : quelques murmures s'élevèrent, bientôt réprimés par le président.

Pendant ce temps l'accusé, ayant retrouvé son sang-froid, restait calme, impassible, un sourire figé au coin de la lèvre, défiant la foule de son regard narquois.

— Latour, avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine, interrogea le magistrat lorsque la lecture du verdict fut achevée.

— Mon Dieu, répondit le condamné avec une négligence affectée, j'aurais bien encore quelques explications à donner à MM. les jurés ;

mais elles seraient trop longues et puis, d'ailleurs, ils ne me comprendraient pas. Je me contenterai de leur dire ceci : j'ai voulu jouer contre la destinée ; j'ai perdu. Je paie ma dette. Si c'était à refaire, je m'y prendrais autrement. Je ne regrette rien, si ce n'est peut-être de n'avoir pas joué assez serré. Puisse mon expérience servir d'exemple à tous ceux qui, désireux d'arriver comme moi à la fortune, vont droit au but sans reculer devant les moyens nécessaires, que ce soit le vol ou l'assassinat. J'ai manqué d'adresse, voilà tout. Que les autres soient plus heureux. Je dis cela pour tous les faux bonhommes que vous respectez et dont quelques-uns siègent peut-être ici.

Plusieurs fois le président avait essayé de lui imposer silence. Quand il vit que ce plaidoyer tournait au réquisitoire, il l'arrêta net.

— Latour, cria-t-il, je vous avais donné la parole pour vous expliquer et non pour insulter. Je vous somme de vous taire. L'audience est levée. Gardes ! emmenez le condamné.

Un tumulte indescriptible accueillit ces paroles. La foule hurlait, trépidait, s'étonnait aux portes. Enfin, peu à peu, le flot s'écoula, tandis que Villeroy sortait entre deux gendarmes.

## CHAPITRE XVI

### L'OISEAU S'ENVOLE

Le crépuscule étendait déjà son voile sombre sur la ville de Rouen, en même temps qu'un brouillard opaque et pénétrant continuait de tomber, noyant dans une grisaille uniforme les élégantes ogives et les aiguilles festonnées du vieux Parlement de Normandie.

Dans la cour intérieure, les tourelles revêtaient un aspect plus sévère, les pierres noircies par le temps semblaient évoquer tout un lointain passé de grandeur déchu, et tandis que les symboliques gargouilles, la gueule ouverte, crachaient goutte à goutte la brume du Nord, derrière les vitraux de la salle d'Assises, l'une après l'autre les lumières s'éteignaient, laissant apercevoir encore une dernière fois, presque furtives, des ombres pressées qui glissaient sans bruit et disparaissaient.

Chacun, en effet, se bousculait dans la salle des Pas-Perdus.

Tandis que les magistrats, hâtant le pas, se rendaient au vestiaire, tout entiers à la satisfaction de la tâche terminée et le bonheur de rentrer dans leur foyer où les attendait la tranquillité de l'intérieur familial, la foule fiévreuse, encore tout ému du drame qui venait de se dérouler, se précipitait vers le grand escalier de pierre donnant accès à la Cour.

Des conversations s'échangeaient sur le verdict. Depuis quatre heures qu'ils étaient enfermés dans la même salle, ces curieux éprouvaient comme un besoin de parler, de répandre au dehors leurs impressions.

Les uns, — des rentiers cossus au teint fleuri, à l'air béat de satisfaits, approuvaient hautement la condamnation :

— C'était un exemple salutaire qui s'imposait. Que deviendrait la société si elle ne se défendait pas avec les armes que la loi met entre ses mains.

Les autres — hommes d'affaires, gens que de pareils spectacles avaient rendus insouciant et sceptiques et dont la sensibilité s'était depuis longtemps émoussée — discutaient une question de droit soulevée au cours des débats dans un incident qui avait motivé des conclusions repoussées à tort, disaient ils, par la Cour.

D'autres enfin, — des femmes surtout, natures superficielles, complètement dominées par leurs nerfs — ne pouvaient se défendre d'un regret, à la pensée qu'un homme correct et séduisant, comme l'était Villeroy, ait été confondu avec les escrocs vulgaires et grossiers qui formaient la clientèle habituelle de la Cour d'assises.

— Quel dommage que ce pauvre garçon ait fait un si mauvais usage de son intelligence ! Car, enfin, il avait tout pour réussir : la distinction, l'esprit, l'instruction... Comme il s'était défendu avec habileté et quel charme dans sa voix !

Sur ces réflexions, la verve de Gravoche traçait en boutades faubourienne :

— Eh bien ! de quoi qui s'plain, l'aminche ? Parce qu'il va être nué dans le panier à son ! Mais auparavant on va y faire embrasser la "veuve" et puis, là, tout de suite, on va l'ramener dans un'roulante à deux chevaux. Ah ! malheur ! Pleure donc pas, la petite, c'est pas ton père.

Au bas de l'escalier, la voiture cellulaire attendait à cinq mètres environ de la petite porte par où devait sortir le condamné,

En un instant, deux haies de curieux l'entourèrent, maintenues à grand-peine par les gendarmes.

On voulait revoir une dernière fois les traits de l'homme dont les aventures avaient, depuis quelques jours, accaparé l'opinion publique, et défrayé toutes les conversations.

On se disputait les premières places et c'était dans chaque rang des altercations accompagnées de gestes brusques.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Villeroy apparut, calme et souriant.

Alors une poussée formidable se produisit de toutes parts, on hurlait : " A mort le misérable, la canaille ! "

Quelques-uns, plus surexcités que les autres, brandissaient leurs cannes, montraient les poings, hurlaient des imprécations contre cet escroc de grande envergure. C'étaient d'anciens clients de Villeroy, ruinés par les spéculations malhonnêtes et venus pour assouvir leur vengeance contre lui, dans le cas où la Justice ne l'aurait pas frappé comme il le méritait.

Il semblait, à les voir ainsi exaspérés, que la sévérité de l'arrêt n'eût point calmé leur colère.

Sans se laisser déconcerter par des démonstrations hostiles, Villeroy s'avancait entre deux gendarmes. Les cris redoublaient sur son passage. On voulait l'arracher à ses gardiens afin de le lyncher.

Au moment où il s'appretait à monter dans la voiture, une nouvelle boueclade eut lieu, plus forte encore que la précédente.

Les chevaux effrayés se cabraient, menaçant d'écraser les personnes environnantes ; les agents, débordés, devenaient impuissants à maîtriser le mouvement de la foule, si bien que, tout à coup, l'obscurité aidant, Villeroy se trouva séparé des gendarmes et perdu dans la mêlée.

A la faveur du trouble général, il se faufila, jouant des coudes, se frayant avec ses points un passage, à travers leurs rangs pressés de ses accusateurs, et parvint à gagner la voûte, sans qu'on eût pu s'apercevoir de quel côté il avait disparu.

— Arrêtez-le, arrêtez-le, clamaient les gendarmes désespérés. . .

Déjà on se précipitait à la poursuite du fuyard.

— Par ici.

— Où ?

— A droite. . . . .

— Mais non, à gauche. . . . .

Les exclamations se croisaient, attestant l'incertitude de chacun. Cependant, instinctivement, la masse s'était portée vers la rue Saint-Lô, qui longe le Palais de Justice.

— Le voilà, le voilà ! . . . Nous le tenons . . . Cette fois il ne nous échappera pas.

Et déjà ceux qui étaient en tête de la bande entouraient un homme vêtu comme Villeroy, d'une redingote de drap noir, la tête coiffée d'un chapeau mou, et qui se dirigeait en courant vers le centre, de la ville.

Ne comprenant rien à cette attaque inopinée, celui-ci se débattait, cherchant à se dégager afin de continuer sa course. Cette attitude avait redoublé la fureur de la foule ; les coups pleuvaient, le sang ruisselait.

— Assez, assez, suppliait le malheureux. Mais laissez-moi donc. J'étouffe.

Il allait succomber, la figure écorchée, les vêtements en lambeaux, lorsqu'un gendarme, ayant réussi à fendre cette meute de forcenés, arriva près de juste à temps pour le sauver d'une mort certaine.

— Allons, debout, lui dit-il, et suivez moi.

L'homme ahuri, pouvait à peine se soutenir. Cependant, réconforté par la vue de l'uniforme, il fit un effort et parvint à se lever. Le changement d'attitude du public qui s'était calmé subitement acheva de le rassurer. Aussi, son sang-froid lui revenant peu à peu, il essaya de balbutier quelques explications.

— Mais, Monsieur le gendarme, je vous assure que je n'ai rien fait. Je ne sais ce qu'on me veut. Qu'y a-t-il ? Pourquoi m'a-t-on frappé ? J'habite-là, tout près, rue Rollon, et je rentrais chez moi en courant, car j'étais en retard, lorsque j'ai été arrêté.

Le gendarme souriait, d'un air incrédule.

— Allons, allons, ne faites pas le malin . . . On la connaît . . . Venez avec moi.

Tout autour, les gens applaudissaient.

Soudain, une fois domina le tumulte.

— Non, ce n'est pas Villeroy ; c'est le père Simon, le marchand de pipes de la rue Rollon : vous ne le reconnaissez pas ?

On s'approchait pour se convaincre.

— C'est vrai, disait-on de toutes parts, nous nous sommes trompés. Allons, bon ! Encore du temps de perdu . . . Et l'autre ? . . . Nous n'avons qu'à courir pour le rattraper.

La foule se remit à courir dans la même direction, tandis que le gendarme, tout honteux de sa méprise, relâchait le père Simon en se confondant en excuses.

Pendant ce temps, Villeroy qui n'avait pas abandonné son sang-froid, descendait tranquillement en flânant la rue des Carmes, afin de gagner la place de la Cathédrale.

A peine sortit de la cour du Palais de Justice, avec l'instinct particulier aux malfaiteurs de race, il avait, d'un pas mesuré, pour mieux égarer les soupçons, traversé la rue et gagné la boutique d'un marchand de " postiches " situées presque en face.

Là, successivement, il s'était fait montrer des perruques, de fausses barbes, " pour aller, avait-il dit, à une fête qui devait avoir lieu le soir même au Château-Baubet. "

Pendant qu'il examinait l'étalage, le bruit croissant au dehors avait attiré l'attention du marchand. Villeroy avait répondu d'un ton dégagé : " Sans doute la sortie des Assises. N'était-ce pas aujourd'hui l'affaire de la Maison des Quatre-As ? . . . Il devait y avoir du monde. "

Le marchand n'avait pas insisté. Villeroy avait continué de choisir quelques objets, acheté une fausse barbe et était sorti calme, sans préoccupation apparente.

Dans la rue, son premier soin fut de dissimuler ses traits sous les deux favoris blonds reliés par une épaisse moustache. Ainsi déguisé, il s'éloigna après s'être assuré que personne ne le suivait.

Bien qu'il se crut désormais à l'abri de toute investigation, il avait cependant hâte de fuir les abords du Palais de Justice.

Il aurait pu rencontrer dans ces parages quelque témoin compromettant, se troubler à son approche et révéler ainsi la véritable personnalité. Malgré tout, cette crainte le tourmentait.

Il allait rasant les murs, cherchant l'ombre, par les ruelles les plus étroites. Le moindre bruit l'effrayait.

Chaque fois qu'un pas résonnait derrière lui, il se croyait filé et pressait l'allure. Instinctivement, il se raidissait, fermait les poings, prêt à se défendre et ne retrouvant son flegme que lorsque l'homme l'avait dépassé.

Dans ces conditions, la faible distance qui le séparait de la cathédrale lui semblait un long calvaire.

Enfin, il arriva, traversa la place, se précipita par une porte basse et disparut dans la profondeur de la nef.

Il s'agenouilla sur un prie-Dieu, derrière un gros pilier, et resta là jusqu'à ce que le sacristain vint le prier de sortir.

Quand il se retrouva dehors, il fut pris d'une hésitation. De quel côté devait-il aller ? Comment employer sa soirée.

L'éveil devait être donné dans la ville. Aux gares, son signalement était nul doute parvenu. On ne manquerait pas de surveiller les cafés, les théâtres, comme aussi de fouiller les wagons.

Il fallait donc s'échapper le soir même, glisser habilement entre les mains des limiers de la police.

Tout en faisant ces réflexions, il était arrivé sur les quais. La Seine coulait lentement, agitée de remous ourlés d'écume et les reverbères fumeux profilaient leurs silhouettes grêles le long de la berge.

Immédiatement, il sentit que le salut était là. Remonter la Seine, à travers les vastes prairies de Sotteville, gagner la station la plus proche, en pleine nuit, alors que la surveillance était ralentie ; prendre le train de Paris où il arriverait le matin de bonne heure, avant le lever du jour, telle était le meilleur projet. Il se mit en devoir de l'exécuter sans retard.

Tout alla bien jusqu'à ce qu'il fût à proximité de la gare de Sotteville. La nuit était belle. La lune éclairait l'étroit chemin de halage. Il put donc marcher sans craindre les accidents de terrain qui eussent entravé sa course.

Mais, lorsqu'il fut entré dans la petite salle, au moment de prendre son billet de cinquante francs cousu dans la doublure de sa redingote, n'osant pas, devant les quelques voyageurs qui se trouvaient là, le tirer de sa cachette, il sortit un moment et reparut bientôt devant le guichet.

Il prit une " troisième " pour Paris, traversa la salle d'attente, et le collet de son vêtement relevé, il se promena sous la marquise.

Le train était en retard d'un quart d'heure. Oh ! ce quart d'heure ! Comme il lui sembla long à passer sous le regard menaçant du gendarme qu'il croyait attaché sur lui avec une ténacité persistante.

Enfin dans le lointain, un coup de sifflet retentit. Un point rouge apparut sur les rails, trouant l'obscurité de la nuit, et la locomotive arriva, crachant la vapeur, semant autour d'elle des charbons enflammés.

Villeroy sauta dans un compartiment, referma vivement la portière et se blottit dans un coin.

Il était sauvé.

Trois heures plus tard, il débarquait à la gare Saint-Lazare.

( A suivre )

#### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

# UN TOUR DE VALSE

CAPRICE

Pour le piano

Par ALBERT RENAUD

*Molto con eleganza*  
*mf*

PIANO

*espressivo*

*espressivo*

(A suivre.)

# COMME L'EAU.

POESIE DE H. PIAZZA

MUSIQUE DE GASTON PAULIN



CHANT

*And.<sup>te</sup> con moto quasi all.<sup>ro</sup>*

Ses yeux pâ les, ses yeux en fleur. — L'eau qui

PIANO

passé en a la cou leur —

*crac.* Ses yeux durs où mon cœur se

*crac.*

brû - se. L'eau qui dort en a la traî - (ri - sel.

1

*4 tempo*

Sa douce voix d'enfant ja - seur. L'eau qui passe, en a le cou

Ses froide de dains sans vi - o - len - ce. L'eau qui

*cresc.*

dort en a le si - len - ce. Ses bras en la - cants, ses bras

*p*

fraie L'eau qui passe en a les ai vrait Sa le - vre qui s'offre et qui

*dim.*

2

*rit.*

ai - e, L'eau qui dort en a l'i ro - ai si - Non

*rit.*

*1<sup>o</sup> tempo*

plus que son amour in - grat L'eau qui pas - se ne revien - dra. Et je mour.

*p*

*cresc.*

-rai de ma souf - fran - ce. L'eau qui dort en a l'es - pé -

*cresc.*

*rit.*

rad - cel -

*rit.*

3

MODES PARISIENNES



JAQUETTE LOUISE EN DRAP uni noir, vague devant et ajustée du dos avec petits côtés. Les devants croisés forment deux revers et se boutonnent par une sous-patte ; garniture d'astrakan bordant les revers ; col Médicis bordé de fourrure, manches ornées de passementerie ; broderies autour de la jaquette.

CŒUR DE LA FEMME

(Pensées et Bons Mots recueillis par Jules Bourbonnière.)

Combien est fort le cœur de la femme quand il s'appuie sur le devoir et l'affection.

Le cœur de la femme est un sanctuaire, puisque Dieu créa l'amour pour s'y cacher.

Le cœur féminin recèle des beautés splendides que le flambeau de l'amour peut seul éclairer.

Le cœur de la femme est un labyrinthe obscur ; si l'amoureux ne fait pas de chutes, c'est qu'il en tient le fil conducteur.

Le cœur de la femme est ainsi fait, que si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il aura toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel.

Le cœur de la femme est trop profond pour que l'observation la plus clairvoyante en puisse sonder tous les replis, et ce n'est qu'en s'ouvrant de lui-même qu'il laisse échapper son dernier mot.—CHARLES DE BERNARD.

SUFFOQUÉ

Maman.—Eh bien, Willie, que dit-on quand l'oncle Harpagon nous donne un sou ?

Willie.—Ouf ! Je suis trop surpris pour pouvoir parler.

LE MEILLEUR CERTIFICAT

L'ex-maîtresse.—Ainsi cette dame vous a engagée immédiatement quand vous lui avez dit que vous sortiez de chez moi ?

L'ex-servante.—Oui, madame. Elle dit qu'une fille qui est restée trois mois avec vous doit être un ange.

CE SERA UN SOUVENIR

Nous ne craignons pas d'affirmer que chaque personne qui aura vu et lu le SAMEDI-NOEL de 1899, le mettra au nombre des souvenirs que toute famille conserve précieusement.

UNE VICTIME DE LA MALADIE

Le recorder.—Vous êtes accusé de vagabondage. On ne vous connaît aucun moyen de gagner votre vie.

Lutrampe.—J'en ai un, mais elle est malade de ce temps-ci et ne peut pas faire de lavages.

RECONNAISSABLE

Le détective.—Donnez le signalement de votre caissier.

Le banquier.—Blond, mince, six pieds de long et \$2,000 de court.

ECONOMIE

Dans un bureau de journal quotidien :

Le reporter.—Mme Hautellâte se plaint que le portrait qu'on a publié d'elle ne lui ressemble pas du tout.

L'éditeur.—Tant mieux, il pourra nous servir pour une autre.

EUREKA !

Dosblanc.—Eureka ! Eureka ! Je l'ai trouvé enfin ! Je l'ai trouvé !

Policeman.—Trouvé quoi ?

Dosblanc.—Le mouvement perpétuel. Ça fait trois heures que je suis ici et je n'ai pas encore vu une voiture du tramway s'arrêter.

APRÈS LA COLLISION

Deux personnes qui louchaient font collision ; l'une va choir sur l'asphalte et l'autre baise une façade de maison.

—Espèce de mufle ! s'écrie le premier relevé, ne pouvez-vous pas regarder où vous allez ?

—Et vous, triple imbécile ! ne pouvez-vous aller où vous regardez ?

RESTRICTION

Les parents sont toujours fiers d'avoir des enfants déjà grands pour leur âge, excepté quand ils sont obligés de plaider pour les faire voyager à moitié prix en chemin de fer.

LES MEILLEURS ARTISTES

Les meilleurs artistes sont mis à contribution pour la confection de notre grand SAMEDI-NOEL. Ils sont tous à l'œuvre depuis des semaines.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

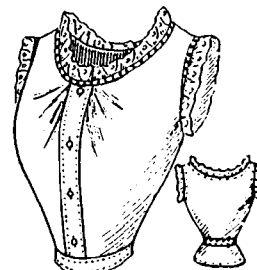
No 678.—Rien n'est plus frais qu'un joli tablier bien repassé, en mouseline, percale, guingan (gingham), batiste ou toile pour être porté en tous temps et sur n'importe quel vêtement. Celui-ci est très beau et très simple aussi. Boutons et boutonnières au dos.

2 verges, 36 pouces de largeur, suffisent pour tablier d'enfant de 4 ans. No 678 est coupé en dimensions pour enfants de 2 à 6 ans.

No 678.—Tablier pour fillettes.



No 679.—Cache-Corset pour dame.



NO. 679 LADIES' CORSET COVER.

No 679.—C'est surtout à une époque où le style des vêtements demande un ajusté très précis qu'il est important de soigner la forme des sous-vêtements. Le cache-corset joue un grand rôle à ce sujet. Celui que nous offrons ne porte de couture qu'aux épaules et s'adapte admirablement à la taille. Tout le secret est dans la confection de la bande centrale. Au bas la bande circulaire est pourvue de boutons pour retenir la jupe ou le jupon. On peut omettre le fril.

1 verge, 36 pouces de largeur, suffit pour taille moyenne.

No 679 est coupé pour dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 32 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centins chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

## Une journée de travail.

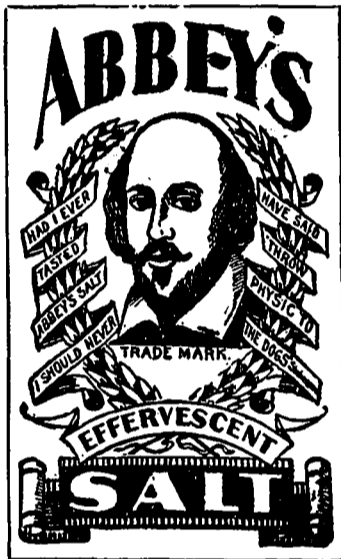
Quelle différence il y a entre eux. Un jour tout va bien, et vous faites beaucoup d'ouvrage. Un autre jour, tout va mal, et vous n'êtes pas dans votre assiette.

Avez-vous jamais pensé que la faute en était à vous-même?

Le tout est d'avoir un bon début. Si, immédiatement en vous levant, vous prenez une cuillère à thé d'

### Abbey's Effervescent Salt

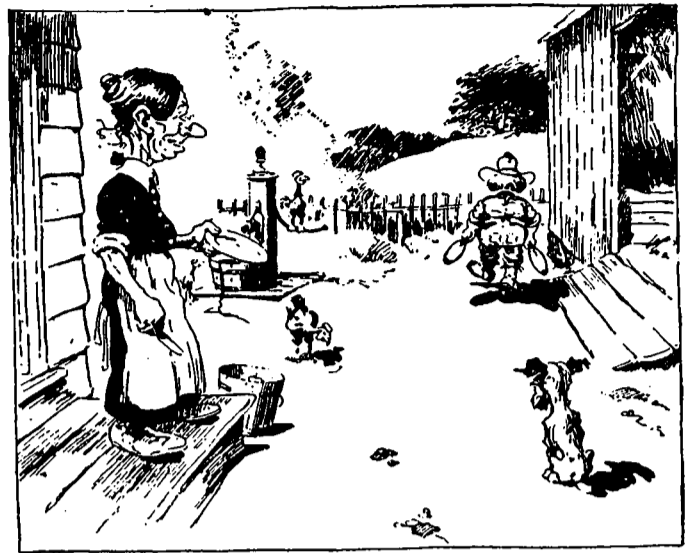
dans un verre d'eau, vous irez déjeuner avec appétit et travailler avec une nouvelle énergie et la tête libre.



Du Dr. W. H. Wright, L.R.C.P.I., L.M., M.R.C.S.E., L.S.A.I., officier supérieur de santé, Londres, Angleterre :

"Notre régime de vie artificiel opère tant de changements dans la qualité du sang qu'il devient fréquemment impur et qu'il tombe aisément en proie aux maladies infectantes et aux désordres de toute sorte. Je recommande fortement de tempérer le système et de purifier le sang, et pour cela je ne connais pas de meilleur remède que votre Abbey's Effervescent Salt."

## UN STRATÉGISTE ÉMÉRITE



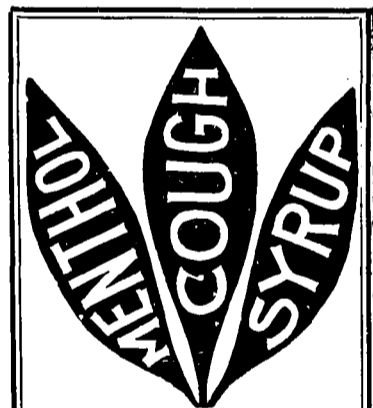
*Mme Bajoue.*—Tiens ! mon mari qui va faire de l'exercice avec ses clubs... Je n'aurais jamais pensé qu'il suivrait aussi régulièrement l'avis des médecins.

## SON REMPLAÇANT

—Maintenant que tu es grand père, je suppose qu'on ne te verra plus aussi souvent au club ?

—Non, mon fils va me remplacer.

## Soyez Toujours sur vos Gardes



Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

## MENTHOL COUGH SYRUP

GUÉRISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consommation, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prépare seulement par  
**Roy & Boire Drug Co.,**

1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.  
Manchester, N. H. et Montréal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

## MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

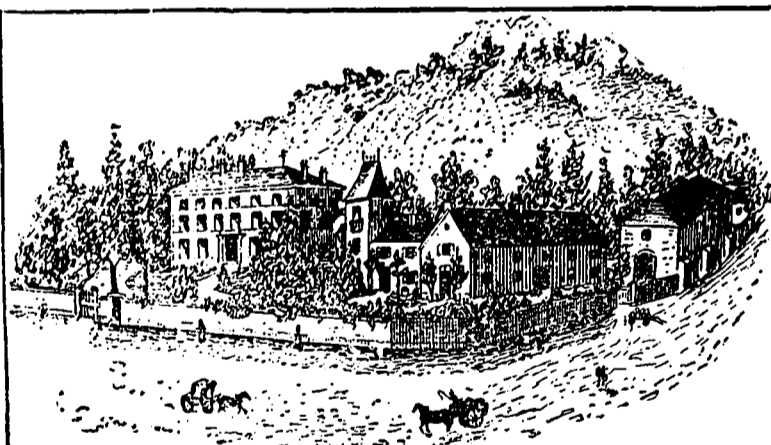
PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

### ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.



CHATEAU ST MICHEL

1661

## Chateau St-Michel

ancienne propriété du Comte Jean de St-Michel, située à environ trente kilomètres de Bordeaux.

Les milliers de vignes qui entourent ce chateau, poussant sur un sol excessivement ferrugineux, donnent un vin riche, généreux et contenant des propriétés éminemment toniques et reconstituantes. C'est le connu et recommandé par tous les médecins de l'univers, comme étant le plus puissant, le plus énergique des toniques stimulants pour combattre la faiblesse, la pâleur et l'anémie sous toutes ses formes.

**VIN ST MICHEL**

## LE PETIT TYRAN

*La mère.*—Vois donc ce doux sourire sur la figure de bébé...

*Le père.*—Il rêve probablement qu'il est après m'empêcher de dormir.

UN STRATÉGISTE ÉMÉRITE — (Suite et fin)



II

M. Bajone.—Quelle bonne idée j'ai eue d'acheter du "5 year old club".

## LE DERNIER MOT DE LA SCIENCE

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, le grand remède contre les maux dus à la faiblesse ou à l'impureté du sang

A tous ceux qui souffrent d'épuisement, de débilité, de douleurs d'estomac, de maux de tête, de vertige, d'essoufflement, de chlorose (pâles couleurs), de boutons, d'éruptions et généralement de toutes les affections qui résident dans la faiblesse, l'appauvrissement, l'insuffisance ou l'impureté du sang, nous sommes heureux d'annoncer qu'il existe un remède unique et souverain qui les guérira infailliblement. Ce sont les PILULES DE LONGUE VIE du Chimiste Bonard. Ces pilules qui sont préparées avec infiniment de soins et dont la formule a reçu la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris sont destinées à vaincre, à terrasser, à anéantir toutes les maladies plus haut men-

tionnées. Les PILULES DE LONGUE VIE sont la plus récente comme la plus complète et la plus grande découverte du siècle. Nous demandons, dans leur propre intérêt, aux personnes souffrantes ou débiles d'en faire l'essai; elles seront émerveillées des résultats qu'elles en obtiendront.

Les PILULES DE LONGUE VIE du Chimiste Bonard sont vendues dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte, ou envoyées franco par la malle sur réception du prix par LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 Berri, Montréal.

Chaque boîte est accompagnée d'une feuille contenant la direction et le mode d'emploi des Pilules.

Ecoutez-moi sans discourir;  
Un parvenu disait: Enfin, j'ai de quoi vivre!  
Un moine lui répond: As-tu de quoi mourir?  
Ce petit mot vaut tout un livre.

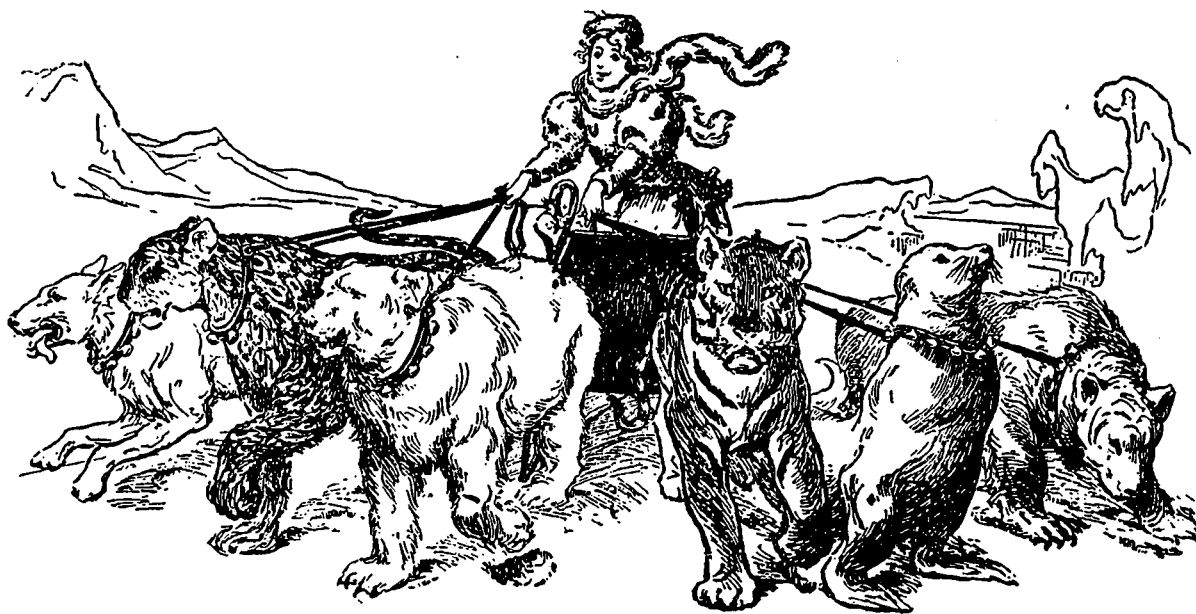
Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818



## Les Attractions d'une Grande Maison.

Plus belle collection de fourrures que la nôtre n'a jamais été vue sur ce continent. Tout ce que le désert offre de grandes peaux, tout ce que les grandes régions sauvages de la Russie offrent de fines fourrures, tout ce que l'Amérique produit de fourrures recherchées, est présentement exposé dans nos magasins, les plus grands de l'univers dans le commerce en détail des fourrures.

C'est le temps de se garantir contre les courants perfides de la froide saison.

C'est le temps de faire son choix.—Riches et pauvres trouveront à nos comptoirs des fourrures à leurs prix—absolument à la portée de leurs bourses.

Impossible de décrire l'immense variété de fourrures en peaux et confectionnées que nous offrons aux deux sexes.—Nos ouvriers sont tous des experts.

Nous affirmons et nous prouvons qu'à notre établissement la fourrure coûte 25 p. c moins cher qu'elle ne coûte au commerce de gros au Canada.

Précautionnez-vous avant qu'il soit trop tard. Quels que soient vos goûts, vos moyens, vos caprices mêmes, vous êtes certains d'être servis à souhait chez

# Chs. Desjardins & Cie

1583 à 1589 rue Ste-Catherine

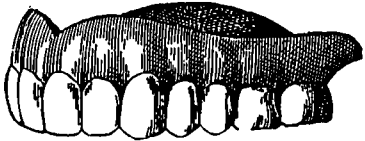
Dont l'établissement est sans conteste la plus grande maison de l'univers dans le commerce en détail des Fourrures.

**La Chemise Nouvelle**

Parfaite, à point, tissu fin et durable. Faite sur commande aux prix de \$18. à \$30. la douzaine. Rien de comparable nulle part.

Nos Chemises de Soirée sont sans rivales et, grâce à des attaches invisibles, elles ne...  
BOMBENT PAS

**GENEREUX & Cie**  
NOUVELLES MERCERIES DE TOUS GENRES  
227 rue St-Laurent

**\$5**  **\$5**

**Un Conseil d'Ami**

Si vous ne lisez pas ceci, vous le regretterez :

Combien de gens passent leur vie à souffrir et dépensent leur argent inutilement en médicaments, drogues, etc., etc., pour se guérir. Faites examiner vos dents, les mauvaises dents sont la cause presque invariable des maux de tête ou d'estomac. La cause de la souffrance du dyspeptique est le manque de dents ou le mauvais état de sa bouche. C'est l'avis des plus grands médecins. Consultez sans retard votre dentiste ou, si vous n'en avez pas, consultez les dentistes et les médecins spécialistes de notre grande institution. **Consultations Gratuites.** Nous sommes les seuls à Montréal et dans toute la Province qui faisons un dentier garanti pour **\$5.00.** Nos prix pour tous les autres travaux dentaires sont à la portée de toutes les bourses.

**Institut Dentaire Franco-Américain,**  
162 Rue St-Denis, Montreal.  
TEL. EST 1744.



**A l'Enfant Malade**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

**Il Faut DORMOL**

**Klondike Knitter.**

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ATTACHMENTS: SWIFT, RIBBER, MACHINE, MAKER

INSTRUCTION BOOK

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

FREE CATALOGUE

ADDRESS: **GREELMAN BROS.** GEORGETOWN ONT., CANADA.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.  
**GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.**

⚠ Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PHYSIOLOGIE



—Dames et Messieurs :— Dans mes études sur le caractère et les habitudes de la race humaine, il n'y a que la variété juive que je trouve facile à soumettre à mes épreuves.

**I. C. C.**

**L'Indian Catarrh Cure**

**LE NOUVEAU REMEDE**

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. § Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

**THE INDIAN CATARRH CURE CO.**

146 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 24 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

**Maux de Tete**

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25. la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR **ROY & BOIRE DRUG CO.**

Un professeur de mathématique va partir pour la campagne et récrimine à l'aspect des nombreux bagages que sa femme se dispose à emporter.

—Tu ne peux pas, lui dit-il, te mettre en route sans une demi-douzaine de colis ; c'est toujours le même système.

—Hé ! oui, mon ami... le système des six malles !

**NOUVEAU RESTAURANT**

**GUST. BOURRASSA**

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

**Déménagement**

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désirent visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Miroirs, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guibord, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

**F. Lapointe,**

1447-1449

**SAINTE-CATHERINE**

Près de la rue Montcalm.

**10c**

**402 Pages, 402**

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

**LE FILS DE L'ASSASSIN**

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

**10c**

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

**LE SAMEDI,**  
516 rue Craig, Montréal.





La **Phosphatine Falières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 ans, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

RIEN DE CASSE



*Lui.*—Je voudrais bien vous demander en mariage, mais, par malheur pour moi, un de mes parents a été pendu pour meurtre, il y a six générations...  
*Elle.*—Oh! mais... C'est magnifique, au contraire. Un homme qui peut retracer aussi loin ses ancêtres est ce qu'il y a de mieux. Vous pouvez demander ma main à papa.



**PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal.  
 W. A. NOYES, 320 Power's Block, Rochester, N. Y.

La myopie est parfois le secret du courage. — G.-M. VALTOUR.

LA DENTITION

A l'époque redoutée de la dentition, les enfants qui sont nourris à la *Peptonine*, c'est une remarque faite fréquemment, sont exempts de la plupart des troubles qui affectent les enfants chétifs. Tous leurs organes en voie de développement, les muscles, les os puisent dans cet aliment pur, stérilisé, tous les éléments de la formation du tissu musculaire et osseux. C'est ce qui explique pourquoi, grâce à cette alimentation spéciale, leurs dents percent facilement et, pour ainsi dire, sans souffrance. La *Peptonine* est à la portée de toutes les bourses et se vend 25c la grande boîte, dans toutes les épiceries et pharmacies. Gros: 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Téléphone Bell, East 1288.

Annonce étrange lue dans un journal sérieux:  
 "On demande une gouvernante allemande pour montrer sa langue à des enfants".  
 Singulière occupation!

FAITES ATTENTION!

Prenez garde aux refroidissements! C'est le commencement de graves maladies des poumons. Au premier symptôme, recourez au *Beume Rhumal*: c'est le remède par excellence pour la guérison des rhumes, bronchites, toux, enrouement.  
 141



**Aux Dames**

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

*Adoucir, Velouter, Blanchir*  
 la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

**Crème Simon**

Se défier des Contrefaçons et Imitations

**Poudre de Riz et Savon**

DE LA MÊME MAISON

Agent General pour le Canada: - - R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

## A DOUBLE DÉTENTE



Elle.—Oui, ma devise est : Aimez-moi et aimez mon chien.  
Lui.—Que d'admirateurs il doit avoir !

## Chronique des Théâtres

La semaine dernière le point d'attraction a été Mesmeris au Majesty. Comme à New York et ailleurs il a causé une vraie sensation. C'est un artiste phénoménal dans son genre. Il est à lui seul toute une troupe. Cette semaine il y a relâche à ce théâtre.

\* \* \*

## ACADÉMIE DE MUSIQUE

La direction de l'Académie a été très heureuse en faisant venir pour cette semaine Edwin Gordon Lawrence et son admirable troupe pour interpréter, pour la première fois à Montréal, *For her sake*, une grande pièce militaire qui se déroule en Russie et offre des situations puissamment dramatiques. L'interprétation est de premier ordre et le public a répondu en grand nombre à l'appel de l'Académie.

\* \* \*

## THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine le *Royal* varie encore son genre et revient au mélodrame. Cette fois, c'est *A man of Mystery*, qu'on nous offre. Cette pièce est d'un genre très nouveau et renferme de stupéfiantes scènes d'hypnotisme. Le tout est agrémenté de variations d'un excellent comique de femmes franchement jolies.

\* \* \*

## THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Les coups de canons du Transvaal, qui ont un écho jusqu'au cœur de notre cité, ont inspiré heureusement la direction des Variétés, qui vient de monter pour cette semaine un des plus beaux drames patriotiques de ces dernières années : "Le forgeron de Chateaudun." Et c'est signé Léon Beauvallet, un patriote, un soldat et surtout un écrivain. Son œuvre obtint à Paris un immense succès. Ici, elle aura le même sort, car lorsqu'on met en scène ces beaux sentiments, les Canadiens-français qui se

souviennent toujours de 1837 retrouvent des souvenirs dans les événements qu'on leur présentent.

La pièce est d'ailleurs superbement montée avec une interprétation très forte et un réalisme de mise en scène des plus judicieux. De plus elle est essentiellement morale et s'adresse à tous. Il faut la voir, et l'on en reviendra enchanté.

Les entr'actes très choisis ne font que compléter un de ces ensembles excellents comme nous en donne chaque semaine ce véritable théâtre français.

\* \* \*

## PARC SOHMER

La foule a pris, comme d'habitude, la route de cet attrayant spectacle dimanche dernier. Les deux représentations ont donné ample chance aux différents artistes de faire valoir leurs talents si réels et si variés. Comme toujours la partie musicale a été enlevée.

\* \* \*

## ELDORADO

Représentations charmantes, comme toujours, salle comble tous les soirs, tel est le bilan du Café-Concert de la rue Cadieux. Nous devons accorder une mention spéciale à une mélodie : *Quand on aime*, que nous avons eu le plaisir d'entendre la semaine dernière ; cette œuvre du délicat artiste qui a nom G. Milo, était chantée avec art et sentiment par Mlle d'Arcy. Nous avons applaudi à outrance plusieurs numéros d'acrobatie remarquables : les trois Poirier, puis les Sheppard.

Quant aux pièces, elles sont constamment choisies avec autant de soin que de bon goût et sont de nature à satisfaire les spectateurs les plus exigeants ; l'interprétation en est parfaite et ne laisse rien à désirer.

L'orchestre reste à hauteur de sa réputation et charme l'oreille et les sens des dilettanti attirés à l'Eldorado par l'excellente musique qu'on y entend.

STRAPONTIN.

## BOUQUET DE PENSÉES

Des phrases ne sont pas de la politique, un rhéteur n'est pas un homme d'Etat.

x

La mémoire, si peu docile à la volonté, se perd ou se retrouve au gré de la passion.

x

Les hommes entendent plus volontiers maudire ce qu'ils détestent que louer ce qu'ils aiment. — E. MELCHIOR DE VOGUÉ.

x

Comme la philosophie, l'histoire a ses Démocrites et ses Héraclites, auxquels elle fournit d'égaux raisons de rire ou de pleurer.

x

A citer aux Parnassiens ce proverbe espagnol :

"Il faut être sot pour ne pas savoir faire deux vers, et être fou pour en faire quatre."

## DITES-LE AUX AUTRES

N'oubliez pas de parler à vos parents, à vos amis et à vos voisins du numéro de Noël que prépare le SAMEDI.

## UNE GROSSE NUANCE

*La mère (courroucée)*.—Tu viens encore de te battre ?  
*Toto (pleurant)*.—Non, je viens de me faire battre.

## LE 18 DÉCEMBRE

Le SAMEDI-NOËL sera mis en vente dans tous les dépôts le 18 décembre.

## DEVINETTE



—Est-ce Muller qui a fait cela ? Oui ! Eh bien, où est-il que je le punisse ?

LA MAISON CHS. DESJARDINS & CIE

La traite des fourrures fut, un jour, le vrai commerce national de ce pays. Tout ce que l'héroïsme, l'endurance et la persévérance peuvent offrir de ressources fut employé pour porter ce commerce aux confins les plus reculés. Les obstacles les plus pénibles, les dangers les plus sérieux n'étaient qu'un aiguillonnement.

L'œuvre de ceux qui firent cette traite appartient à la grande histoire du pays. Car cette œuvre fut synonyme, à la fois, d'initiative commerciale et de civilisation.

Il n'y a plus parmi nous que de rares représentants de l'élite des trappeurs d'autrefois, mais leur industrie n'a fait que revêtir une autre forme, grâce à quelques hommes clairvoyants, d'initiative, au premier rang desquels se trouve M. Chs. Desjardins.

Avec lui, la traite d'autrefois n'a fait que changer de base d'opération : l'industrie est la même.

Mais quelle industrie... L'établissement de fourrures de Chs. Desjardins & Cie est le premier du genre dans notre pays du Nord, où pourtant pareil commerce est un des plus importants.

Nous irons plus loin : en proclamant cette Maison la plus considérable du continent, et en cela, nous ne faisons que corroborer les dires de centaines d'Américains qui, chaque année, viennent y faire leurs achats ou opèrent leurs commandes par lettre, tant est solidement ancrée la confiance dans l'honorabilité de l'établissement et l'excellence de ses produits.

M. Desjardins est universellement coté comme l'un des premiers connaisseurs en fourrures. En Europe, sur les grands marchés du Nord, son autorité fait loi. Il s'y rend chaque année, à l'époque des grandes ventes traditionnelles, et nous revient avec les plus belles pièces imaginables.

M. Desjardins a maintes fois refusé des honneurs publics, des postes de confiance et de responsabilité. Il se donne tout à son immense commerce, qui est une véritable institution canadienne et, en retour, il en reçoit fortune, contentement et motifs de légitime orgueil.

Cela ne l'empêche cependant pas de suivre tous les événements qui affectent le pays ou la cité, et de prendre un intérêt tout particulier au développement des projets et des institutions vraiment utiles et pratiques, tendant à améliorer le sort général, surtout celui de l'ouvrier.

Il est le type accompli du bon Canadien : affable, plein d'entrain et de rondeur ; de fait, il appartient à ce groupe de compatriotes qui savent si bien allier les gaies qualités gauloises d'autrefois au sérieux de la vie affairée d'aujourd'hui, groupe qu'un écrivain a si justement appelé : "l'aristocratie de notre race".

En omnibus :  
Un monsieur sympathique à un voisin.—Vous paraissez avoir une mauvaise toux, monsieur ?  
Le voisin grincheux.—Je n'ai pas pu en avoir de meilleure.

—Alors la maison de notre ami X... est toujours florissante ?  
—Oh ! non ! au contraire.  
—Comment, je croyais qu'elle marchait très bien...  
—Pour marcher, oui !.. Elle s'en va.

Dans la rue.  
Un groupe s'est formé autour d'une voiture automobile qui vient de s'enflammer.  
—Ce n'est plus un automobile, s'écrie un passant, c'est un auto...-dafé !

Un gamin passe rue de Lariche, en chantant la *Marseillaise* :

Qui viennent jusque dans nos bras  
Egorger nos fils, nos compagnes.  
Un monsieur écoute en souriant, et, interpellant le gamin :  
—Y a-t-il longtemps, jeune homme, que ce malheur t'est arrivé ?

Au cours d'histoire naturelle :  
Le professeur.—Mesdemoiselles, je vous prie de me prêter toute votre attention pour l'étude que nous allons faire du rhinocéros. Il est imp possible, en effet, que vous vous fassiez une idée exacte de ce hideux animal, si vous ne me suivez pas attentivement du regard.

Enseigne d'un perruquier :  
L'image d'Absalon au moment où il fut abandonné par sa mule et au-dessous ces vers :

Passant, contemplez la douleur  
D'Absalon pendu par la nuque.  
Il eût évité ce malheur  
S'il eût porté perruque.

Guibollard veuf fait sa cour à une jeune fille avec qui il doit convoler derechef.

Et comme elle tousse, il lui dit d'un ton guilleret :  
—Dites donc ! vous ne me ferez pas la même plaisanterie que ma première ?

Fin de repas de table d'hôte.  
Un gros monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine :

—Pardon ! madame, je suis un peu myope... Je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.

A PROPOS DE CHAUSSURES

Ceux qui suivent de près certains commerces ont, depuis quelques années, remarqué que des maisons dirigées par des étrangers en notre ville ou n'appartenant pas à la partie française font des efforts immenses pour accaparer notre clientèle. C'est surtout dans le commerce de chaussures que cette tentative a été la plus marquée. Les annonces les plus attrayantes, les réclames les plus alléchantes ont été mises en scène pour arriver à prouver qu'on ne peut se chauffer avec goût, durablement et à prix raisonnables que dans l'Ouest ou que dans certains magasins qui posent au fashionable. Or, si quelques-uns d'entre nous ont pu se laisser prendre à ce clinquant et se porter à l'autre bout de la ville pour avoir chaussures à leurs pieds et à leur goût, la majorité n'a pas été lente à constater que Montréal-Est possédait en plein centre une maison où le plus difficile comme le plus exigeant, le plus grand dépensier comme le plus sévère économiste trouvaient une chaussure élégante, de la forme désirée, du prix voulu. C'est au No 1420 que M. O. P. DeMontigny a implanté et fait prospérer son vaste établissement. C'est là que, grâce à son inaltérable programme de donner à chacun la valeur de son argent, il a assuré au commerce de la chaussure une extension si admirable.

Cette maison brille au premier rang par le fait surtout de pouvoir offrir les assortiments les plus variés, les formes les plus récentes, les cuirs les plus souples et les plus durables à des prix qui paraissent être plutôt ceux du gros que du détail. Puisque nous avons sous la main un établissement si bien pourvu et si bien qualifié, à quoi sert-il de passer outre, sans compter que M. DeMontigny, qui est l'un des nôtres, a tout intérêt à ce que sa marchandise soit toujours ce qu'elle a été garantie : ça été la source de son succès dans le passé, pourquoi agirait-il autrement dans l'avenir ? Tout ce qu'il demande, c'est qu'on aille voir ses chaussures. Le reste viendra tout seul. La meilleure réclame pour lui, c'est qu'on regarde ce qu'il offre.

Dans un salon, où on pratique le coup d'épingle.

—Avez-vous vu, ma chère, le portrait de Mme X... ?  
—Non.  
—C'est affreux à voir.  
—Il est donc bien ressemblant !..

Achille lit le journal :  
—Rien de nouveau ? lui demande sa femme.

Et Achille, tranquillement :  
—Je suis en train de lire les "naissances" pour voir s'il est venu au monde quelqu'un que je connaisse.

Bribe de conversation.  
—Oui, mon cher, X... est un bonhomme qui n'a rien à cacher, qui vit au grand jour. Il ne va pas jusqu'à habiter une maison de verre, mais du moins il est toujours vêtu d'un complet à carreaux !

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE

Chaque pays a des maux, des maladies qui semblent lui appartenir en propre. Cela tient du sol, de la température, de l'inclémence de certaines saisons. Les pays du Sud ont peut-être en plus grand nombre ces microbes plus ou moins perfides, mais dans nos pays du Nord nous avons à combattre un mal qui depuis quelques années a pris une telle extension, qu'on le dirait devenu endémique. Ce qui n'est pas moins cruel, c'est la nature même du fléau. Que de personnes mal inspirées, victimes de leur propre timidité, préfèrent souffrir un véritable martyre que de suivre un traitement pour les Hémorroïdes. Ce qui les excuse, c'est que jusqu'ici la plupart des traitements conseillés n'offraient pas les deux grandes qualités d'être sûrs et d'usage facile.

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe arrive bien. Il guérit radicalement et tous ceux qui l'ont employé sont unanimes à proclamer que son application est la simplicité même. Cette préparation vient du Brésil, ce pays qui fournit depuis tant d'années des éléments de la plus sûre médication. Il n'est pas de cas qu'il n'est d'abord soulagés, puis guéris totalement. Un de nos concitoyens, le Professeur N. Coderre en a acquis la propriété pour notre pays. Il a eu l'occasion de le conseiller à des milliers de personnes atteintes du mal à tous ses degrés et il en est encore à entendre dire qu'il y ait eu un insuccès quand le traitement a été consciencieusement suivi. A notre tour, nous conseillons l'Anti-Asaphe à tous ceux qui souffrent d'hémorroïdes.

Entre concierges :  
—Eh bien ! chère madame, le locataire du second qui s'est laissé tomber par la fenêtre, qu'en disent les médecins ?  
—Hélas ! ma bonne ma chère, il est bien mal... Il paraît qu'il a une "légion d'internes" dans la poitrine, et qu'avec ça on ne vas pas loin.

—Si je te prouve que ces deux chevaux en valent trois, m'en donnes-tu un ?  
—Oui, tout de suite.  
—Eh bien ! ton noir, ça fait un, ton blanc en fait deux, deux et un font trois. Lequel veux-tu me donner ?  
—Prends le troisième, j'y suis moins accoutumé qu'aux autres.

A propos de végétarisme, un mot cynique d'un bohème qui a élevé l'art de "taper" ses contemporains à la hauteur d'un système... infallible :  
—Se nourrir exclusivement de légumes, cela n'a rien d'extraordinaire... Il y a douze ans que, sur la place de Paris, je ne vis, moi, que de carottes !

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français  
Etablissement unique en son genre à Montréal  
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 13 NOV.

Un Futur dans l'Embarras

Opérette en un acte

LE CAPITAINE LATRUFFE

Vaudeville en un acte.

Nombreuses attractions variées

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures  
Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :  
Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.  
Tel. Bell : Est 1021

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de  
1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.  
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde  
50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.  
ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Mme de X..., la femme d'un grand financier étranger, verse dans le sein d'une amie ses doléances sur son mari :  
—Oh ! je suis bien malheureuse, dit-elle avec désespoir. Mon mari est un libertin, un mal élevé, un viveur, un menteur... Il n'a qu'une chose pour lui, c'est un honnête homme.

—Oserais-je vous prier de m'occorder une valse, mademoiselle ?  
—Certainement, monsieur, tenez, la dernière sur ma liste.  
—C'est que je ne serai malheureusement plus ici, à cette heure-là.  
—Ni moi non plus !

—En arabe, poursuit le professeur, l'article fait *al* ou *el*.  
Ainsi le palais se dit : *Al hambro*, la bible, *Al Koran*. Avez-vous compris ?  
—Oui ! —Eh bien, citez moi un exemple ?  
L'élève Gaudissart. — *Halles Centrales*, le marché !

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ** **SIROP**  
AUX **DU**  
ENFANTS **D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES**  
Le  
**Noix Longues**  
Composées)  
**De McGALE**

POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections  
bilieuses,  
Torpour du  
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Chez le juge préposé aux divorces :  
*Le juge.* — Quels sont vos griefs ?  
*Le demandeur.* — C'est bien simple. J'aime les femmes maigres. Quand j'ai épousé madame, il y a un an, elle pesait soixante kilos ; aujourd'hui, elle en pèse cent... je suis volé.  
*Le juge, éclatant.* — Comment, volé ? puisque madame vous apporte plus que vous ne demandiez !

AVEC PROMPTITUDE

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui, ayant toussé, ont fait usage du *Bevéc Blumid* vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement. 139

**Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin**  
éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.  
**J. A. GODIN, Fabricant**  
898 Rue St-Laurent, — — — — — Montréal  
TEL. BELL EAST 1114

DANS LE PETIT MONDE

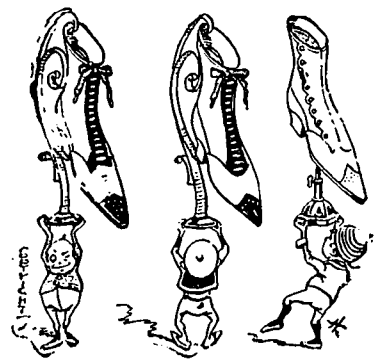


*Elle (en a-parté).* — Tout ça c'est bien correct, mais je m'aperçois que c'est le cinquième qui est candidat à mes amitiés depuis que j'ai trouvé ce dix cents.

Les enfants terribles :  
— Voyons, Bébé, que veux-tu pour ta fête ?  
— Je voudrais le machin avec quoi on dit que tu tues les mouches à quinze pas !

D'un autre maître critique : "On juge infiniment plus d'ouvrages qu'on n'en lit." — Oui, c'est vrai, mais pourquoi fait-on plus de livres qu'on n'en peut lire ?

Le peuple ne comprend que ce qu'il sent. — LAMARTINE.



Ce qu'il faut aux familles en  
... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez...

**RONAYNE BROS.**

2027 Rue Notre - Dame  
COIN DE LA PLACE CHABOUILLEZ  
Téléphone Bell, Main 472. MONTREAL

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jenis, Montréal.



**La Fontaine de Jouvence ...**

... Les sources qui produisent l'EAU MINÉRALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui réconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

**Trestler, Globensky & Martel**

... DENTISTES ...

Entrée. Etablis depuis 1856  
**No 1920 RUE STE-CATHERINE**

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent ...

**Nouveautés de la Saison**

Un Choix ... Superbe de **FOURRURES**

CHAUDES ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en ...

**Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.**

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. Un Quart de Siècle d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

Spécialité : Réparations et Teinture de Fourrures  
**PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.**

**ARMAND DOIN**  
1584 rue Notre-Dame, Montréal  
Vis-à-vis le Palais de Justice  
Chapeaux d'Automne, derniers styles

**Une Recette par Semaine**

POMMADE POUR LES LÈVRES

Voici le moment qui approche où les gerçures et les crevasses vont abîmer et faire souffrir les souriantes lèvres roses; hâtons-nous de les préserver de ce fléau, le procédé est facile.

Faites fondre au bain-marie de la cire vierge, avec de l'huile d'amandes douces. Passez dans une mousseline, battez dans un mortier, ajoutez une essence à votre choix; mettez en petits pots bien fermés.

Le rejeton de Berlureau sort de sa distribution de prix, où aucun laurier ne lui fut, hélas! décerné. Et son père de le gourmander.

—Tu n'es pas honteux, quand tous tes petits camarades ploient sous la charge de leurs prix de n'avoir même pas une petite nomination de rien du tout.

—C'est parce que je suis vertueux, répond M. Berlureau fils avec le plus grand sérieux.

—Vertueux?...

—Mais oui, ne disais-tu pas l'autre jour, que la vertu n'a pas de prix?

\* \*

Chez le médecin:

—Comment, malheureux, vous avez avalé un sou étranger; mais ils ne passent plus nulle part maintenant, vous allez être obligé de le garder!

**UN HAUT PRIX**

On n'estime la santé à un haut prix que quand on est malade. Quand on est alligé d'un rhume qui a résisté à tous les remèdes possibles, on peut être certain de le guérir à peu de frais avec un flacon de *Baume Rhumal*. 140

**AUX DAMES**

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25. **Machines à coudre à Louer** Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**

1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

Chez Ernest, le boulanger:  
—Eh bien! la farine baisse, vous allez diminuer le prix du pain?  
—Pas pour le moment. La farine subit une baisse parce que le rendement des grains augmente, la farine augmente aussi.  
—C'est vrai.  
—Donc, si la farine augmente, je ne puis pas diminuer le pain.  
—C'est très juste.

Place de la Mairie.  
UN AGENT (à une laitière) — Votre lait est altéré!  
LA LAITIÈRE. — C'est pour ça que je lui donne de l'eau!

Au Jardin des Prébendes:  
La maman à Mlle Adrienne (sept ans):  
—Pourquoi ne veux-tu pas jouer avec Marguerite?  
—Sa poupée est si mal mise!

Pour Guérir le Rhume en Un jour  
Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Téléphone des Marchands 182

**N. LÉVEILLÉ**

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.  
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis  
COUPE GARANTIE

**Librairie Française**

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

**The Jones Umbrella "Roof"**

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

**Recouvrez votre Parapluie**  
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1. — Ceci ne prend qu'une minute. — Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

**Dix Jours d'Essai Gratis.** Envoyez-nous \$1. et nous vous expédions par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des balais extérieurs. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiee gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

**AVANTAGES SPECIAUX**

Nous avons en stock quelques très beaux meubles en acajou, que nous offrons à des avantages spéciaux pour les écouter.

BUREAUX en Acajou, dessins spéciaux.  
GARDE-ROBES à Combinaison, en Acajou, etc.  
BUREAUX de TOILETTE, en Acajou, etc.

Vous devriez venir les marchander.  
Renaud, King & Patterson  
652 Rue Craig.  
Haut de la ville:  
2442 rue Sainte-Catherine.

**LA MEILLEURE Machine à Laver**

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

**ET LA MOINS COUTEUSE**

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

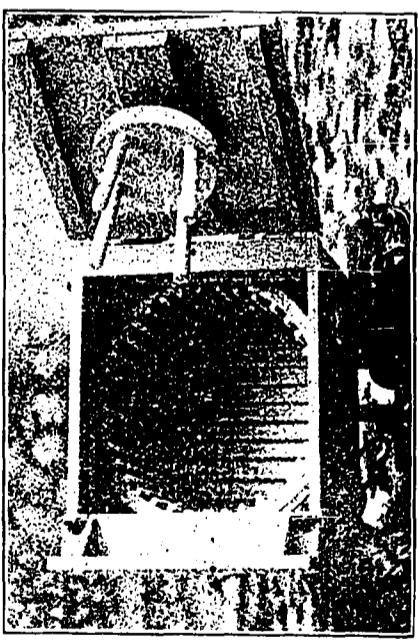
IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordueuses neuves, passage de rouleaux et réparations de tordueuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire**  
1171 rue Ontario, Montréal  
Succursale: 101 RUE DU PONT, QUEBEC.



**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES**  
Élixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**  
de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:  
**SEGUIN, BORDEAUX**  
MAISON FONDÉE EN 1807.

EXIGER LA SIGNATURE du PRIEUR  
No. 26, rue d'Enghien, Paris

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.  
**MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.**

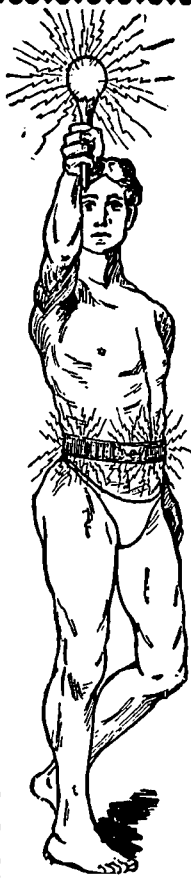


Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.  
**ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.**

**PLUMES ET DUVET** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. **Plumes et Literie** de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**  
476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
Tel. Bell Est 290.



## Hommes Nerveux

La force perdue par des excès vicieux et des imprudences peut être recouvrée rien qu'en suivant un remède naturel. Les drogues ne réussissent qu'à stimuler.

Le courant galvanique de l'électricité bien appliqué est un remède naturel parce que c'est la force. J'ai inventé, il y a vingt-cinq ans, une batterie portative qui a abouti, en 1898, à ma CEINTURE ELECTRIQUE modèle, avec suspensoir, pour hommes. En 1897 j'ai rendu la force à 5,000 personnes. Portée la nuit, elle lance un courant agréable dans les parties faibles et opère sans effort la guérison durant la nuit. Venez à mon bureau aujourd'hui si c'est possible et consultez-moi (gratuitement); nous pourrions parler à notre aise de votre cas et vous pourrez examiner la ceinture. Ou bien, si vous demeurez au loin, laissez-moi vous expédier, sans frais, ma brochure qui explique tout. Elle est envoyée sous enveloppe ordinaire et cachetée. Ecrivez ou venez aujourd'hui.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques

Heures de bureau : de 9 à 6 Le Dimanche : de 11 à 1.

Lagourdette lit dans son journal le récit d'un crime récent : un sourd-muet qui vient d'assassiner, à Lyon, sa femme atteinte de la même infirmité. Et de philosopher :

— Dans de pareilles conditions, rien d'étonnant à ce que les deux époux n'aient pas pu s'entendre.

### SUCCÈS IMMENSE DE LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE !

La Caisse Nationale d'Economie compte aujourd'hui 1200 membres qui ont compris l'importance de ne pas perdre une année. Tous ceux qui ne sont pas encore inscrits peuvent le faire dès à présent sans payer ni amende ni intérêt pour les mois d'arrérages. Cette Caisse vous offre des garanties de secours pour votre vieillesse, et vous offre l'occasion d'établir vos enfants convenablement.

Demandez tous renseignements à Arthur Gagnon, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

Authentique.

Un vieux troupier aime à raconter ses campagnes. Devant quelques auditeurs, il commence le récit de la bataille d'Austerlitz.

— D'abord, s'écrie un loustic, Austerlitz, c'est pas une bataille... c'est un pont !

Tableau !

\*\*

Passe-port.

Un maire d'une commune voisine, ayant à délivrer un passe-port à un borgne, éprouve dans le signalement une légère hésitation et écrit enfin :

— Yeux noirs (dont un absent).

\*\*

Dans une commune voisine, les mendiants pullulent, comme partout ailleurs du reste.

Un promeneur, assailli par ces espèces, se plaint au garde-champêtre.

— Je croyais, dit-il, que la mendicité était interdite !

— Sans doute, répond l'autre, la mendicité est interdite, mais pas les mendiants.

CADEAUX  
POUR TOUS

NOTRE MAISON

SI RENOMMÉE POUR SES

# Grands Bargains !

qu'elle ne cesse d'offrir, vient d'inaugurer un système nouveau qui consiste à donner aux acheteurs de

## JOLIS CADEAUX

en meubles, bijouteries et autres beaux articles. Déjà elle a fait une grande distribution qui a donné une complète satisfaction à sa clientèle.

NOS VENTES DE NOVEMBRE

d'articles pour Dames et Messieurs resteront mémorables pour les acheteurs économes.

## DES NOUVEAUTES A SACRIFICE

voilà ce qui compose notre grand tableau de Bargains pour ce mois. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses.

FAMILLES ECONOMES, ACCOUREZ

prendre votre part de ces occasions exceptionnelles.

# NAP. MERCIER

1094 Rue St-Laurent,

Vis-à-vis le marché St-Jean-Baptiste.

Les vieilles nations ont, comme les vins vieux, des lies que la moindre agitation mêle à toute la masse.

\*\*

Durapiat gourmande son fils qui débambule dans les appartements.

— Voyons, Anatole, as-tu bientôt fini de te promener comme cela ? Tu vas user tes souliers.

Anatole, tout contrit, s'assied.

— Allons bon, s'exclama à nouveau le père. Use tes culottes, maintenant !

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,  
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Chez un fripier rue du Grand-Marché :

— J'ai un flambeau pareil à celui que vous avez là à votre étalage ; je désire m'en défaire, combien m'en donnez-vous ?

— Peuh !... trente sous.

— Eh bien ! en voilà quarante et j'emporte le vôtre.

— Jamais de la vie !



## Hémorroïdes Guéries Radicalement !

Ce mal hideux, intense, démoralisant et épuisant est **instantanément soulagé** et **radicalement guéri** par l'emploi du

Célèbre **ONGUENT ANTI-ASAPHE** du Prof. N. Coderre

C'est le seul remède infallible, c'est le plus prompt, le plus recommandé et le moins cher.

Des milliers de cures difficiles attestent de son efficacité. Dans toutes les pharmacies à 50c et \$1.00. Expédié franco sur réception du prix. Prof. N. CODERRE, fabricant, 191 rue Beaudry, Montréal.

Après 25 ans de souffrances

Prof. N. CODERRE, Ville.

Montréal, 30 Octobre 1899.

Je souffrais depuis (25) vingt-cinq ans d'hémorroïdes cuisantes, j'ai essayé tous les remèdes au monde sans obtenir aucun soulagement, ce n'est que lorsque j'ai essayé votre Onguent Anti-Asaphe, que j'ai été complètement guérie. Aussi je le recommande à toute personne souffrant d'hémorroïdes, car c'est le meilleur remède que je connaisse.

(Signé,) MADAME PIERRE GIRARD, No 9 rue Paterson, Montréal, P. Q.

## BAINS INTERNES

Notre système d'administrer des bains internes en rapport avec les bains turcs, en n'employant que l'eau pure un peu alcaline des Sources Laurentiennes est d'un pouvoir médicamenteux sans parallèle dans l'histoire des cures d'eau. Ce système ouvre les pores du corps et a pour résultat de chasser la matière inutile et nuisible et de redonner en conséquence la santé. On ne saurait employer un agent plus puissant contre le rhumatisme, la goutte, les maladies nerveuses.

OUVERT JOUR ET NUIT

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

## BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

1879 Rue Sainte-Catherine, 1879



Voilà l'Endroit !

C'est, nous le savons, l'opinion des personnes qui ont à faire quelque achat de . . .

CADEAUX . . .

POUR ANNIVERSAIRES DE NAISSANCE, ANNIVERSAIRES DE MARIAGE, MARIAGES, ETC., ETC. . . .

Les dames dont le bon goût et l'expérience sont si sûrs vont d'instinct chez . . .

.. J. M. GROTHÉ ..

Pour leurs achats des fêtes de l'année, elles ont mis cette adresse en tête sur leur memorandum . . .

Les meilleurs articles, tant comme qualité du métal que comme formes et nouveautés se trouvent là.

Le bijou, la montre, la perle qui viennent de cet établissement se recommandent partout, ne craignent pas la comparaison.

Quant aux prix, on ne saurait en demander de plus raisonnables.

1879 RUE SAITE-CATHERINE, 1879

VITE, ALORS . . .

*Boniface.*—Est-ce que cette expression-ci est agréable ?

*Le photographe.*—Exactement ce qu'il faut.

*Boniface.*—Alors, dépêchez-vous, car ça me fatigue la figure.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 207



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

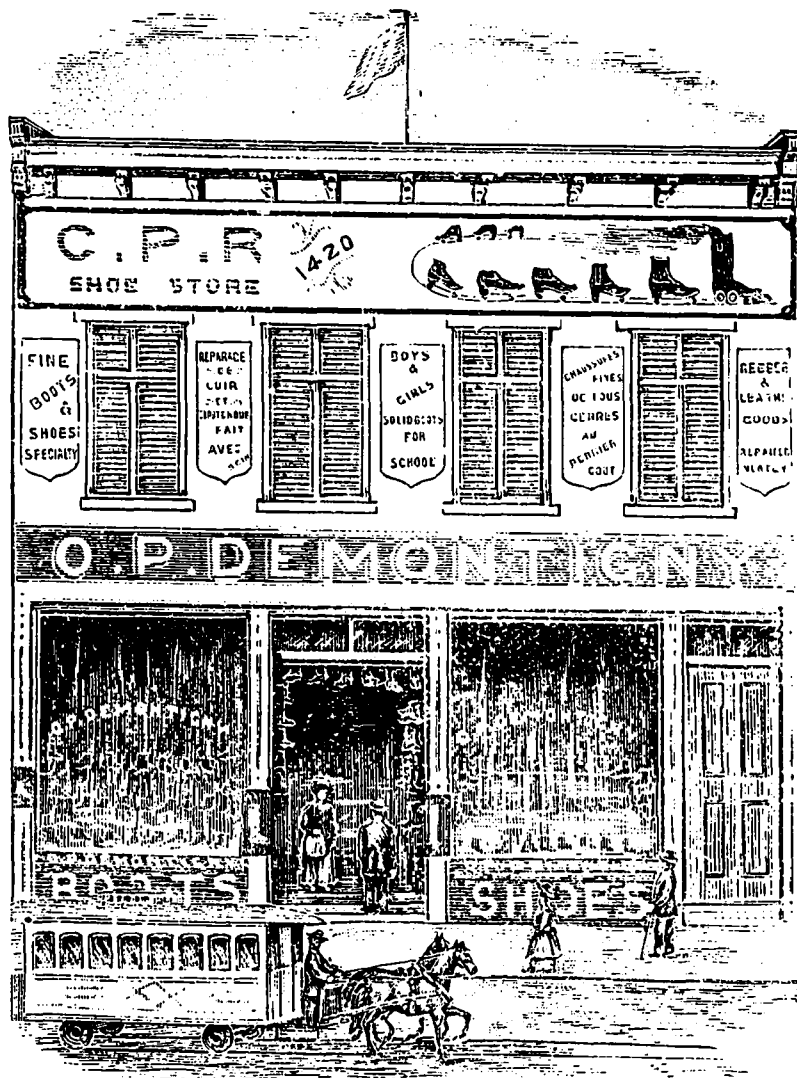
Ont trouvé la solution juste : Mlle M Riley, J Campeau, U Laperle, A Payette, Montréal; Mme K Boulay, J S J Routhier, Ottawa, Ont; W Deschamps, Québec, Q; J A Dion, Manville, R I; J Derbès, Nouvelle Orléans, Le; H Hickory, Waittsfield, Vt.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : W Laperle, 14 Cardinal, J Campeau, 1036 St Laurent, Mlle M Riley, 275 St Urbain (Montréal, Q); Mme R Boulay, 276 Bank (Ottawa,

Ont); H Hickory (Waittsfield, Vt).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



OU SE BIEN CHAUSSER

Peu de maisons à Montréal tiennent de la chaussure aussi élégante, aussi durable, aussi confortable que celle que nous avons constamment en magasin.

Hommes, Femmes et Enfants

trouveront à notre maison, dont la réputation n'est plus à faire, le choix le plus varié en chaussures fines ou de travail. Toutes nos chaussures sont faites spécialement par des manufactures renommées pour leur honnêteté et le soin qu'elles prennent à ne mettre sur le marché que des articles strictement de première classe.

Donc double garantie : celle du fabricant et la nôtre qui a été la base de notre succès.

Notre Motto : QUALITE et BAS PRIX !

Le magasin où tous, grands et petits, riches et pauvres, gens difficiles ou peu exigeants sont toujours certains de trouver la chaussure qui leur convient.

Quel que soit le prix, chacun a pour son argent. Quelle que soit la mode ou la forme désirée chacun est servi selon ses goûts. Notre stock répond à toutes les demandes, mêmes les plus capricieuses, car notre maison est continuellement à l'affût de toutes les nouveautés que l'industrie de la chaussure produit ici ou à l'étranger.

Chose admise par tous : Aucune maison n'offre rien de comparable aux mêmes prix.

O. P. DeMONTIGNY

1420 Rue Ste-Catherine,

Entre les rues Beaudry et Visitation.

Toto entend dire à ses parents que M. et Mme Denis, leurs voisins, vont célébrer leurs noces d'or.

—Ils sont donc bien riches, demande-t-il.

\* \*

—Maman ! criait la petite Lucie qui venait de voir une couleuvre, j'ai vu une grosse bête qui avait une queue jusqu'à la tête.

POUR TOUS LES GOÛTS

Lu près d'un cimetière l'enseigne suivante :

M. MARIE ROUINET

*Ecrivain public et poète*

Confectionne les épitaphes au plus juste prix en prose et en vers

Pour les vers prévenir trois jours à l'avance.

# MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

## J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 208



#### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UN CAMPMENT.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 22 novembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

### Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

### LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, où la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

### FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

**LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.  
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

La...

## Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi, le 15 Novembre 1899.

1	Lo de	\$10,000
1	"	4,000
1	"	2,000
1	"	1,000
2	"	600
5	"	200
20	"	60
66	"	25
100	"	40
200	"	20
300	"	12
500	"	8

#### LOTS APPROXIMATIFS

160	Lots de	\$ 20
100	"	12
100	"	8

#### LOTS TERMINATIFS

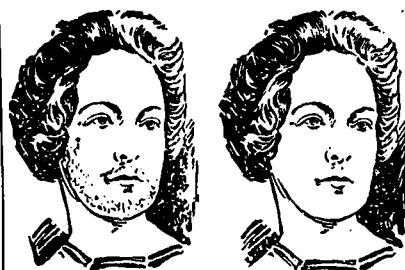
999	Lots de	\$ 4
999	"	4

3,500 Lots valant.....\$49,742

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.  
En vente partout.  
J. Cochenatier, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement reconstituée. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent.



AVANT L'EMPLOI.

APRÈS L'EMPLOI.

### POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

### Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignées par

**Mme GEO. TUCKER**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

### LIVRE

POUR LES

## FEMMES

Envoyé

**GRATUITEMENT**

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

### LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pastour, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau**

### Restaurateur de Robson

#### PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacies, JOLIETTE, P. Q.

**Pour Chapelets des RR. PP.**  
Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.